

BIBLIOTHECA
P. M. P.
VI

COLLECTION " ALLEMAGNE "

HITLERIENS

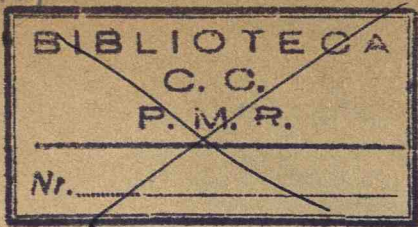
IDÉES CENTRALES DE "MEIN KAMPF"
MANUEL ÉCRIT POUR SES PARTISANS

PAR

ADOLF HITLER

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

321.64(143)



Hitleriens

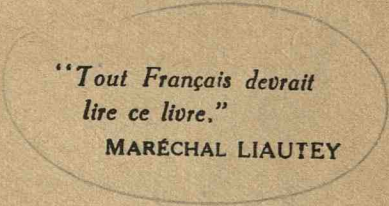
**Idées centrales de "Mein Kampf"
manuel écrit pour ses partisans**

par

A. HITLER

bd 278373

~~143813/960~~
~~9570/62~~
143811 A42



*"Tout Français devrait
lire ce livre."*

MARÉCHAL LIAUTEY

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES
7, rue Servandoni — PARIS (6°)

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI

COTA 1155425

609/
106

RC234/12

B.C.U. Bucuresti



C20043251

UN NOUVEAU LIVRE SUR HITLER

« Ah! non, en voilà assez » va-t-on dire à l'apparition en vitrine de ce nouveau document cependant plus précis, plus fouillé, plus grave aussi que les précédents.

Cette étude qui a nécessité un labeur ingrat et énorme, met à nu la pensée du Führer; elle lui arrache son masque et montre à découvert le visage de ce fourbe qui nous tend hypocritement une main, prête à nous étrangler, si nous avons la naïveté de nous laisser prendre à son double jeu.

Hélas! bien des Français se laissent enjoler par la voix douceuse du Chancelier Hitler s'adressant à la France. Cette même voix devient haineuse, vindicative et brutale lorsqu'elle se fait entendre aux oreilles allemandes.

Qui trompe-t-on? Nous n'hésitons pas à le dire : les deux peuples! lesquels pourraient parfaitement s'entendre pour leur plus grand bien et pour celui de la civilisation et de la prospérité européennes, sinon mondiales.

Hitler trompe les Allemands en leur promettant la lune; et en attendant il les asservit, les berne et les conduit à la famine. L'aboutissement fatal d'une politique insensée, guidée par un orgueil démesuré, insuffisamment servi par la culture et l'éducation, est tout naturellement la guerre. Est-il besoin de dire ce qu'elle serait?

Hitler trompe la France, ou tout au moins cherche

à le faire. Sa tactique est simple. Il connaît nos qualités de loyauté, de bonne foi et de confiance. Un fourbe liant parti avec un cœur chevaleresque est sûr de gagner au jeu.

L'idée du Führer n'est pas mauvaise. Les défenseurs bénévoles — et désintéressés, nous voulons le croire — qu'il a trouvés en France en témoignent.

Les Anciens Combattants eux-mêmes, en la personne de certains de leurs représentants, en toute bonne foi, ont mordu à l'hameçon. Par certains côtés ils sont excusables pourvu qu'ils ne cèdent pas à un entraînement de l'esprit mal ou insuffisamment informé.

C'est pour eux et pour toute l'opinion indépendante française que notre maison a pris à tâche de diffuser un document irréfutable, qui éclaire enfin totalement une réalité masquée par les fumées de l'encens.

Déjà au mois de mars 1934 nous avons publié une traduction intégrale de « Mein Kampf », certes d'une lecture indigeste, mais qu'il faut cependant s'imposer si l'on veut être fixé sur la mentalité hitlérienne.

On se rappelle sans doute la levée de boucliers à laquelle cette publication a donné lieu. Des écrivains français comme Gabriel Boissier, Jean de Rosera, en particulier, se faisant les fougueux avocats du Chancelier allemand criblèrent de traits acérés les Nouvelles Editions Latines qui ne s'en portent d'ailleurs pas plus mal. Rapetissant la question pour la transformer en une mesquine affaire commerciale — qui fut d'ailleurs un assez lourd fardeau pour notre maison — ces défenseurs de l'homme qui rêve de « détruire la France, ce pays pourri qui, dit-il, empoisonne l'Europe et tente de l'asservir à ses fins impérialistes », n'ont pas songé un seul instant à la vérité et à la nécessité de notre geste, que nous allons d'ailleurs rééditer.

Ils n'ont vu qu'une chose : que notre publication était faite au mépris des usages; que le Führer avait refusé l'autorisation de traduire « Mein Kampf », que nous donnions le triste exemple de violer une convention, ouvrant ainsi la porte à des représailles et bien d'autres choses encore. Comme si les Allemands se gênaient pour faire ce qui leur plaît, sans souci de rien autre que leur intérêt national. M. Gabriel Boissier et M. de Rovera ont-ils déjà perdu le souvenir du « Chiffon de papier »? Et qu'est-ce qu'un droit d'auteur au regard de l'avenir d'un Pays?

Oui, nous avons édité « Mein Kampf », malgré Hitler et un tribunal français nous a infligé une condamnation qui nous honore.

Grâce à la clarté de l'exposé de Maître Louis Gallié, avocat à la Cour et à sa profonde connaissance de la question littéraire, en même temps qu'à la vigoureuse défense de Maître Philippe Lamour, nous avons pu faire connaître aux Français l'existence du livre et son importance politique. Cependant Hitler avait donné l'autorisation de traduction pour l'Italie, l'Angleterre, l'Amérique. Évidemment on ne pouvait en ces Pays que sourire de ces attaques virulentes contre la France qu'on aime au fond, mais qu'on jalouse toujours.

Alors pourquoi cacher aux Français ce qu'Hitler dit de la France? Regrette-t-il, comme Chancelier, ce qu'il a écrit comme homme privé dans l'opposition? Que ne le dit-il? Qu'attend-il pour désavouer sa doctrine de haine, de rapines et de sang? Pourquoi a-t-il fait rééditer en Allemagne « Mein Kampf » alors qu'il occupait déjà le fauteuil de Bismarck à la Chancellerie du Reich? Pourquoi aujourd'hui encore fait-il radio-diffuser journallement sa pensée exprimée dans « Mein Kampf »? Pourquoi fait-il proclamer sans cesse qu'il

faut répandre partout dans le Pays où elle existe déjà à des milliers d'exemplaires la nouvelle bible allemande? Pourquoi la fait-il imposer dans les bibliothèques nationales et privées? dans les Ecoles, les Administrations? Pourquoi ordonne-t-il sur ce même sujet, des conférences dans les associations qui foisonnent en Allemagne, dans les Ecoles d'instituteurs et des maîtres de la jeunesse.

Ah! les instituteurs du Reich ressemblent bien peu à ceux qu'on trouve en France en trop grand nombre!

Nous le répétons : Pourquoi Hitler, parlant de paix à l'extérieur, prépare-t-il matériellement et plus encore moralement la guerre?

C'EST A TOUTES CES QUESTIONS QUE NOUS ALLONS RÉPONDRE EN PUBLIANT SUR HITLER UN DOCUMENT ACCABLANC.

Le Maréchal Lyautey avait déjà dit de « Mein Kampf » : « Tout Français doit lire ce livre ». Il n'y a pas de doute s'il était encore de ce monde qu'il ne renouvelerait la même recommandation pour l'édition de : « HITLÉRIENS » que « Les Nouvelles Editions Latines » offrent au public.

F. SORLOT.

AVANT-PROPOS

Pour qui a suivi l'évolution des idées allemandes depuis la guerre, il apparaît que O. Spengler, avec « le Déclin de l'Occident », Moeller van den Brdck, avec « Le troisième Reich », Hitler avec « Mein Kampf » sont les inspirateurs d'un mouvement de recours à la violence.

Oswald Spengler, professeur, philosophe et prophète a connu près de la jeunesse un succès démontré par la vente de près de 50.000 exemplaires du « Déclin », dans la première année, malgré le prix de l'ouvrage en deux gros volumes (120 francs); la petite brochure « Prussianisme et socialisme » du même auteur avait atteint 600.000 exemplaires en 1926, elle résume le « Déclin ».

Moeller a été moins lu, mais il inspire les auteurs d'articles à qui il fournit méthodes et canevas. Il veut utiliser l'esprit révolutionnaire à l'expansion européenne de l'Allemagne. Il y a vingt millions d'Allemands de trop, armés et résolus, ils imposeront leur loi au monde. Le Reich doit être une aspiration infinie vers la puissance, une volonté d'expansion sans cesse manifestée et en mouvement.

Enfin Hitler, dans « Mein Kampf » vendu à 1.300.000 exemplaires dès 1932, tenait encore le record de la librairie en 1933. A Hitler apparaît aux Allemands comme l'incarnation de l'idée force, annoncée par Oswald Spengler. Son livre en deux volumes paginés de 0 à 785, présente des tables par chapitre et par matières, c'est un manuel pour les chefs nazis, où ils trouvent

réponse à toutes les questions posées par l'activité humaine dans tous les ordres. Malheureusement pour la paix du monde, l'avenir est au plus fort. L'Allemagne surpeuplée, se prétend, de par sa pureté de race, en droit de conquérir la terre qu'on lui refuse. La supériorité sur les races métissées doit être assurée, la honte du « dik-tat » de Versailles effacée par l'union de tous les Allemands de l'intérieur comme de l'extérieur.

Le président roumain Duka, le président Dollfus, le roi Alexandre, le président Barthou, étaient de la paix européenne sont tombés successivement, malgré tous les démentis pacifistes intéressés, ces attentats sont les podromes du mouvement déchaîné en Allemagne, avalanche grossissante, qui emporte une après l'autre les faibles barrières de l'Europe centrale. Il n'est que temps de la fixer, en tout cas de préparer la muraille matérielle et morale assez solide pour la briser.

C'est en montrant la force qu'on n'a pas à s'en servir.

Le maréchal Lyautey, Claude Farrère, avec eux tous les bons Français voudront lire et faire lire « Mein Kampf ». La version française, interdite à la demande de l'éditeur allemand, est un gros volume, fait pour décourager les meilleures volontés.

De nombreux ouvrages ont paru sur le sujet, la plupart sont faits sur des éditions tronquées ou expurgées. Nous présentons ici une analyse contenant toutes les idées centrales de l'original, sous forme d'une brochure de prix modique.

HITLERIENS

Idées centrales de "Mein Kampf", manuel écrit pour ses partisans
par A. HITLER

I

ENFANCE ET JEUNESSE

J'estime comme une faveur du sort d'être né à Braunau, sur l'Inn. Cette petite ville est en effet à la frontière de deux états allemands dont l'union nous paraît, au moins à nous, les jeunes, une tâche vitale, à remplir par tous les moyens.

Il faut que l'Autriche allemande retourne à la grande Allemagne, mère patrie, et cela non pas pour des raisons économiques, non ; si cette union ne devait rien rapporter à personne, si même elle était nuisible, il faudrait la faire encore.

Les hommes de même sang doivent appartenir au même Reich.

Quand les frontières du Reich contiendront le dernier allemand, sans pouvoir davantage assurer pour cela sa nourriture, alors seulement s'ouvrira le droit d'acquérir du terrain étranger.

La charrue sert d'épée et les larmes causées par la guerre donnent du pain à la postérité.

Ma petite ville natale est donc un symbole. Mais il y a mieux. C'est là que Palm, le libraire patriote, tomba sous les balles des soldats de Napoléon ; il avait publié des pamphlets anti français. Un policier d'Augsbourg le dénonça. Exemple suivi depuis par les sous ordres de Severing.

Braunau, auréolée de la gloire du martyr, bavaroise par le sang, autrichienne par le tracé de la frontière, abritait mes parents à la fin des années 80. Peu de temps après ma naissance, mon père dut venir à Passau en aval sur le cours de l'Inn et, cette fois, en Allemagne. Puis il vint à Linz ; il y fut retraité.

Mon père avait quitté la maison natale à douze ans et

demie avec trois écus, pour aller à Vienne malgré les conseils des gens d'expérience. Il voulut être fonctionnaire après avoir tâté d'un métier manuel. A vingt-trois ans il était nommé dans les douanes. Le serment qu'il s'était fait était tenu : il pouvait revenir à son village natal. Il était quelqu'un. Mais personne ne l'y reconnaissait plus et lui-même avait tout oublié.

A Linz mon esprit conçut l'idéal. J'étais souvent dehors. L'école était loin. Je fréquentais des gaillards, au grand désespoir de ma mère. Je devins tout autre chose qu'un amateur du coin du feu. En tout cas, je n'éprouvai dès l'abord aucune sympathie pour la carrière paternelle. Je crois que dès ce temps se forma mon talent oratoire dans les explications plus ou moins orageuses avec les camarades. J'étais un petit chef de bande, bon élève au demeurant, mais de caractère difficile. Je manifestai quelques vellétés momentanées de devenir abbé, après les cérémonies et les chants de fêtes, mais mon père ne pensait pas devoir tirer de mon talent naissant des conclusions pratiques pour l'avenir et il ne donna pas dans ces idées de jeunesse. Il observait avec quelque inquiétude cette contradiction de nature.

En époussetant la bibliothèque paternelle, je tombai sur deux volumes de l'histoire de 1870-71. Il me sembla très vite les avoir vécus. Et je m'enthousiasmai dès lors pour la guerre et l'état militaire.

Mais une question se posa bientôt : pourquoi tous les Allemands, pourquoi mon père, n'avaient-ils pas pris part à la guerre ?

A mes questions réfléchies, je finis par obtenir la réponse que tous les Allemands n'avaient pas le bonheur d'appartenir au Reich de Bismarck.

Je devais être étudiant.

Mon père pensait à la Réalschule. Le gymnase lui paraissait trop peu pratique. Et le dessin, ma partie forte, était négligé en Autriche.

Un refus de ma part lui paraissait impossible. A ses yeux, il eut été inadmissible d'accepter la décision d'un enfant sans expérience.

Pour la première fois, à onze ans, je fis de l'opposition.
Je ne voulais pas devenir fonctionnaire.

Discours, reproches rien n'y fit.

Il me paraissait insupportable d'avoir à bourrer des états avec ma propre vie, assis à un bureau sans pouvoir disposer de mon temps.

Encore aujourd'hui les adversaires politiques me rappellent les frasques de jeunesse de l'insupportable Hitler; je remercie le ciel de me rendre par là quelque chose des souvenirs de ce passé. La prairie et la forêt (1) voilà le théâtre où se conciliaient nos « oppositions ».

Le travail scolaire, dérisoire, me laissait tout le temps dehors.

A douze ans, le conflit devient aigu : Je serai peintre, artiste peintre.

— Peintre ? Artiste ?

Mon père doute de ma raison.

— Non, moi vivant, tu ne seras pas peintre.

— Je le serai.

On reste chacun sur ses positions. Mais je cesse tout travail à la Realschule (2) sauf en géographie et histoire générale. Tout le reste est abandonné.

Premièrement : Je deviens nationaliste.

Secondement : j'apprends à comprendre le sens de l'histoire.

La vieille Autriche était un état de nationalités.

Les Allemands du Reich oublient leurs frères de race, et les confondent avec une dynastie déchue.

Les 10 millions d'Allemands du nord se font illusion et par une erreur qu'ils ont payé cher, s'imaginent que l'Autriche est allemande.

L'Allemand du nord ignore la lutte impitoyable sans cesse menée par l'Allemand d'Autriche. Il s'occupe de colonies et néglige ses frères à sa porte.

(1) Saint-Bernard : « Les arbres et les fleurs sont mieux que des livres ».

(2) École sans latin ni grec.

Trois sortes d'individus : les combattants, les tièdes, les traîtres.

La lutte pour la langue passe ce crible dès l'école.

« Petit Allemand n'oublie pas que tu es un Allemand; Petite fille, souviens-toi que tu dois un jour être une mère de famille allemande. »

Ceux qui connaissent les enfants, savent bien qu'ils sont très attentifs à ces appels, et ils prennent part à la lutte de toutes façons : ils refusent de chanter des lieds non allemands, s'enthousiasment pour les héros de l'Allemagne, d'autant plus qu'on cherche à les en détourner; ils épargnent sur la gourmandise pour donner à la quête du parti; ils sont distraits à la classe du maître non Allemand, et même prêts à se rebiffer, ils portent les insignes défendus, ils sont heureux d'être punis et même battus pour cela. C'est en petit, l'image de ce qui se passe pour les aînés, et souvent c'est meilleur et plus sincère.

J'eus aussi la possibilité de prendre part encore jeune à la lutte des nationalités en Autriche. On faisait des quêtes pour la marche du sud (1) et les écoles, on portait des bleuets et les couleurs noir, rouge et or, on criait *Heil!* et au lieu du « Kaiserlied », on entonnait *Deutschland über alles*, malgré les observations et les punitions. L'enfant recevait une éducation politique, alors que dans un Etat nation, il aurait à peine appris la langue.

Je n'étais pas des tièdes, naturellement. Je devins vite un *Deutsnational*; ce qui ne veut pas dire la même chose qu'aujourd'hui.

A quinze ans je savais distinguer le « patriotisme » dynastique du « nationalisme » raciste et je ne voulais déjà plus connaître que le second.

On ne s'explique pas bien ceci, si l'on ne connaît la situation de la monarchie des Habsbourg. Le cours d'histoire générale était le point de départ; il n'y a en effet presque pas d'histoire d'Autriche. Les destinées de ce dernier Etat sont à ce point liées à celles de l'Allemagne qu'on ne peut songer

(1) Bosnie, Herzégovine (1903).

à scinder l'histoire en deux. Et c'est justement quand à la fin l'Allemagne forma deux puissances distinctes, que cette séparation devint l'histoire d'Allemagne.

Les insignes impériaux conservés à Vienne, témoins de l'ancienne splendeur de l'empire, paraissent continuer d'agir comme un enchantement, gage d'une éternelle communauté.

Lors de l'effondrement des Habsbourg, la population de l'Autriche allemande eut un cri du cœur : « union avec la mère Patrie ». Résultat d'un désir secret du retour à la famille jamais oubliée. C'est une source intarissable; dans les moments d'oubli, quand la chance est favorable, elle parle sourdement d'avenir en rappelant le passé.

L'enseignement de l'histoire universelle, dans les écoles secondaires, est encore aujourd'hui bien mauvais. La plupart des maîtres ne comprennent pas qu'il importe peu de savoir dévider des noms et des dates, bien souvent sans importance. Tout ça n'est rien, en vérité.

« Apprendre » l'histoire c'est chercher et trouver les forces, causes des effets que nous constatons ensuite sous forme d'événements historiques.

L'art de lire comme celui d'apprendre c'est ici aussi retenir l'essentiel, oublier les détails.

J'eus le bonheur d'avoir un professeur qui l'avait compris. Il s'appelait le Dr Leopold Pötsch de la Realschule de Linz. Son éloquence vibrante nous enchaînait et nous entraînait véritablement. Je me rappelle cet homme grisonnant et une légère émotion me gagne encore quand je repense à l'ardeur de sa parole magique; oubliant le présent, elle nous transportait dans le passé; du souvenir desséché, elle faisait une réalité vivante. Nous étions rouges d'enthousiasme, parfois émus aux larmes.

Ce fut encore mieux quand il nous éclaira le passé au moyen du présent, tout en lui appliquant des conséquences tirées du premier. C'est ainsi qu'il nous fit comprendre les problèmes qui nous occupaient dans ce temps là.

Il utilisait notre fanatisme national enfantin pour notre éducation, et c'est avec ces sentiments qu'il obtenait facilement ce qu'on n'aurait pas eu par d'autres moyens.

Je deviens révolutionnaire. Comment ne pas détester l'Etat autrichien ? Comment supporter les erreurs des Habsbourg ?

N'est-ce pas François-Ferdinand l'héritier présomptif qui patronne les Slaves et leur prépare la première place ? C'est lui-même qui arme le bras qui doit le frapper.

Cette entreprise de destruction des Allemands d'Autriche, était couverte par l'alliance avec le Reich. Une détestable hypocrisie des Habsbourg persistait à présenter au monde une façade allemande. Dans le Reich de Wilhelm II les gens « compétents » aveugles, ne voulaient pas voir le cadavre auquel ils étaient liés.

A douze ans, je sais : les Allemands vivront si l'Autriche disparaît; le sentiment national, n'a rien à faire avec le patriotisme dynastique; enfin la famille de l'archiduc héritier va faire le malheur de la nation allemande.

Conséquence : amour ardent de la patrie autrichienne, haine contre l'Etat autrichien.

Ainsi l'histoire m'ouvre des perspectives politiques. En même temps, le théâtre fait de moi un artiste.

La question de ma carrière fait un pas : mon père meurt subitement. J'ai treize ans. Ma mère veut la continuation de mes études pour devenir fonctionnaire. Mais je tombe malade et le médecin affirme impossible de me faire travailler dans un bureau. Il faut même cesser de fréquenter la Realschule. Joie. Je dessine.

Ma mère meurt, comme j'atteins ma quinzième année.

Grand chagrin, si je vénérerais mon père, j'aimais ma mère.

A quinze ans, me voici en route pour Vienne. Tout mon avoir tient dans une valise. Mais je veux être quelqu'un, et ma volonté est inébranlable; je ne serai pas fonctionnaire.

II

A VIENNE. APPRENTISSAGE ET MISERE

Mon talent pictural est dépassé par mon habileté en dessin et principalement en celui des architectures.

L'examen des Beaux-Arts où je comptais fermement être admis est un échec; le directeur consulté me montre clairement que je suis qualifié comme architecte, non comme peintre. Mais tout ce que j'ai négligé à l'école va me manquer cruellement.

Il y a des obstacles; mais les obstacles sont là pour qu'on en vienne à bout, non pour capituler devant eux. La déesse Misère me tient, me serrant souvent à me briser, mais je résiste et la victoire vient.

C'est là que je suis devenu dur; que j'ai appris à l'être.

Merci à vous années de misère, vous m'avez tiré de la vie facile, vous m'avez sorti des lits de plume de l'enfant gâté, vous m'avez donné le souci pour compagnon, et moi l'orgueilleux, vous m'avez jeté dans un monde de douleur et de pauvreté, pour faire connaissance avec lui avant de devenir son champion.

C'est là que Marx (1) et Israël (2) m'apparaissent comme deux fléaux.

Vienne ville de joie est le plus triste de mes souvenirs.

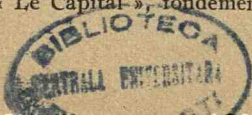
J'y fus cinq ans. Au début simple manœuvre. Puis ouvrier peintre, je gagnai durement mon pain. J'avais toujours faim. Un livre, une séance d'opéra et c'était la famine pendant des journées.

Je lisais beaucoup et à fond.

J'acquis ainsi une vue du monde, une religion encore vivante en moi. Je crois aujourd'hui que toutes les idées de l'homme en tant que créateur existent déjà dans la prime

(1) Auteur du livre « Le Capital », fondement du communisme intégral.

(2) Pour les Juifs.



jeunesse; l'âge ne fait que compléter et ordonner par l'expérience des années. La jeunesse offre les matériaux et les projets à profusion; l'expérience prend le nécessaire, taille et construit quand la soi-disant sagesse de l'âge n'a pas étouffé le génie.

Etrange profondeur de l'opposition entre la classe moyenne et ouvrière, essai d'explication : peut-être crainte d'y retomber ou d'être confondu avec elle. En tout cas difficulté des rapports avec une classe inférieure trop rude et inculte.

Il arrive ainsi que le bourgeois de naissance est plus affable qu'un parvenu pour le dernier des humains. Parvenu est celui qui s'est élevé par ses propres forces.

Enfin la lutte très dure tue la pitié. L'épreuve personnelle ôte toute sensibilité pour la misère d'autrui.

La destinée me fut clémente. Elle me fit retomber plus bas que mon père; les écailles de mon éducation de petit bourgeois tombèrent de mes yeux. J'appris à connaître les hommes, à distinguer entre la vaine apparence, l'extérieur grossier et la vie intérieure.

Vienne est une ville de violentes oppositions sociales. Le centre est le cœur d'un empire de 52 millions d'habitants, il présente cet enchantement redoutable offert par la diversité des nations. Il agit comme un aimant sur l'intelligence et la richesse. Mais devant les palais, il y a des sans abris, à côté des généraux et des hauts fonctionnaires, l'armée des chômeurs. Mais pour connaître la misère, il faut l'avoir partagée. Rien de pernicieux comme la pitié des gens du monde.

Ces gens-là ne peuvent comprendre qu'ils n'ont droit à aucune reconnaissance, car il s'agit non pas de distribuer des grâces, mais bien d'établir des droits.

J'ai été heureusement préservé de cette mode, ayant souffert la misère, la société a plutôt semblé m'éprouver que m'inviter à apprendre. Et si j'ai supporté l'opération sans dommage, ce n'est certainement pas à ses ménagements que je le dois.

Je ne pourrai rapporter que l'essentiel, les impressions les plus violentes, avec les quelques enseignements que j'en tirai dès l'abord.

Je trouvai du travail.

Mais j'appris qu'il était aussi très facile de le perdre.

L'incertitude du pain quotidien me parut bientôt la plus pénible des conditions de ma nouvelle vie.

L'ouvrier qualifié jouit d'un peu plus de sécurité. Il n'est pas pour cela absolument garanti et lui aussi peut être jeté à la rue par *lock out* ou par grève.

Ce sont les meilleurs paysans qui vont à la ville.

Là beaucoup perdent par manque de travail tout ce qu'ils possédaient à l'arrivée et deviennent vagabonds. S'ils retrouvent du travail ils sont indifférents à l'état de grève, vaccinés qu'ils sont par leurs précédentes épreuves de sans travail.

J'observai des cas par milliers et la ville lumière me devint odieuse.

Les alternatives de gain et de misère amènent la disparition de toute idée d'économie. Le gain hebdomadaire finit par être consommé en cinq jours, ou quatre, trois, à la fin, il est dissipé en une seule nuit. Et il y a souvent femme et enfants à la maison.

Quelquefois c'est en famille que se dilapide le gain et l'on jeûne pendant les derniers jours.

Il arrive que l'homme rentre sans argent, alors ce sont des querelles, des scènes pitoyables.

J'ai vu des exemples par centaines.

Les logements ouvriers de Vienne ? Horreur sans nom.

Comment cela finira-t-il si ce monde des affamés en sort un jour pour déferler contre l'autre, celui des repus ? Et celui-ci ne pense à rien.

Il oublie la règle de compensation qui est le destin, à moins que les hommes ne le conjurent.

Je remercie la Providence de m'avoir mis à cette école. Je ne pouvais plus laisser de côté ce qui ne me plaisait pas. J'y fus promptement et bien instruit. La dureté de ma propre existence, m'empêcha de tomber dans la sentimentalité qui m'eût fait capituler devant les tristes déchets d'humanité, conséquences de lois néfastes.

III

METHODE SOCIALE ET METHODE DE TRAVAIL D'HITLER

A. — METHODE SOCIALE

Dès ce moment je compris qu'il y avait deux moyens d'améliorer le système :

Donner à chacun un profond sentiment de sa responsabilité sociale devant la nécessité d'améliorer les fondements de la vie individuelle de chacun des membres de la société.

Résolution brutale d'en finir avec les éléments incorrigibles.

La nature ne cherche pas à conserver ce qui existe, mais bien plutôt à élever les rejetons comme responsables de l'es-pèce; de même, il faut actuellement renoncer à améliorer ce qui existe, chose impossible dans 90 o/o des cas, mais préparer des voies meilleures à un nouveau progrès.

Destin d'un enfant de trois ans futur citoyen. Témoin des scènes odieuses dans le bouge, deux chambres obscures où habite une famille de sept personnes, comment serait-il patriote, quand depuis cet âge tendre il n'entend que malédictions à l'adresse de toutes les institutions de l'Etat ?

Contraste avec la France.

Nécessité :

Donner à chacun une condition telle que l'éducation soit possible; que les exemples de la famille ne détruisent pas l'effet de l'école.

Pour que l'homme se batte il faut qu'il aime son pays, pour qu'il l'aime il faut qu'il le respecte, pour le respecter, il faut le connaître.

En 1909 je devins dessinateur et aquarelliste. Je ne ren-trais plus mort de fatigue du chantier. Mon travail s'adaptait à ma future vocation artistique. Je peignais pour gagner mon pain et lisais pour m'instruire.

B. — METHODE DE TRAVAIL

Lire n'est pas déchiffrer mot à mot et surcharger sa mémoire de connaissances.

Lire est moyen, non pas but.

Il faut discerner l'important qui seul doit rester classé dans l'esprit, oublier le reste.

Faute de cette précaution l'homme finit à l'asile d'aliénés ou... au Parlement (sic).

On lit dans le but 1° de se perfectionner professionnellement; 2° de se perfectionner moralement en acquérant une foi (1).

Mon temps à Vienne m'offre des expériences qui m'engagent à l'étude.

Je suis capable de trouver les raisons théoriques des faits réels (2) comme d'examiner si les théories se vérifient.

Je n'aurais peut-être jamais approfondi le Marxisme si les circonstances du moment ne m'y avaient formellement précipité, la tête la première.

HITLER ET LA SOCIAL-DEMOCRATIE

Je suis d'abord sympathisant parce que les tendances diminuent les Habsbourg. La vie m'apprend quelle erreur elle cache sous les dehors humanitaires.

Après deux ou trois jours de travail manuel, où costume et attitude sont demeurés d'un écolier, on me somme de faire partie du syndicat.

J'ignore tout. On me dit : il faut en faire partie. Je refuse. Deux semaines après, je suis fixé. Je n'en veux pas.

A midi les ouvriers mariés restent sur le chantier pour manger ce qu'ils ont apporté; les autres vont dans les auberges du voisinage, moi je bois mon lait et mange mon pain dans un coin. Ce que j'entends me dégoûte. Pour les compagnons, nation, patrie, lois, école, religion, morale constituent l'armature destinée à tenir les prolétaires en esclavage.

(1) Weltanschauung.

(2) Il veut dire : « de formuler le réel ».

Mon silence du début n'a pas duré. Je commence à contredire. Les compagnons finissent par me donner le choix : ou quitter le chantier ou bien être précipité d'un échafaudage. Je choisis de partir. Puis mes petites économies épuisées je cherche un autre chantier.

Même aventure. Je me demande si ce sont là encore des hommes dignes d'appartenir à une grande nation.

Cruelle énigme. Si oui, ils ne valent pas le sacrifice des meilleurs; si non, c'est qu'il n'y a plus guère d'hommes.

Je vois, dans ces temps là, grossir l'armée des non valeurs (marxistes).

J'assiste un jour au défilé par quatre pendant deux heures d'une manifestation d'ouvriers viennois. Impressionné, j'achète l'*Arbeiterzeitung*. Je n'avais jamais pu jusque-là m'y résoudre.

Je trouve l'explication.

D'une part les théories scintillantes des mots de liberté, beauté, dignité, émises avec l'assurance d'un prophète — pour les sombres imbéciles des classes soi-disant intelligentes de l'autre les brutales affirmations, les mensonges, les calomnies les plus basses, pour les masses.

La foule est femme. Elle préfère l'homme fort, le maître, au faible qu'elle domine. De même, il lui faut une théorie intolérante, sans libéralisme. Elle ne comprend pas les demi mesures pas plus qu'elle ne se rend compte des violences révoltantes faites à la liberté humaine.

Si on oppose à la Social-Démocratie une théorie plus vraisemblable mais également brutale, c'est la dernière qui l'emporte.

Moins de deux ans après, je connaissais la théorie et tout l'appareil de la démocratie sociale.

Je comprends la terreur des intellectuels bourgeois qui ne lui sont égaux ni en volonté ni en sentiment, au moindre signe, les sociaux démocrates accablent d'un feu roulant de mensonges et de calomnies l'adversaire le plus dangereux, jusqu'à ce que les nerfs à bout, la victime honnie est sacrifiée.

Mais on n'a pas acheté la paix.

Le jeu recommence jusqu'à ce qu'enfin les bourgeois soient comme paralysés devant le dogue hargneux.

La social démocratie ne craint rien tant qu'une volonté forte chez l'adversaire. Elle traite avec ménagement un génie sans volonté mais craint un esprit moyen dans une forte nature.

Les faibles d'esprit et de volonté sont les préférés.

Elle se représente comme seule capable de maintenir la paix.

La terreur sur le chantier, à la fabrique, dans les réunions publiques, dans les manifestations, est toujours victorieuse, tant qu'une force analogue ne s'y oppose pas.

En cas de résistance violente la social démocratie crie « à l'assassin »; elle appelle à l'aide cette police, qu'elle répudie, y trouve de lâches complicités qui la débarrassent de l'adversaire.

J'apprends à plaindre le troupeau ainsi conduit et trompé.

Je rencontrais pourtant de braves cœurs, dévoués, bons camarades, sobres, modestes; la misère, l'erreur universelle seules les avaient jetés à la Social-Démocratie.

Comme la bourgeoisie refusait sans examen les satisfactions les plus légitimes, sans même y avoir profit, l'ouvrier le plus raisonnable adhérait aux syndicats politiques.

C'est ainsi qu'elle repoussait obstinément les dispositifs de sécurité des machines, la protection des femmes en couches, poussant ainsi des hommes à la Social-Démocratie par la conviction que, seule, celle-ci défendait leurs intérêts.

Il faut une éducation des chefs d'entreprise. Ils doivent se sentir responsables de l'esprit de leur personnel. Il y a une hygiène de l'esprit, aussi nécessaire que celle du corps.

Qu'on ne dise pas : l'ouvrier peut recourir à la justice. Il ne s'agit pas ici de droit, mais de force; c'est au patron à faire en sorte que les conflits soient évités, et mieux à ce qu'il n'y ait pas matière à conflit.

Enfin si des conditions insupportables, si des traitements indignes amènent un conflit, il faut que devant la personne de l'employeur se dresse celle d'un représentant qualifié des ouvriers. Cette condition est indispensable au succès.

Et c'est le but des syndicats.

La Social-Démocratie s'est emparé du syndicat. Elle ne l'a pas fait servir à l'amélioration des conditions du travail. Elle en a fait un instrument politique. Elle a d'abord détruit l'économie nationale pour venir à bout ensuite plus facilement du régime.

Dès 1900, les syndicats avaient cessé de chercher l'amélioration de la condition des travailleurs. Ils n'étaient plus aux mains de la Social-Démocratie qu'un bétier qui frappait à coups redoublés l'appareil de l'économie nationale.

Les chefs ne voulaient plus des mesures relevant les classes ouvrières, ils les repoussaient même carrément, quant aux bourgeois, tout en s'indignant de cette duplicité, ils ne songeaient pas à l'exploiter pour ôter l'arme des mains de la Social-Démocratie.

Les syndicats restèrent un instrument de terreur, ridicule contraste : Liberté, égalité, fraternité, à côté du mot d'ordre « sois des nôtres, ou on t'assomme ».

Faiblesse de la littérature social démocrate. Incompréhensible, elle paraît d'autant plus profonde à ses lecteurs.

Il faut connaître les Juifs pour trouver les intentions cachées de la Social-Démocratie. Le brouillard socialis'e dissipé, le spectre du *Marxisme* apparaît.

Je n'ai pas entendu parler de Juifs jusqu'à treize ans, ni dans ma famille, ni à l'école.

Entre quatorze et quinze ans, j'aperçois la signification politique des Juifs.

A Linz, il y avait peu de Juifs. Ils étaient européenisés. Je les prenais même pour des Allemands. Ils me paraissaient dignes d'intérêt à cause des persécutions qu'ils avaient supportées et s'ils étaient vilipendés devant moi, j'en éprouvais presque de l'indignation.

Je trouve excessives les flagorneries de la presse viennoise à la cour de François-Joseph. « Le plus sage des monarques », Mais Wilhelm II me paraît indignement persécuté par son Parlement, « bande d'oisons capables d'émettre (1) en une

(1) *Zusammenschnattern*, comme pamphlétaire, Hitler est struclent.

seule session plus de sottises que toute une dynastie d'empereurs y compris les plus faibles de la série. » Et je suis furieux quand la presse viennoise s'en mêle.

Une autre cause me fait rejeter ces feuilles : leur goût pour la France. Mais je lis le Volksblatt, antisémite.

Et je fais connaissance avec le Docteur Lueger et son mouvement chrétien social.

Je trouve des Juifs mêlés à toutes les activités néfastes pour la race. Cinéma, théâtre, production littéraire, on les trouve toujours en train de saper les fondements moraux de la nation.

Je découvre la raison : activer la dissolution sociale des Allemands d'Autriche et par suite la destruction de la double monarchie au profit de la finance internationale, et en dernier lieu des Juifs.

Ils sont une nation, et non pas une confession.

Confusion grave dont ils ont tiré parti jusqu'ici dans toutes les nations de l'Occident, et principalement en Europe centrale.

Leur méthode : *prêt à intérêt, expropriation après l'usure.*

En cas de violence : recours au prince qui est leur obligé. Malgré des à coups, des retours violents, l'ascension des Juifs est continue(1).

Ils dépouillent et dissolvent les meilleurs éléments nationaux. Ils polluent la race : traite des blanches. Seuls les ports du midi de la France peuvent soutenir la comparaison sous ce rapport (2).

La littérature et l'art détruisent les sentiments indispensables à la vie nationale : fidélité, abnégation, amour du travail, attachement au sol. Versatilité de la foule. En quelques heures, des gens en apparence convaincus, reviennent à leurs erreurs.

Un an après mon arrivée à Vienne, je connais les arguments, les méthodes des Juifs. Et d'abord : ce ne sont pas des Allemands.

(1) Exemples en 1914 : Ballin de la *Hambourg-America*, les Rostchild, etc.

(2) Calomnie; en tout cas assertion invérifiable.

J'entreprends les compagnons sur ce sujet et j'arrive à les convaincre.

Avec les Juifs, inutile, tous les efforts sont vains. Mieux je connais le Juif et plus je pardonne au travailleur abusé.

Je deviens fanatique antisémite. Se battre contre le Juif, c'est lutter pour l'œuvre de Dieu.

Je crois qu'un homme ne peut participer utilement aux affaires publiques qu'après trente ans.

A ce moment de la vie, l'homme s'est fait une conviction. Il ne sera plus obligé d'abandonner son point de vue, ou de défendre des idées en lesquelles il n'a plus de foi. Dans ce dernier cas, il n'est plus le chef, il devient « politicien » : sans foi, indiscret, insolent, fieffé menteur (1). Au contraire, un chef ayant vu son erreur renonce à son mandat, ce que ne fait aucun de la bande actuelle.

Je ne me lançais pas dans l'activité politique, bien que j'y eusse été préparé mieux que bien d'autres ; je me contentai de parler devant quelques personnes ; j'appris ainsi à connaître les hommes, leurs opinions et leurs objections enfantines.

LA DOUBLE MONARCHIE

Vienne règne. Elle unit les parties divergentes de la double monarchie.

Le docteur Lueger, créateur dans tous les domaines, en a fait une capitale des arts et du goût.

La période des nationalités a fait naître des forces centrifuges, accrues par la naissance d'Etats secondaires, centres d'attraction puissants, pour les nationaux demeurés dans la monarchie.

Il faudrait au pouvoir central une personnalité puissante pour imposer une force de centralisation supérieure aux attractions centrifuges, et d'abord une langue commune.

Joseph II s'est épuisé à la tâche ; ses successeurs ont été incapables de le comprendre, à plus forte raison de réaliser ses vues.

Le Parlementarisme transplanté d'Angleterre en Autriche

(1) Tout ceci s'applique au Parlement de la Double Monarchie.

s'y révèle impossible : différence des langues, des nations, des intérêts.

Je suis hostile au système parce qu'il tend à détruire les chefs et le sentiment de la responsabilité personnelle.

Une majorité ne pourra jamais inventer, réaliser. Elle échappe à toute responsabilité. Le principe majoritaire écarte les fortes personnalités. Il faut que les comités électoraux puissent imposer aux hommes de leur choix, leurs volontés particulières. On ne veut pas de Périclès, mais bien d'un maire de village. Et après tout pense chacun, pourquoi pas moi ?

Enfin personne n'étant capable des grandes et fortes résolutions quand elles sont nécessaires, le destin se venge cruellement en dégradant la nation soumise à une pareille institution (1).

L'ambition des postulants fait défiler avec rapidité les ministres et hauts fonctionnaires. La Presse, éducatrice de l'électeur, appartient à des individus suspects, qui enflent des questions sans importance, pour escamoter les sujets d'intérêt vital. La Presse juive déverse des calomnies sur les hommes capables d'action, les écarte de la vie publique, et met en lumière des nullités.

Comment ne pas détester un système politique tout en faveur de la race qui craint surtout la lumière ? Le Juif, sale et menteur, peut seul approuver une institution de saleté et de mensonge.

Il en est tout autrement de la démocratie germanique, basée sur la libre élection du chef. Pas de vote à la majorité, mais la libre détermination du chef pleinement responsable.

Evidemment, tout le monde n'acceptera pas une tâche écrasante. C'est justement un des mérites essentiels de l'institution. Arrière les lâches, place au héros. A lui de gravir les degrés du Panthéon !

(1) Il faut observer ici que cette diatribe part d'un autrichien-allemand, donc en minorité constante au parlement de la Double Monarchie.

La Grèce, Rome, l'Empire britannique ont fondé leur grandeur sur le principe majoritaire, plus ou moins tempéré suivant les époques, par les mœurs locales.

Deux ans d'étude du Parlement viennois m'ont conduit à cette conclusion.

La double monarchie sombre sous le poids de ses fautes, aggravées par le Reichsrat (1). Ses forces centralisatrices ne l'emportent plus sur les centrifuges.

L'héritier présomptif, François-Ferdinand, prend une place grandissante, Sophie Chotek, son épouse morganatique, favorise les Tchèques. Le mal est au point qu'on se réjouit chez les Slaves des échecs de la dynastie !

1870 n'avait pas permis aux Habsburg de reprendre l'avantage perdu en 1866. L'étonnant succès prussien maintint les rapports existants. Rébellion des Allemands d'Autriche. Ils s'insurgent contre la slavisation entreprise par la maison régnante.

Celle-ci joue des nationalités les unes contres les autres, cherchant l'équilibre.

La révolte des Allemands est juste : *le droit de la race prime celui de l'Etat.*

Si le peuple révolté succombe dans la lutte, c'est précisément qu'il était trop faible et n'a pas droit à la vie.

Le monde n'est pas fait pour les peuples lâches.

Comment la tyrannie se déguise sous la défroque légale : le parlement anti-allemand, la maison régnante slavissante, rendaient vaine toute tentative de résistance « légale » de la part des Allemands d'Autriche.

Et de fait, c'est la défaite et la ruine de l'état autrichien qui les a sauvés.

Les théoriciens à lunettes seraient plutôt morts pour leur doctrine « de la légalité », que pour leur nation.

Le mouvement pangermaniste balaya tous ces gens à cheval sur leurs principes et autres féticheurs. Il prit à partie les Habsbourg eux-mêmes et l'amour de la patrie fut libéré de l'odieux accouplement dynastique.

Le grand succès du mouvement ne dura pas, les chrétiens sociaux le dépassèrent bientôt.

(1) Nom du Parlement autrichien.

J'étudiai attentivement l'évolution de l'un et de l'autre parti.

On entendit au Reichsrat : « Vive les Hohenzollern ! ».

Deux figures : le docteur Schoenerer, pangermaniste,

Le docteur Lueger, chrétien social, s'élèvent au-dessus de leur temps :

J'étudie avec soin leur action, le développement en partis politiques, leurs échecs successifs.

Ils ont eu l'un et l'autre le tort de négliger les bases morales de leurs principes,

Ils ont omis de s'adresser directement aux masses,

Enfin ils sont l'un et l'autre entrés au Parlement où leur idée s'est perdue.

Ils furent l'un et l'autre intègres, et la valeur de leurs idées eut pu sauver l'Autriche allemande.

Ils ont été trahis par l'institution parlementaire :

Aucun de leurs discours n'est parvenu intact à la masse. Les secrétariats des chambres mutilaient indignement les textes. On ne retrouvait plus la pensée de l'auteur dans la presse parlementaire.

La masse du public ne lit pas les débats. Quant à la classe moyenne, elle est incapable de se dévouer pour une cause : elle a trop à perdre pour cela. Précieuse sous un gouvernement fort, son attitude aggrave le désastre des gouvernements faibles.

Je me fais une règle absolue de l'action directe du chef sur le grand nombre. C'est là qu'on trouve le dévouement, la force, la foi invincibles; comment le parlementaire évolue vers les attitudes profitables, et délaisse l'opinion qui ne paie plus; comment les électeurs espèrent merveille de l'homme qu'ils ont poussé au Parlement. Déçus, ils s'éloignent de lui. Quant au député, il a fort peu de goût pour la bataille en réunion publique, il préfère les compromis et tractations usuelles des couloirs.

Ainsi le pangermanisme autrichien finit en réunions académiques et discussions courtoises, en articles de revues.

Et les grandes résolutions ne se sont pas faites avec une plume !

C'est la parole agissante qui a déchaîné les avalanches ; ce sont les éruptions de passions humaines, de sentiments excités par la cruelle déesse misère ou par la torche incendiaire du Verbe.

Il ne s'agit pas des torrents de limonade d'un esthète littéraire ou d'un héros de salon '.

Pour éveiller la passion, il faut la porter en soi.

Elle seule donne à l'homme la parole, marteau qui brise les portes d'accès au cœur d'un peuple.

Celui qui n'éprouve pas la passion reste bouche close, le ciel n'en veut pas comme annonciateur de sa volonté.

Règles d'action sur la foule :

Ne jamais perdre le contact ;

Etudier toute question de ce point de vue ;

Sans la force du peuple, la plus belle idée n'est pas réalisable.

Le centre de gravité d'une action politique n'est pas au Parlement, mais dans le public.

Le public, fait volant, entretient la force de l'attaque et sa persévérance.

SLAVISATION

Procédé de slavisation : le gouvernement place des pasteurs tchèques dans les communes allemandes d'Autriche.

Schoenerer s'oppose à ces méthodes. Il entre en conflit avec l'église catholique. Ce fut le mouvement « Assez de Rome » (1). Mais le clergé catholique n'était pas de force. Il n'envisageait même pas la question de nationalité. Tout le contraire de son collègue tchèque.

Nous, Allemands, considérons toute question du point de vue :

Autorité de l'Etat,

Démocratie,

Pacifisme,

Solidarité internationale,

même les nécessités de la vie nationale.

C'est confondre but et moyen.

(1) Los von Rom.

On s'interdit à *priori* et sans réfléchir, le recours aux méthodes pourtant indispensables.

Erreur d'une nation : plutôt que de se soumettre à un Frédéric II, elle accepte une assemblée de quelques centaines de nains, ou pis encore.

Le protestant combat volontiers pour le germanisme ; (*Deutschtum*) ; il est profondément nationaliste ; mais dès qu'on touche au Juif, il refuse d'agir parce qu'il estime sa position bien établie sous le rapport dogmatique, vis-à-vis du Juif. Il ne voit pas l'importance du problème au point de vue de la renaissance allemande.

Mon loisir viennois me donna mille occasions de le vérifier. L'Allemand examine objectivement les intérêts de sa propre nation ; le Juif jamais.

L'Allemand rend justice aux autres ; le Polonais, le Tchèque jamais.

C'est défaut d'éducation nationale.

C'est ce qui rendit vaine la lutte contre le catholicisme. Qu'on débarrasse l'école de cette peste de l'« objectivité » et les catholiques eux-mêmes redeviendront de bons Allemands, comme ils sont de bons Irlandais, Polonais, Français.

L'attitude patriote des clergés différents, surtout au début de la guerre, a soutenu les armées puissamment.

Le germanisme autrichien était-il compatible avec la foi catholique ? Sinon, il fallait passer à la Réforme, mais ne jamais faire un parti politique confessionnel.

Je tiens la création ou destruction d'une religion pour chose plus importante que la fondation ou destruction d'un Etat, et à plus forte raison d'un parti.

Je tiens pour une indignité de la part de gouvernants l'emploi de la religion pour des fins politiques.

Rien de plus profitable pour un vaurien, voleur de grand chemin de parlementaire, que de se poser en défenseur de l'église et de la religion, si on les attaque comme responsables de son succès politique. Les contemporains ont déjà oublié, ils sont trop bêtes pour voir clair.

En attendant, le scélérat est pourvu.

Il rit dans sa barbe de voir son adversaire se retirer de la

politique ; il sait bien que tout cela n'a rien à faire avec la religion.

En général, dignité du clergé. Iles au milieu d'un océan de mensonges et perversité.

Le chef politique doit respecter intégralement les doctrines et institutions religieuses de son peuple, ou alors qu'il devienne réformateur, s'il le peut.

Le mouvement pangermaniste a perdu l'affection des masses, par son ignorance du problème social.

Le résultat pratique du « Kulturkampf » autrichien fut nul.

Quelque cent mille brebis égarées.

Elles étaient déjà perdues, n'ayant dès longtemps plus la foi. Différence avec la première « Réformation » [Luther] : c'était alors le meilleur qui s'en allait. Aujourd'hui, c'est le tiède, par calcul politique.

Politiquement : ridicule et triste résultat.

La politique n'a jamais pu modifier les croyances religieuses. L'Histoire le montre. Qui est incapable de se souvenir des analogies ne doit pas se mêler de politique. Toute sa bonne volonté n'excuse pas son incapacité.

Une qualité essentielle du chef de nation : discerner l'objectif, concentrer l'attention, la volonté de tous. Savoir réunir les adversaires en un seul groupe. La division affaiblit. Les caractères faibles finissent pas douter du bon droit de la cause, quand le nombre des ennemis est trop grand.

Le but est bien vu par les *pangermanistes*, non le chemin ; et l'on choisit dans les précipices.

C'est le contraire avec le *parti chrétien social* : on a pris un bon chemin, mais le but est mal choisi. Ce parti s'occupe des masses : il est donc suivi d'un nombre considérable d'ouvriers et petit bourgeois, il a pour lui l'organisation puissante de l'église, il se sert bien de la propagande.

L'erreur commence là où l'on attaque le dogme : le Juif acculé se fait baptiser.

Les intellectuels s'écartent du mouvement.

Les Juifs s'en accommodent si bien que son absence leur eut manqué.

J'ai dès ce moment la conviction que les partis existants n'aboutiront pas à sauver les Allemands d'Autriche.

Je me persuade que l'état autrichien ruinera le germanisme ; le salut de la nation allemande est désormais dans le Reich. C'est vrai pour les questions politiques comme pour tous les phénomènes du progrès social.

L'Autriche paraît s'endormir. Qu'il s'agisse de civilisation ou d'art, rien de grand. L'architecture ne produit aucun projet comparable à ce qu'on voit dans le Reich.

Intelligence et corps suppliciés en Autriche, mon cœur est ailleurs. Ainsi ma vie se dédouble.

Je suis mécontent d'étouffer au milieu de Tchèques, Polonais, Hongrois, Ruthènes, Serbes et Croates avec, entre eux, l'éternel champignon Juif. Je ne parle que mon dialecte bavarois ; le jargon viennois me reste fermé.

Je suis sûr à présent du désastre prochain.

J'ai le désir de passer au Reich.

Je serai architecte. Je me ferai un nom.

Je réaliserai l'union de ma petite patrie avec le Reich.

Beaucoup ne comprendront pas. Je parle aux exilés, à tous ceux qui souffrent pour la patrie absente, dans leur langue, leur foi patriotique.

Les dures épreuves de Vienne m'ont fourni les fondements d'une religion en général et d'une politique en particulier. Je n'ai plus eu que quelques détails à compléter. Aujourd'hui, j'apprécie la valeur de cet apprentissage.

Si le malheur de la patrie a porté des milliers d'hommes à la réflexion, sur les causes, jamais personne ne pourra les pousser plus loin et plus profondément que celui qui, par des années de lutte personnelle, devint enfin maître du destin.

IV

MUNICH

ERREUR DE L'ALLEMAGNE DANS SES ALLIANCES

Sentiment et raison s'accordent pour faire de mon séjour à Munich, capitale artistique du Reich, un enchantement.

Mais je m'occupe aussi de politique, et je constate avec effroi que personne ne se doute de l'impuissance de la double monarchie.

La diplomatie du Reich est aveugle. Elle continue de verser le mensonge dans ses publications et discours avidement absorbés par la foule moutonnaire.

Il suffit cependant de lire la presse viennoise pour être fixé. Quand aux journaux de Prague, ils ne contiennent que mépris sanglant et sarcasmes à l'adresse de ce simulacre d'Etat.

Les Allemands d'Autriche décimés, il ne resterait plus que le traité entre le Reich et la diplomatie viennoise. Pas un homme, pas un canon.

L'attitude diplomatique du Reich passait la sottise, c'était la folie.

Pour l'Italie c'était clair dès le début.

Il suffisait de connaître l'histoire et la psychologie populaire pour voir que jamais l'Italie ne mettrait un soldat en campagne, si ce n'est contre l'armée austro hongroise.

Depuis que l'Autriche se disposait à une explication avec la Russie, l'alliance allemande était dangereuse.

En somme il s'agissait de l'existence de la nation allemande. Comment la garantir ?

Quatre moyens :

(1) LIMITATION DES NAISSANCES (France). — La nature pourvoit au maintien d'un juste rapport entre naissances et possibilité de vie, par les épreuves imposées à l'enfant en bas âge. Si les conditions sont trop dures, les jeunes retournent

en bas âge à l'éternel inconnu. Ce qui résiste est solide et doit fournir une race de grande valeur.

Conséquences de la limitation des naissances : les faibles procréent, la race décline. Il arrive qu'un peuple dans ces conditions perd la force de résistance nécessaire à la conservation de sa place dans le monde.

Diminuer les naissances dans le peuple allemand c'est lui ôter l'avenir.

(2) COLONISATION INTÉRIEURE. — Culture extensive et intensive.

Il ne faut pas croire que la population pourrait augmenter en raison de la production accrue. Il faut tenir compte de l'augmentation des exigences. En tous cas, il y a une limite certaine, rapidement atteinte, après quoi la famine s'installe. On objectera que ce mal menace toute l'humanité. Tous les peuples seront atteints. Seuls ceux qui possèdent la force de s'emparer des terres restant incultes et de les cultiver, méritent de conserver la vie.

La nature ne connaît pas de frontières. C'est le plus fort qui obtient le droit à la vie.

Un peuple résigné à la seule colonisation intérieure, sera atteint par la dénatalité et tombera plus bas qu'un autre inférieur en civilisation, mais pourvu de territoires étendus. Le monde est promis aux peuples de civilisation inférieure mais plus actifs.

Il n'est pas douteux que l'humanité est exposée à de grandes guerres pour l'existence. C'est l'instinct de la conservation qui l'emportera. Quant à l'humanitarisme qui est sottise, lâcheté, outrecuidance scientifique, il fond comme neige au soleil. L'homme grandit dans une guerre éternelle, il périt dans la paix.

La limitation inhérente au système de la colonisation intérieure a pour conséquence une situation militaire défavorable.

L'étendue d'un état est une garantie de sécurité.

(3) ACQUISITION DE NOUVEAUX TERRITOIRES. — (Conquête de vive force).

(4) ECHANGES COMMERCIAUX : objets ou produits manufacturés ou travail contre denrées.

C'est méthode employée jusqu'en 1914.

Il ne fallait pas laisser croire à la possibilité de la conquête pacifique par l'industrie et le commerce. On affaiblit le peuple en laissant se répandre les idées pacifistes.

Le troisième moyen était le meilleur; il permettait la constitution d'une classe de paysans, force d'une nation. Il est plus aisé et surtout moins long de faire une flotte de guerre, de créer une grande industrie. Mais c'est fragile.

Au contraire la ferme, le sol cultivé, demeurent. Il n'y a pas à s'inquiéter de frontières, il y a le droit éternel, le droit à la vie. Si cette terre a place pour tous, qu'on nous y donne assez de place pour vivre.

On ne le fera pas volontiers.

Si nos ancêtres avaient pensé de même, le Reich serait à peine le tiers de ce qu'il est.

C'est leur résolution de guerre qui fait notre force.

Enfin, autre raison :

Les Etats d'Europe ressemblent à des pyramides; leur pointe est en Europe, la base sur toute la terre. Seuls les Etats-Unis ont leur base chez eux, la pointe à l'extérieur. C'est ce qui fait sa force inouïe, tandis que les Etats d'Europe sont faibles.

L'Allemagne ne pouvait coloniser.

Il lui fallait des terres en Europe même.

Il s'agissait de s'y résoudre et de s'y appliquer ensuite intégralement. Après avoir reconnu la nécessité de recourir aux armes, on devait envisager froidement la guerre.

Toutes les alliances devraient être examinées de ce point de vue.

Une extension en Europe ne pouvait se faire qu'aux dépens de la Russie. (Ordre teutonique).

Un seul allié possible : l'Angleterre.

Nos pacifistes n'avaient rien à dire, le pain qu'ils mangent a poussé sur les marches de l'Est où la charrue fut autrefois une épée.

En 1904 on pouvait prendre la suite du Japon, que n'eut-on pas fait !

Une guerre en 1904 eût évité celle de 1914.

Sottise de l'alliance autrichienne en vue de l'impossible « paix éternelle ».

Le mot d'ordre était « maintien de la paix », il aurait dû être : « Salut du peuple allemand. » On sait la suite.

On construisit une flotte en ayant soin de faire des navires et des canons plus petits que ceux des Anglais, pour ne pas les inquiéter. Tout fut vain.

On résolut de prendre la quatrième méthode. Mot d'ordre : « *conquête pacifique du monde.* » Jamais plus grande sottise n'a servi de directive à une politique extérieure.

Le pis fut l'erreur répandue par la chaire et la caricature sur le peu d'esprit guerrier de l'Anglais.

En 1915, les Ecossais détruisirent ces illusions, dans les plaines de Flandre. L'alliance avec l'Autriche insoutenable depuis le parlementarisme.

L'Autriche slavisée allait se retourner vers la Russie. Une alliance est d'autant plus forte qu'elle donne aux contractants l'espérance d'une expansion.

La force est dans l'offensive, non dans la défensive.

Ludendorff montrait en 1912 les faiblesses de l'alliance. Malheureusement il n'avait pas voix au chapitre.

Le simple bon sens ? bon pour les mortels. Les diplomates n'en ont que faire.

L'Autriche apparaît maintenue par la seule volonté du Reich ; ses héritiers slaves pensent à s'en prendre à Berlin pour avoir Vienne

Je dis mon opinion entre amis sur l'Alliance. Il vaut mieux lâcher tout de suite l'Autriche afin de se débarrasser de quelques ennemis.

Quelques doutes sur la valeur de l'alliée s'élèvent dans les milieux conservateurs.

Cependant les gens « qualifiés » mènent le bon peuple aux abîmes.

C'est la pensée politique tout entière qui est viciée quand

on pense conserver « la paix du monde », faire de la « conquête économique ».

L'Etat n'est pas un organe économique.

L'Etat est une organisation d'êtres vivants dans le but de leur conservation, et de la réalisation des buts assignés par la providence. Certains états-frelons peuvent, sans territoire national vivre aux dépens des autres, qui travaillent pour eux. (Juifs).

L'Etat juif est illimité en surface, défini par la seule race. Truc génial, il navigue parmi les ariens tolérants, sous le pavillon de son dogme.

L'Etat est un organisme de race et non une institution économique. Cette différence essentielle n'est pas comprise par les « hommes d'Etat ».

La conservation d'une espèce exige le postulat du sacrifice de l'individu.

Donne ta vie, afin de vivre

comme dit le poète (1).

C'est le manque de résolution, qui perd les peuples, dans la lutte contre le monde extérieur, ou contre le parasite intérieur.

Il n'y a pas de rapport entre la vie économique et la puissance d'un Etat. Souvent, c'est au faite de la richesse qu'un Etat est près de sa ruine.

La Prusse héroïque a protégé l'expansion économique du Reich. Si les intérêts économiques prennent le pas, tout est perdu.

Les forces créatrices et conservatrices de l'Etat résident dans la volonté de sacrifice de l'individu. On ne se sacrifie pas pour des intérêts matériels, mais bien pour un idéal.

On ridiculise en Allemagne l'Angleterre combattant pour la « liberté ». Pas même pour la sienne. Pour celle de petites nations.

(1) « Und setzet ihr nicht das Leben ein, nie wird Euch das Leben gewonnen sein ».

Nos hommes d'Etat, n'ont pas la moindre idée des forces qui poussent l'homme au devant de la mort.

L'armée allemande s'est bien comportée tant qu'elle a combattu pour l'idée. Du jour où il s'est agit du pain quotidien, il n'y a plus eu de héros.

J'étudiai dans la législation extraordinaire de Bismarck, toutes ces questions et m'y formai des idées fondamentales, sur le granit desquelles je pus construire sans avoir désormais rien à changer.

De même j'examinai de nouveau le rapport des Juifs et du Marxisme.

J'ai bien souvent dit en 1913 et 1914 que l'avenir de l'Allemagne était lié à la destruction du Marxisme.

Le système d'alliances était une conséquence immédiate de ces doctrines et beaucoup d'actes en dérivait. Leurs promoteurs auraient été bien surpris d'être accusés de partager ces théories.

Le déclin du peuple allemand était commencé dès longtemps ; personne ne se doutait du mal. Quelques augures émettaient bien des avis, mais ils confondaient les symptômes avec la cause. Comme on l'ignorait on ne voulait pas la connaître, la lutte contre le marxisme avait les allures d'une médication charlatanesque.

LA GRANDE GUERRE

Enfant, je déplore l'époque commerçante et administrative où le destin m'a fait naître.

J'évoque un comique panthéon de boutiquiers fonctionnaires, dominé par les Juifs, qui, comme on sait, ne gagnent rien, mais ont coutume de toujours payer; avec ça ils parlent presque toutes les langues.

Dommage que je ne sois pas né il y a cent ans! au moins l'homme était une valeur.

La guerre des Boërs m'intéresse passionnément. Pendant la guerre russo-japonaise, je prends fait et cause pour le Japon.

Que n'aurait pas obtenu le Reich s'il avait pris part effectivement à la guerre de ce côté.

Cependant l'orage gronde sur l'Europe. Nuages noirs sur les Balkans, éclairs de temps à autre. Une atmosphère accablante pèse sur l'Europe centrale.

L'explosion de 1914 est ressentie partout comme une déviance.

Je me jette à genoux et remercie le ciel de m'avoir fait participer au drame qui s'ouvre.

Pour moi c'était simple: il ne s'agissait point d'une quelconque satisfaction de l'Autriche, l'Allemagne allait combattre à la vie ou à la mort. La nation de Bismarck, cimentée par le sang des héros, tombés de Wissembourg à Paris, allait subir l'épreuve de la bataille. La victoire signifiait l'entrée de la nation allemande parmi les peuples puissants au dehors. Alors le Reich allemand serait une aire puissante de paix, sans avoir à la payer en rognant le pain de ses enfants.

Le 3 août j'adressai une demande urgente au roi Louis III, pour être incorporé dans un régiment bavarois. Le lendemain je reçus une réponse favorable, quelques jours après, je portais l'uniforme que je devais conserver six années.

Ainsi débuta pour moi comme pour tous les Allemands la grande et inoubliable époque de ma vie. Le passé pâlit,

s'effaçait. Je me le rappelle aujourd'hui encore, heure par heure, comme si c'était hier.

Enfin vint le moment... nous roulons le long du Rhin ce maître fleuve qu'il fallait garantir des convoitises de l'éternel ennemi, aux accents de « Wacht am Rhein ». Puis c'est la nuit froide et humide dans les Flandres, l'arrosage du premier shrappnell, salué d'un vigoureux hurrah.

Quatre jours après, à la relève, nous marchions d'une autre allure. Les gamins de dix-sept ans étaient devenus des hommes.

Les volontaires du régiment List ne savaient pas encore se battre, mais ils savaient mourir comme de vieux soldats.

Bismarck avait eu beau confier ses lois sociales au Parlement, c'était le loup dans la bergerie. Rien ne changea par la guerre.

Tant que la presse, bréviaire de la bourgeoisie, comme l'*a b c* du compagnon ouvrier, viendront du même plumitif hébraïque, il sera impossible de rien changer.

Ceux qui ne purent pas empêcher l'essor marxiste, ne sauront pas davantage revenir à des idées saines.

J'aperçois une brèche considérable dans notre système politique.

La Social-Démocratie est finie.

Le marxisme doit être combattu.

Mais par qui ?

La victoire est liée à la création d'un parti plus puissant par l'idée maîtresse, armé des mêmes moyens qui ont fait le succès de ses prédécesseurs.

C'est une opinion que je possédais dès avant la guerre. Je jugeais impossible de recourir aux anciens partis.

Restait la ressource d'en créer un nouveau et qui n'aurait rien de parlementaire.

Je m'en ouvris dès ce moment à des camarades combattants, c'est alors que me vint l'idée de faire de la politique.

Je leur dis souvent que tout en continuant ma profession, je serai orateur. Je parlais sérieusement.

PROPAGANDE GUERRIERE

Les procédés de la propagande marxiste et socialiste, avaient si bien réussi qu'ils demeurèrent gravés dans mon esprit. Rien de pareil chez les Allemands, sauf dans le parti chrétien social du Docteur Lueger.

Notre infériorité se révéla dès le début de la guerre. On avait commencé par la faute de ridiculiser, de sous-estimer l'adversaire. Quelle désillusion pour le soldat dès le premier choc ! Les Anglais plus avisés, représentaient sans cesse l'Allemand comme le barbare, le Hun; ses armes comme les plus odieuses.

La nation allemande combattait pour la liberté, l'indépendance nationale, la sécurité et le pain quotidien dans l'avenir, enfin pour l'honneur.

Les peuples sans honneur perdent tôt ou tard liberté et indépendance. Il n'y a plus à considérer l'humanité ni l'esthétique, le meilleur moyen, selon Moltke, est le plus rapide, dès lors le plus atroce.

Quant à l'esthétique, le comble de la laideur pour un peuple c'est l'esclavage, il convient de tout faire pour y échapper.

La propagande s'adresse à la masse.

Inutile donc de parler à la raison.

La foule est femme; il faut parler au sentiment.

Il faut faire des affiches très simples, claires, ne jamais disperser l'attention.

Choisir quelques idées, simples, toujours les mêmes, les répéter (1).

La masse ne peut considérer à la fois plusieurs objets, elle a peu de compréhension, elle oublie très vite.

(1) « Il n'y a qu'une seule figure de rhétorique : la répétition » (Napoléon)

Il faut surtout bien se garder de produire un doute quelconque; pas de demi-mesure, pas d'opinion chancelante.

La conviction, comme la nécessité, s'exprime en termes absolus.

L'Allemand obsédé d'objectivité et notre propagande à l'eau de vaisselle pacifiste ont ruiné le moral.

Pas d'esthètes ni d'esprits blasés parmi les rédacteurs, ils compliquent trop.

La ténacité, la persistance des Alliés dans la répétition, des arguments donnèrent le mot d'ordre à la révolution allemande.

VII

LA REVOLUTION

La propagande alliée devint au début de 1917 une marée contre quoi le gouvernement allemand ne fit rien.

Devant la maladresse ou la stupidité criminelle de la presse, je pense : « Il n'y a donc personne pour mettre fin au gâchage de l'héroïsme dans l'Armée ? »

Contraste : la France, en mars 1917, ranime la foi dans la victoire.

En 1915, nous trouvons les premières feuilles volantes tombées des avions alliés. On y décrit la misère en Allemagne; on publie des lettres de l'intérieur. On y représente le Kaiser, la Prusse comme ennemis des intérêts bavarois. Ces insanités ont du succès. On entend murmurer des hommes qui, l'instant d'après, feront bravement leur devoir. L'esprit de l'armée est malgré tout intact. Mais il y a l'intérieur.

Le 7 octobre 1916 je suis blessé.

Transporté près de Berlin, j'ai entendu les premières paroles de défaitisme dans la bouche d'un lâche. Hélas ! personne pour lui imposer silence ! Les meilleurs s'éclipsent, d'autres écoutent, quelques-uns vont jusqu'à faire chorus.

Je guéris.

Revenu à Munich au bataillon de dépôt, c'est pire. Des Juifs partout dans les bureaux. Dans la ville, ils sont « indispensables » et prennent la place dans tous les commerces.

Et la haine populaire va au Prussien ! Sa ruine entraînera pourtant la Bavière !

L'armée reprend espoir avec l'écroulement de la Russie d'une part, l'ébranlement du front italien sur l'Isonzo.

Les alliés se montrent abattus.

L'espoir renaît dans les troupes allemandes.

Mais la Révolution menace. Une grève des fabriques de munitions permet à la propagande alliée de relever le moral des armées.

J'ai le bonheur de prendre part aux deux premières et à la dernière offensive.

En juillet 1918, les rumeurs venues de l'intérieur annoncent la décomposition. Les parlementaires demandent le suffrage universel.

Je déteste toute cette misérable bande de menteurs et l'armée presque entière partage ces sentiments.

Cependant nous occupons le terrain où j'ai vu le feu pour la première fois en 1914. L'assaut des Anglais nous prend quelques centaines de mètres de tranchée. Puis, le régiment réduit à quelques compagnies, spectres enrobés de boue, titube sur le chemin de la relève.

Comines, autrefois lieu de repos, est disputé maintenant. Si les endroits sont ceux de 1914, les hommes ont bien changé; les soldats revenus de l'intérieur parlent politique.

Je suis gazé. Mes yeux enflés ne voient plus. On m'évacue à Pasewalk en Poméranie. C'est de là que j'ai assisté à la Révolution.

Je ne puis pas lire. Mais j'entends dire : « C'est pour bientôt », sans trop savoir de quoi il s'agit. J'apprends que les marins s'agitent.

Un jour de novembre, un camion chargé de marins paraît. Quelques jeunes Juifs sortis d'hôpitaux d'éclipsés, les conduisent.

Mes yeux vont mieux.

Je ne puis pas croire que Munich suive le mouvement révolutionnaire.

Le 10 novembre, le pasteur nous apprend tout; il pleure sur les Hohenzollern. La capitulation totale devant l'ennemi. Je ne puis écouter davantage, je m'en vais.

J'avais perdu courage au moment où mes yeux ne voyaient plus; mais la voix de ma conscience : misérable pleurnichard tu pleureras, pendant que tant d'autres sont mille fois plus malheureux ? Je souffris donc en silence.

Maintenant toute douleur personnelle disparaît devant le malheur de la patrie.

Le sacrifice avait été vain. De misérables criminels sans

conscience allaient porter le poids de cette responsabilité devant l'avenir.

Espérer en la grâce de l'ennemi ? Il faudrait être un fou, ou un menteur.

Je conçus la haine.

Haine contre les fauteurs.

Je résolus de faire de la politique.

VIII

DEBUTS EN POLITIQUE

Fin novembre 1918 à Munich retrouvé le bataillon de dépôt. Conseil de soldats.

Dégoûté, un camarade et moi nous allons à Traunstein, où nous restons jusqu'à la libération.

Je suis suspect au conseil central. Le 27 avril 1919 je dois être arrêté. Je menace de ma carabine les trois gaillards qui courent encore.

Peu de jours après la délivrance de Munich, je suis affecté à la commission d'instruction sur les événements révolutionnaires et détaché au 2^me régiment d'infanterie.

J'y trouve l'occasion de discuter en petit comité la constitution d'un nouveau parti; nous l'appelons : « Parti social révolutionnaire » parce que ses vues sociales constituent une véritable révolution.

La raison est la suivante :

Quelle profondeur qu'eussent jamais atteinte mes considérations sur les problèmes économiques, elles n'étaient pas moins restées dans les limites tracées par la question sociale. Plus tard seulement, le cadre s'agrandit par l'examen de la politique d'alliances du Reich. Celle-ci était le résultat d'une fausse appréciation de l'économie, ainsi que de l'ignorance des moyens acceptables de nourrir le peuple allemand dans l'avenir. Ces idées se basaient encore sur l'opinion courante : le capital est le résultat du travail, et comme celui-ci, il serait soumis aux corrections apportées par tous les facteurs agissant sur l'activité humaine, comme accélérateurs ou comme freins. Ainsi donc le capital dépend étroitement de la grandeur, de la puissance, de la liberté, de la nation, et cela dans une telle mesure que ce capital tend à favoriser l'état et la nation par le seul besoin de la conservation ou de l'accroissement. Le capital, ayant besoin de l'état libre,

doit forcément concourir à la liberté, à la puissance, à la force de la nation.

La mission de l'Etat vis-à-vis du capital est relativement simple et claire, il doit le maintenir au service de l'Etat, ne jamais tolérer qu'il en devienne le maître. Il suffisait de se maintenir entre deux limites : conservation d'une économie nationale viable et indépendante d'une part, d'autre part garantie des droits sociaux des travailleurs (1).

Je n'avais pas pu jusque-là distinguer clairement ce capital, pur résultat du travail créateur en face de celui dont l'existence et l'essence résident exclusivement dans la spéculation. Il avait manqué jusque-là la première impulsion, laquelle n'était pas venue jusqu'à moi (2).

C'est le conférencier : Gottfried Feder qui présenta cette étude.

J'eus pour la première fois une explication du phénomène des capitaux de Bourse et des emprunts.

Après sa première conférence j'eus conscience d'avoir trouvé la voie du nouveau parti.

Le mérite de Feder ? avec brutalité, sans arrière-pensée, il établissait le caractère spéculatif aussi bien qu'économique du capital boursier ou d'emprunts, mais surtout il mettait à nu son éternelle condition, l'intérêt. Ses explications étaient si claires sur les questions fondamentales, que les critiques s'adressaient moins à l'exactitude théorique de l'idée, qu'à la possibilité de sa réalisation pratique. Et c'est précisément ce que les autres trouvaient faible, qui, à mes yeux, faisait sa force.

Le fondateur d'un mouvement fixe un but. C'est au politique de trouver les moyens de le réaliser.

Jamais le but n'est complètement atteint.

C'est la faiblesse humaine qui en est cause. Exemple : fondateurs de religion.

Il ne reste qu'un faible reflet de la volonté infinie créatrice. Cependant sa valeur est grande, car elle a donné une direc-

(1) Das Kapital als diener des staates.

(2) Il n'avait pas fait personnellement, et pour cause, l'expérience capitaliste.

tion générale à l'expansion de la civilisation, des mœurs, de la morale.

La différence considérable des tâches du fondateur et du politique fait que presque jamais les deux ne sont réunis dans la même personne. C'est surtout le cas pour les politiques « heureux ». Souvent, ils pratiquent « l'art des possibilités » ce qui fut la modeste définition de Bismarck.

Plus un tel homme se tient loin des grandes idées, et plus ses succès seront prompts. A la vérité, ils sont passagers, et souvent ne se prolongent pas au delà des jours de leur auteur.

Leur œuvre est sans portée pour la postérité, car ils se bornent en général à reporter tous les problèmes vitaux. L'accomplissement de vues pareilles n'est pas encourageant pour leur promoteur, la masse n'y comprend rien; elle préfère sa bière et son lait.

La vanité proche parente de la bêtise éloigne le plus grand nombre des politiques de cette voie. Les têtes faibles ne s'en inquiètent pas; elles s'en contentent.

Le fondateur, étranger au monde, voit son œuvre dans l'avenir. Il est de ceux dont on dit qu'ils plaisent aux dieux. Il lui faut renoncer à la reconnaissance de son temps. Il ne peut compter que sur l'avenir.

Il arrive au cours de l'histoire que les deux se réunissent dans la même personne. Plus la fusion est intime, et plus les résistances opposées au politique seront fortes.

Sa vie est déchirée entre amour et haine.

Ces grands hommes sont les coureurs de Marathon de l'histoire. De tardifs lauriers pourront effleurer leur front à leur lit de mort.

C'est l'avenir qui leur appartient. Leur vie et leurs actes toujours rappelés, avec un sentiment d'admiration reconnaissante, relèvera les cœurs brisés, les âmes chancelantes.

A côté de Frédéric-le-Grand, nous mettons Martin Luther et Richard Wagner.

Quand j'entendis la première conférence de Gottfried Feder sur « Suppression de l'esclavage du prêt à intérêt » je sus

aussitôt qu'il s'agissait là d'une vérité d'immense portée pour le peuple allemand.

La parole de Feder me révèle la future bataille à livrer pour la vie de l'Allemagne. Plus dure que toutes les autres celle-ci ; et ce sera contre la finance internationale.

Les objections élevées contre ce point du programme : « Suppression du servage de l'intérêt des prêts » tombent du fait que toutes les formules appliquées jusqu'ici ont été funestes au Reich. Ces opinions d'adversaires « compétents » me font penser à celles émises contre les chemins de fer.

Secondement : la meilleure idée devient un danger, si elle est prise pour le but en soi.

Il n'y a qu'une doctrine :

NATION ET PATRIE

sécurité, expansion de la race, du peuple, pain quotidien, pureté du sang, liberté, indépendance nationale afin que notre peuple accomplisse les destinées assignées par le Créateur.

Les théories de Gottfried Feder m'incitèrent à une étude complète de ces questions.

Je me remis à l'étude et compris enfin l'ouvrage « le Capital » de Marx, aussi bien que la lutte de la Social-Démocratie, préparant les voies à la domination de la finance internationale.

Une discussion au sujet des Juifs me valut d'être nommé officier instructeur dans un régiment de Munich.

Discipline « consentie » très relâchée. Besogne importante de relèvement moral. J'y prit goût. Je devins orateur.

J'eus quelque succès.

Je me mis à rendre le patriotisme à la troupe égarée, et je nouai des relations avec des camarades qui furent plus tard de précieux collaborateurs.

IX

LE « PARTI OUVRIER ALLEMAND »

Un jour, ordre d'aller dans une réunion du « Parti ouvrier allemand ». Gottfried Feder doit y parler. Il y avait à ce moment de la part du centre et des communistes tendance à supprimer les droits politiques dans l'armée.

Or, sans ces droits, l'armée n'est qu'une police. Je vais donc à la réunion, dans cette salle de l'ancienne Sterneckerbrau de Munich, devenue plus tard celle historique de nos réunions en corps. J'y trouve 20 à 25 personnes, ouvriers pour la plupart.

La conférence de Feder m'étant connue, j'observe l'assistance. Impression d'indifférence. Un parti comme tant d'autres. Il en naît journellement, en ce temps là. Ils disparaissent pour la plupart sitôt après, sans tambour ni trompette.

Je voulais partir, mais la libre contradiction s'ouvre et je reste. Après de ternes débats, un « professeur » se lève et prétend demander l'inscription au programme de la séparation de la Bavière d'avec la Prusse.

Alors je demandai la parole.

J'expose mon opinion si bien que mon contradicteur quitte la réunion comme un barbet qui a reçu un seau d'eau.

Comme je m'en vais, un jeune ouvrier court après moi, se présente et me remet une petite brochure.

J'habitais à la caserne du 2^{me} régiment d'infanterie, une petite chambre, où les souris se partageaient les miettes que je leur distribuais et c'est en suivant leurs ébats que je songe au cahier. Je me mets à lire. L'auteur, le jeune ouvrier qui me l'a donné, raconte comment il est redevenu patriote. D'où le titre « Mon réveil poltique. »

J'avais moi-même parcouru ce chemin.

J'y pensai plusieurs fois ce jour-là. Puis, je me disposai à chasser ce souvenir, quand, moins d'une semaine après,

je reçus une carte postale m'annonçant mon admission au « parti ouvrier allemand » avec prière de me présenter à une séance de la commission.

La curiosité me pousse à accepter.

Je trouve quatre hommes dont le jeune ouvrier auteur de la brochure.

La séance révèle un début : sept marcs en caisse et trois correspondances reçues. Pas de carte, ni d'insignes.

Il n'y a que foi et bonne volonté.

Cette réunion est la preuve du désarroi des Allemands en face des anciens partis.

Je me demande ce qu'il faut faire : La raison conseille l'abstention ; le sentiment me crée un remords.

Il y a longtemps que je veux faire de la politique, l'impulsion initiale a manqué jusqu'ici.

Si je m'engage, c'est pour ne plus reculer. Je déteste les touches à tout, qui n'achèvent rien. Il me paraît possible de donner une forme au nouveau parti, non encore figé dans une organisation.

On pourrait déterminer le programme, le but, les méthodes, ce qui n'aurait pas pu se faire pour un grand parti.

Je me convaincs que c'est au sein d'un parti naissant que se préparera le relèvement national.

Les anciens partis tiennent trop à une foule d'idées anciennes.

Il s'agira d'une nouvelle foi, non d'un nouveau mot d'ordre.

Mais la résolution était difficile à prendre.

Sans argent, sans nom. Ma personne était peu de chose. Je n'avais pas de diplômes ! Je me représentais vivement l'accueil du monde « instruit ». Et encore j'avais des illusions favorables !

Je me décidai enfin pour accepter. Je reçus une carte avec le numéro 7.

LES CAUSES DE LA CATASTROPHE

La hauteur de chute est d'autant plus grande que la situation antérieure était plus élevée.

Le Reich était né au grondement des canons du siège de Paris. La liberté extérieure lui procurait le pain quotidien. Une forte armée garantissait l'honneur de tous.

La chute a été si terrible qu'on a tout oublié.

Il faut donc chercher s'il n'y a pas eu des prodromes. On confond les symptômes et les causes.

Beaucoup, touchés ou non par la misère, croient à une catastrophe d'origine économique.

En réalité, l'économie ne vient qu'en deuxième ou troisième lieu.

D'autres prétendent que la catastrophe est conséquence de la défaite, comme s'ils n'avaient pas affirmé l'indifférence de la défaite ou de la victoire à l'égard des prolétaires.

La Révolution est marquée d'infamie du fait que sa venue devait, en empêchant la victoire allemande, donner à la nation la liberté intérieure et extérieure.

N'est-ce pas là votre œuvre misérables menteurs ?

Il faut être un juif effronté pour rendre la défaite des armées responsable, alors que le Vorwaerts écrivait que pour cette fois, les drapeaux pouvaient rentrer sans victoire.

La défaite pèse sur l'avenir de la patrie, mais elle n'est pas une cause, elle est une conséquence.

Il y a eu des hommes pour douter des suites graves qu'elle aurait, ce sont eux les responsables.

Les adversaires de l'Allemagne étaient braves, supérieurs en nombre, dès le début ; les victoires étaient le fruit de la valeur du commandement.

Et si l'armée s'écroula, c'est le crime d'autres responsables qui en est cause.

Est-ce qu'une nation est perdue pour une défaite militaire ? Depuis quand est-ce là la conséquence d'une guerre malheureuse ? Est-ce que les nations disparaissent pour une guerre perdue ?

Oui, si la défaite est le résultat de décomposition intérieure, de lâcheté, de manque de caractère, bref d'indignité.

Dans le cas contraire, la défaite sert d'aiguillon, et non pas de pierre tombale.

Malheureusement, le peuple allemand a mérité cette défaite militaire. Elle est le résultat de signes invisibles pour la plupart des hommes, ou pour ceux qui font comme l'autruche.

Considérons les épiphénomènes de la défaite. N'a-t-on pas eu en bien des endroits, l'audace de se réjouir ? Ne méritait-on pas ainsi le châtement ? Ne s'est-on pas vanté — c'est encore plus fort — d'avoir enfin démoli le front ? Et c'était des Allemands ! C'est bien fait pour eux ! Comment ont-ils pu encore se dire responsables de la guerre, alors qu'ils savaient bien le contraire ?

Non et non ! Il ne s'agit pas d'une position perdue, d'une offensive échouée ; s'il en était ainsi, la nation n'aurait pas désespéré. On eut peut-être capitulé par raison ; le cœur eut déjà préparé le relèvement futur.

Si le sort des armes seul eût été en jeu, alors on n'eût pas traîné les drapeaux dans la boue, et le Colonel Repington n'eût pas écrit : « il y a un traître sur trois Allemands ».

On voit bien là le mensonge de la défaite militaire ; non, celle-ci n'est que conséquence de symptômes déjà observés dès le temps de paix, diminution de l'instinct de conservation, qui avait commencé de saper les fondements de la nation et du Reich.

Il fallait toute l'audace des Juifs dans le mensonge, pour accuser Ludendorff de la défaite. C'est calomnie, et l'énormité du mensonge fait qu'il en passe toujours dans l'esprit même de celui qui le reçoit comme tel.

Les Juifs sont passés maîtres en tous temps, dans cet art du mensonge. Toute leur existence tourne autour de leur nationalité faussement reniée.

Il est presque heureux que la maladie judéo-marxiste du

peuple allemand ait brusquement fini dans une épouvantable catastrophe. Sans celle-ci, la nation aurait péri d'un mal sournois mais inexorable.

La catastrophe se compare à la peste, on en vient à bout par des mesures appropriées.

La tuberculose, on s'y habitue et on en meurt. L'essentiel est de savoir discerner la cause véritable, de ne pas prendre les poisons pour des parties intégrantes de l'organisme, de ne pas les considérer comme un mal nécessaire.

On avait bien aperçu des inconvénients pendant les longues années de paix d'avant la guerre ; mais on ne se soucia pas de leurs causes, à part quelques exceptions. Celles-ci étaient des phénomènes économiques, qui frappaient plus vivement les consciences individuelles que les symptômes surgis en d'autres endroits.

Il y eut bien des signes de déclin qui auraient dû faire réfléchir.

L'augmentation très rapide de la population fit passer au premier plan la question nourriture. Il fallait du terrain. Comme on n'en avait pas, on fit le rêve insensé de la « domination économique mondiale ». Conséquence : rupture du rapport des nombres de paysans et prolétaires ouvriers, augmentation funeste de ce dernier, où le chômage crée des aigris, des mécontents. L'opinion « ça ne peut pas durer » se répand partout ; sans qu'on sache ce qui viendra après.

Ce sont les caractères d'un mécontentement profond. En même temps que l'industrie prend le pas, on se met à adorer le veau d'or.

Et cependant, la politique industrielle allait forcer l'Allemagne à tirer l'épée pour se garantir la possibilité de manger du pain.

Wilhelm II commit la faute d'attirer la noblesse dans les cercles de la finance, dès lors les vertus militaires passèrent après la fortune. Les opérations financières réussissent plus aisément que les batailles.

Il n'était pas bien reluisant pour un héros, ou pour un homme d'Etat, d'entrer en relation avec un banquier juif.

La noblesse perdait chaque jour quelque chose de la race, qui est sa raison d'être.

Un signe grave de déclin consiste dans la transformation progressive des fortunes personnelles en actions de sociétés.

Par là, le travail tombe au rang d'objet de spéculation pour de vils agioteurs. Le possédant et le travailleur s'ignorent de jour en jour davantage.

La longue guerre menée contre l'industrie lourde, aboutit enfin à la victoire du marxisme par la Révolution. En ce moment même (1), elle est marquée par la chute de la Reichsbank aux mains de la finance internationale.

Le progrès de cette doctrine se révèle dans la déclaration d'une des têtes de l'industrie et surtout du commerce (Stinnes) ; l'économie seule peut relever l'Allemagne.

Et c'est dans le moment où la France revient aux humanités comme aux sources des grandeurs idéales. Et il est vrai qu'une nation leur doit son existence, et non pas à l'économie.

Stinnes, par l'incroyable sottise rapportée plus haut, déclancha toute la bande des rebouteurs et charlatans, « hommes d'Etat » de la Révolution.

Défaut de l'éducation allemande avant guerre (vielwischer, nischtskönnner), elle fait des gens qui savent tout, ne peuvent, ne veulent rien.

« Le chapeau à la main, tu seras bien vu partout » est le proverbe à la mode.

L'Allemand est un bon employé, pas un créateur. Devant le monarque : aucune virile sincérité.

De méprisables menteurs rampants autour du trône compromettent enfin la solidité de l'institution.

Ils sont les fossoyeurs de la monarchie, et surtout de l'idée monarchique.

Celui qui tient par toutes ses fibres à une institution ne pourra jamais se résoudre à cacher, par flatterie, un inconvénient quelconque. Il n'ira évidemment pas à le trompeter dans la publicité, comme certains hypocrites de démocrates,

(1) 1926.

mais s'adressant à la majesté du souverain elle-même, il l'avertira très sérieusement et s'efforcera de le déterminer. Il n'aura pas à se placer au point de vue de la liberté de décision du souverain, même néfaste, mais bien au contraire à prendre en ce cas la défense de la monarchie contre le monarque, à tous risques.

Si la valeur de la monarchie était liée à la personne transitoire du monarque, ce serait la plus mauvaise des institutions, car les souverains ne sont que très rarement d'une sagesse et d'une raison exceptionnelles.

La valeur de l'idée monarchique ne peut résider dans la personne, sauf quand il s'agit du grand Frédéric ou du sage Wilhelm I. Cela n'arrive qu'une fois par siècle. Et si la personne du monarque est sacrée, on se trouve dans le cas de ne pouvoir déposer un fou. Le monarque est le premier serviteur de l'Etat (1). Et un vrai monarchiste n'est pas celui qui permet au monarque de commettre des fautes, mais celui qui l'en empêche.

Il faut dire tout ceci, car on voit aujourd'hui bien des causes importantes de la chute du système.

Combien de bons bourgeois, fervents royalistes et toujours prêts à s'en prendre aux patriotes sincères dans la critique, s'empressèrent de troquer la hallebarde contre la canne, et se défilèrent prudemment devant le premier chiffon rouge ! Ils sont encore là, louchant vers l'assiette au beurre. Au premier brassard rouge, il n'y aura plus personne.

Les monarques devraient savoir qu'on perd des trônes, mais qu'on n'en conquiert pas avec de pareils fidèles.

Cette obséquiosité était un défaut de notre éducation nationale. La sanction fut épouvantable. Tous ces fantoches étaient bien en cour, ils savaient les fondements et quand l'édifice fut branlant, ils disparurent emportés par un vent de tempête. C'est bien naturel à des êtres rampants et lâches de ne pas vouloir risquer leur vie pour le maître.

Les monarques ne savent pas cela et se refusent en principe à l'apprendre. Ce fut toujours leur perte.

(1) Parole de Frédéric II.

Une conséquence du défaut de l'éducation nationale fut lâcheté devant les responsabilités, faiblesse devant les problèmes.

Le point de départ de cette perte est le parlementarisme. L'irresponsabilité y est en bouillon de culture virulent. Toute la vie nationale en est infectée.

Exemple : la presse. Une puissance dans l'Etat. A elle revient la culture intellectuelle, après les années scolaires.

Ses lecteurs se divisent en trois groupes :

- 1° Ceux qui croient tout ce qu'ils lisent ;
- 2° Ceux qui ne croient plus rien du tout ;
- 3° Les esprits critiques.

Le premier groupe est de beaucoup le plus nombreux.

Quel mal peuvent faire les journaux sur cette masse !

Le deuxième groupe est perdu pour l'action.

Quant au troisième, les journalistes très peu nombreux ne l'aiment pas ; il disparaît devant la masse des bulletins de vote.

L'Etat doit donc surveiller étroitement la presse.

Conformité, répétition, tels sont les mots d'ordre.

La liberté de la presse grand mot (1).

Avant la guerre, la nation fut empoisonnée de pacifisme. La presse a détruit les mœurs, l'autorité, si bien qu'une simple poussée a tout mis par terre, après avoir saboté le service militaire universel et obligatoire.

La presse libérale fut le fossoyeur de la nation et du Reich.

Le Gouvernement voit le mal et se tait. Il ménage la presse, essaye de se concilier ses bonnes grâces par des flatteries. Au fond, c'est par lâcheté. On a peur d'agir, au lieu de frapper au cœur pour détruire le mal, on recourt aux demi-mesures. Pas de résolution, c'est le régime de Messieurs les conseillers intimes.

Leur intelligence ne s'élève pas aux causes premières, leur volonté hésite devant l'action intégrale.

Le Juif se rend compte de la petitesse du conseiller intime. De là deux sortes de presse : l'une, marxiste, couvre de boue

(1) Geflunker.

le gouvernement, l'autre s'interdit toute violence de langage.

La « *Frankfurter Zeitung* » (Gazette de Francfort) est pour les fonctionnaires compétents, un modèle des convenances.

Ce journal repousse toute brutalité ; il parle sans cesse de la « lutte des idées », oubliant qu'elle est surtout chère à ceux qui n'en ont aucune. C'est là que se manifeste le plus clairement notre défaut national : formation incomplète des esprits, malgré leur application et leur bonne volonté ; ils restent en chemin, ils ne parviennent pas à la connaissance de la loi de soumission à la Nature ; ils ont la prétention de la dominer, du haut de leur demi-savoir. L'homme est soumis à la nécessité fondamentale d'obéissance à la nature, et son existence individuelle elle-même n'est qu'un perpétuel corps à corps avec les forces d'en bas, auxquelles il lui faut s'arracher. Il s'apercevra que dans cet univers où gravitent planètes et soleils, c'est la force qui règne, il faut obéir ou être brisé. L'homme ne fait pas exception. Il est soumis aux lois éternelles de la sagesse. Il peut s'efforcer de les embrasser, sans pouvoir jamais s'en libérer.

Le Juif tient donc la « *Gazette de Francfort* », le « *Berliner Tageblatt* » à la mesure de nos intellectuels. La science et la morale invoquées, il ôte de leurs mains les armes contre le mensonge et la calomnie, qu'il déverse par ailleurs dans la masse, sous le prétexte de liberté de la presse.

Si l'on touche à l'un des organes de calomnie, tous les autres prennent sa défense au nom de la liberté de la presse. Devant leurs cris, l'homme le plus fort se laisse fléchir : il s'agit, en somme, de donner satisfaction à ces journaux respectables.

Ainsi le poison circule dans notre sang.

L'Etat n'a pas la force de maîtriser le mal.

C'est un signe de déclin.

Une institution qui ne se défend pas par tous les moyens s'abandonne.

Toute demi-mesure est le signe de déclin suivi, tôt ou tard, par l'écroulement.

Je crois que la génération présente dominera le danger.

... a trempé ses nerfs ; un obus de trente centimètres siffle tout de même plus fort que toute la presse juive.

Laissons-la siffler !

Parallèlement, les corps sont infectés de syphilis, comme aussi de tuberculose.

On n'a pas pris de mesures radicales.

Surtout contre la syphilis.

L'Etat capitule.

C'est la cause qu'il fallait combattre. C'est la prostitution. La vie sentimentale se transforme en un marché.

Les déplorables rejets de ces unions financièrement opportunes, affaiblissent la race.

Notre noblesse nationale porte les marques de cette misère.

La bourgeoisie suit le mouvement.

On fait peu de cas des conditions nécessaires au mariage. L'Etat doit avoir une politique du mariage.

Ce n'est pas ce qu'on a fait jusqu'ici :

Les uns ne veulent rien voir, d'autres, par prudence, définissent d'un mot la question : c'est le péché, et se voilent hypocritement la face. Une troisième catégorie, persuadée de l'impuissance radicale des moyens humains à cet égard, hausse les épaules et laisse les choses aller. Mais la nation est en danger.

L'argument qui représente les autres nations comme tout aussi compromises, ne vaut rien, car il s'agit de se guérir pour être le maître. C'est la pierre de touche des races élues. Celles qui ne supportent pas l'épreuve tombent sous le joug, elles doivent donner la place aux plus fortes et aux plus capables. Il est écrit : « Les fautes des pères sont châtiées dans la dixième génération » (1).

« Le péché contre le sang et la race, c'est le péché originel, c'est la fin de l'humanité qui s'y adonne ».

Avant la guerre, les villes allemandes sont la perdition de la jeunesse.

Il faut que toute la nation soit bien convaincue de la profondeur et de l'importance du mal, pour en venir à bout.

(1) « L'ancêtre a mangé du raisin vert et c'est l'arrière-petit-enfant dont les dents sont agacées »

Toute l'attention du peuple doit se concentrer sur ce point, comme sur une question de vie ou de mort.

Ne pas fixer le premier résultat trop haut, mais diviser l'effort en plusieurs étapes successives.

Le chef devant marquer chaque étape, comme indispensable et nécessaire.

C'est ainsi que la lutte contre la syphilis aurait dû être indiquée comme la condition première, indispensable et nécessaire, avant toute autre et non pas comme accessoire. Ce n'est qu'ensuite qu'on pouvait passer à des mesures pénibles, sans courir le risque d'incompréhension ou d'abandon de la part des masses populaires.

La lutte contre la syphilis exige celle contre la prostitution, contre les préjugés, les vieilles habitudes, les idées anciennes, les usages, et aussi contre la pruderie et la dissimulation, dans certains milieux.

La première condition du succès est la possibilité des mariages précoces. Le mariage tardif est une des causes d'une coutume honteuse pour l'être prétendu divin.

Dans la bonne société, il n'est pas rare que des mères souhaitent un gendre « qui ait jeté sa gourme ». Ce n'est pas ce qui manque. Et les rejetons s'en ressentent, ou même, sont absents, ce qui limite la loi de sélection naturelle. Ne sait-on pas quelle malédiction s'attache à la descendance ? Pourquoi négliger si légèrement ce dernier des droits de nature, qui est aussi un devoir.

Et les peuples civilisés dégénèrent et déclinent peu à peu. Le mariage n'est pas but.

Il est moyen de conserver, d'augmenter la race. Le mariage précoce seul peut garantir ce résultat.

Mais il y a des conditions nombreuses à cette institution. Et d'abord, celle du logement.

La République s'est révélée incapable d'y pourvoir, elle a donc favorisé la prostitution.

L'éducation, la formation de la jeunesse offrent une série d'inconvénients. Et d'abord, il y a lieu d'établir un équilibre entre le développement du corps et de l'esprit.

La santé de l'esprit exige celle du corps.

Si l'on considère la masse de la nation ce précepte prend une valeur absolue.

L'Allemagne d'avant-guerre a présenté ce phénomène de générations sous alimentées, incapables des rudes travaux de corps et d'esprit ; et ceux que n'avait pas touché le manque de nourriture, qui aurait dû fournir les cadres, se trouvaient débilités par une éducation mal comprise, donnant trop de place aux travaux livresques. Quand il fallut recourir à la force brutale, ils furent incapables de résister, et à plus forte raison d'être les maîtres.

Ce sont souvent les corps défectueux, qui rendent la personne capable de lâcheté.

L'exagération des travaux livresques augmente dans la jeunesse les représentations sexuelles. Le jeune homme entraîné au sport, à la gymnastique, s'endurcit et succombe moins facilement aux tentations des sens. L'éducation raisonnable doit tenir compte de ce fait que le jeune homme sain a droit de la part de la femme à toute autre chose qu'un jeune blasé, fatigué avant le temps.

L'éducation doit utiliser le temps libre à l'éducation physique.

Et ce n'est pas là chose à laisser à l'initiative individuelle. Pas de liberté, quand elle peut nuire à la postérité et à la race. Il faut combattre parallèlement le poison des âmes.

La ville est aujourd'hui une atmosphère étouffante pour la jeunesse. Qu'on examine les affiches de cinéma, de théâtre, les illustrés. Partout s'étalent des images faites pour exciter les enfants à des idées hors de leur âge. Les déplorables résultats sont marqués sur notre jeunesse.

Et c'est pitié de voir des courtisanes s'entremettre pour le mariage de jeunes gens faibles de corps et blasés.

Arrière donc avec l'ordure de la prétendue « civilisation » des grands centres. Si nous voulons tirer la jeunesse du marécage où elle s'enlise, il nous faut nettoyer énergiquement théâtre, art, littérature, cinéma, presse, affiches, devantures de toutes les images d'un monde en putréfaction. Laissons crier. Il faut considérer les buts et prendre les méthodes nécessaires à la santé du corps et de l'âme.

Le droit à la liberté individuelle vient après le devoir de conserver la race.

Ce n'est qu'après ces mesures que la lutte médicale contre l'épidémie elle-même pourra être entreprise avec quelque chance de succès.

Ici aussi nous recourrons aux moyens radicaux.

Pas de demi mesures.

Empêcher les hommes faibles de procréer.

C'est la plus humaine des actions. Elle épargne à des millions d'êtres, des souffrances indicibles. Elle garantit l'intégrité de la race.

Il s'agit en somme d'une maladie de l'instinct moral, social, et racial.

Si le combat n'est pas engagé, que verra-t-on dans 500 ans ? On ne trouvera plus guère d'hommes faits à l'image de Dieu !

Il existe bien l'interdiction légale de relations sexuelles en cas de maladie ; mais elle est inopérante.

Jamais la victime ne consent à se présenter en témoignage. Et si le mari est coupable ? La femme ira-t-elle se plaindre ? Que faire alors ?

L'homme est très souvent ivre ; comment saurait-il désigner sa partenaire dans une ville comme Berlin ou Munich ?

Enfin qui peut savoir exactement s'il est absolument sain ?

La protection légale n'existe donc qu'en apparence.

Il en est de même de la surveillance exercée sur les prostituées. La guérison elle-même est incertaine.

Les statistiques du dernier siècle sont à faire frémir.

L'Allemagne considère cette calamité et demeure indifférente. Signe de faiblesse irrécusable.

Si la force de lutter n'existe pas, quand il y va de la santé, c'est qu'on n'a plus droit à la vie.

Une preuve, c'est la baisse du niveau des esprits dans le Reich d'avant-guerre.

Le bolchevisme artistique est la seule manifestation possible du bolchevisme en art.

C'est le cubisme et le dadaïsme. On les considérera avec effarement. Evidemment, c'était la fin.

Il y a soixante ans, on n'aurait pas toléré cela. Ni le monde, ni le gouvernement ne l'eussent permis.

Le développement de notre civilisation depuis 25 ans démontre la chute effrayante vers le néant.

Les théâtres princiers exceptés, toute la scène allemande se prostitue en vue de bénéfices matériels.

On ne peut y envoyer la jeunesse. C'est cependant le but essentiel du théâtre!

On n'a que mépris pour Schiller, Goethe, Shakespeare. Ils sont « dépassés », périmés! On s'efforce de diminuer les œuvres anciennes.

Le moderne cherche à supprimer le passé, par crainte de la comparaison.

C'est vrai en politique comme en art.

Parallèle entre Frédéric Ebert et Frédéric le Grand.

Les fondements des sociétés doivent être conservés; toute tentative de renouvellement doit consister à bâtir là où manquent les anciennes bases solides.

Ce mépris de l'ancien n'est que tendance à détruire l'existant, pour y substituer une expérience grossière.

Comparez : Périclès — le Parthésien, d'une part; d'autre part : le bolchevisme — le cubisme.

Le respect humain devant les représentants des idées nouvelles. Ils sont dégénérés ou fripons.

Ils présentent leurs horribles productions comme le fruit de leur vie intérieure. On se demande si l'art consiste à reproduire les hallucinations de la folie.

Comparer avec Moritz von Wind et Böcklin (1).

Au XIX^e siècle, les villes allemandes perdent leur caractère de centres de civilisation pour prendre celui d'agglomérations de colons. Le prolétariat urbain n'a pas d'attaches avec sa résidence. Il en change trop fréquemment. Les villes n'ont pas de caractère; elles sont interchangeables.

Les très grandes villes offrent les mêmes phénomènes de rupture du rapport entre les richesses artistiques et le nombre des habitants. Aucun monument comparable à ce qui faisait l'orgueil des cités grecques.

(1) Bons artistes du XIX^e; musées de Bâle, Munich.

Ces monuments faits pour éterniser l'idée de patrie manquent au cœur de Berlin et des autres grandes villes.

Infime petitesse des habitations particulières au regard des monuments publics des cités antiques. Même dans la Rome du bas Empire, la proportion se maintient ainsi qu'à travers le Moyen Age ; hôtels de ville, halles aux grains, tours de guet.

Si Berlin subit le sort de Rome, ses ruines présenteront les magasins juifs et les hôtels de quelques clubs.

Le rapport est renversé.

Dans la dépense, l'Etat lésine, il construit du provisoire.

Quand un navire de guerre coûte soixante millions, on en consacre trente à construire le Reichstag. On a même remplacé le marbre par du stuc ! Et c'est juste ! On ne pouvait encadrer de murs de pierre les têtes de pipe (1) appelées à siéger.

L'argent chasse l'héroïsme. Le citoyen est indifférent au sort de sa ville. Signes de déclin.

Le système pêche par la base. C'est la foi (2) qui manque, et c'est l'éducation qui est à reprendre. On ne sait quel parti prendre, devant les questions vitales on fuit les responsabilités. La rêverie humanitaire est à la mode, on s'abandonne à ses manifestations.

Une grande partie de la population a perdu la foi religieuse effective. Et ici le rôle des indifférents est bien plus important que celui des schismatiques déclarés. Pendant que les deux confessions (catholiques et réformés) envoient à grands frais des missions — moins heureuses que les mahométans — elles perdent en Europe des millions et des millions d'adhérents convaincus.

Les conséquences morales sont néfastes.

Le dogme en matière religieuse est attaqué. Pourtant il exprime le contenu pratique d'une foi religieuse. La masse d'un peuple n'est pas composée de philosophes. Et pour la masse, la foi est le support de la moralité vécue. Tous les succédanés ne se sont révélés opportuns que s'ils remplacent

(1) Gips Köpfe.

(2) Weltanschauung.

effectivement les diverses confessions. Pour s'emparer des masses, la doctrine et la foi ont besoin de l'autorité absolue du contenu de cette foi. Certainement quelques centaines de milliers d'humains de grande culture pourraient vivre sagement sans ces dogmes, mais il en est des millions qui ne pourraient pas. Il en est de même des lois constitutionnelles de l'Etat.

Les dogmes et les lois délimitent l'idée pure, lui donnent une forme sans quoi elle ne serait jamais une foi. Autrement l'idée ne sortirait pas de l'opinion métaphysique, ou philosophique.

L'attaque contre les dogmes ressemble à l'attaque des lois d'Etat : l'une mène à l'anarchie, l'autre au nihilisme religieux. Il faut être fou ou criminel pour toucher à ces valeurs positives.

Ceux qui ouvrent le conflit inutile avec les sciences sont coupables. Beaucoup ne savent pas s'élever au-dessus de la science expérimentale et ils souffrent du désaccord immanquable.

Le pire désordre est l'abus de la Religion pour des buts temporels. Incapables de se sacrifier à l'idée, malgré les éclats de leurs protestations de foi, les auteurs sont à vendre. Pour un siège de ministre, ils s'allient au diable, à supposer que ce dernier n'ait pas honte d'eux.

La vie religieuse avant guerre fut gâtée par la politique qui avait prétendu former un parti catholique.

Ce fut le moyen de mettre un tas de propres à rien au Parlement ce qui fit tort à l'Eglise.

La nation tout entière en fut lésée. Les mœurs et le moral chancelèrent avec tout l'édifice.

C'étaient des fissures, des fentes; en temps calme rien à craindre; la catastrophe leur donna une importance capitale.

En politique, mêmes signes de déclin.

Pas de directives, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur. On s'en tient à la formule de Bismarck « La politique, c'est l'art du possible. »

Seulement quand Bismarck entendait réaliser intégralement le possible, ses Epigones se servent de la maxime pour expliquer leur inaction : Ils pensent que rien n'est possible. Ils n'ont aucune idée, aucun but. En effet, il manque la foi, la vision claire des lois de l'expansion dans la vie politique.

Beaucoup se sont inquiétés, mais c'étaient des outsiders de la politique. Les constatations d'un Houston Stewart Chamberlain ont laissé les dirigeants froids. Ces gens étaient trop bêtes pour avoir des idées personnelles, trop orgueilleux pour apprendre le nécessaire.

Eternelle vérité déjà vue par Oxenstiern : « Le monde n'est jamais gouverné que par une fraction de la sagesse. »

Depuis la République, ce n'est plus exact, c'est aussi pour cela que la loi de lèse-majesté (1) interdit de croire et de dire quelque chose de pareil. Heureusement pour Oxenstiern, il n'est pas né dans cette République intelligente.

La grande cause de faiblesse du Reich, c'était le Parlement.

On entend dire que, depuis la Révolution, le Parlement n'a pas été à hauteur de sa tâche; en réalité, cette institution ne peut tendre qu'à la destruction.

On lui doit la ruine du Reich en grande partie; et aussi l'absence de direction politique à l'intérieur comme à l'extérieur.

Demi mesures et faiblesse pour les alliances, vis-à-vis des Polonais, le résultat : mésintelligence avec la Russie.

Vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine, au lieu d'écraser l'hydre française une bonne fois, et de donner droits égaux à l'Alsace-Lorraine, on ne fit rien; est-ce que M. Wetterlé, le plus grand des traîtres ne siégeait pas au centre ?

Vis-à-vis de l'armée. Et pourtant l'existence même du Reich était en jeu.

Et ce sont ces vils gredins de Parlementaires qui lui ont arraché l'arme des mains et l'ont fait battre (2).

Des centaines de milliers de jeunes hommes sortant de leurs tombes des Flandres, accuseraient ces criminels de les

(1) Schutzgesetz.

(2) C'est A. Hitler qui parle.

avoir jetés sans instruction dans les bras de la mort, par surenchère électorale, par chantage, ou simplement pour leurs théories.

Les partis démocrates et marxistes avaient bien refusé les crédits pour l'instruction complète des contingents. Et ce manque de soldats instruits pouvait devenir et devint en effet une cause essentielle de la perte de la guerre.

Demi mesures et faiblesse en temps de paix causèrent la perte de l'indépendance de la nation.

*

* *

La marine n'échappe pas.

On fait des navires plus faibles que les Anglais. Mais justement parce qu'on en faisait un moindre nombre, il fallait les faire plus forts.

Les techniques partout équivalentes rendent impossible une force égale à tonnages inégaux.

On prétendit contre l'évidence que les 28 centimètres allemands valaient les 30,5 anglais!

Il fallait adopter des 30,5! Le but est d'être le plus fort. Sans cela, il était inutile de faire des mortiers de 42 cm. pour l'armée de terre, puisque les mortiers de 21 cm. allemands étaient supérieurs à tous les mortiers français. Et les forts seraient crevés par les 30,5.

Mais à terre, on voyait clair; à la marine on se trompait.

Ces renonciations portaient de la même idée du « risque », idée fausse; il n'y a qu'une méthode de succès : l'offensive. Vérité éternelle.

Le navire plus lent et moins bien armé est coulé par les gros canons. C'est le cas d'une série de nos croiseurs. Nous fûmes obligés d'armer les nouveaux avec de plus forts calibres. Et si au Skagerrack, nous avions eu des 38,5, c'est la flotte anglaise qui aurait été par le fond.

Le Japon a construit des navires toujours supérieurs à l'ennemi probable. C'est se rendre l'offensive possible.

La marine a sauvé l'honneur par l'héroïsme des équipages.

Les parlementaires eurent trop d'action sur la flotte. Le colonel Ludendorff défendait les nécessités essentielles de l'armée de terre. Quand il échouait, c'est le Parlement et Bethmann Hollweg qui en étaient cause.

Et ce sont les agents de surenchère d'autrefois, qui accusent à présent Ludendorff. Ils ne sont pas à un mensonge près.

Bandits, brigands, scélérats, fripons, criminels, traîtres à la nation, un souteneur vis-à-vis d'eux est encore homme d'honneur (1).

*

* *

La valeur de la propagande, capable de transformer pour un peuple, l'enfer en paradis, ignorée du gouvernement allemand, est bien connue des Juifs.

La guerre en sera la pénible démonstration.

*

* *

L'Allemagne avait pourtant beaucoup d'avantages à côté des inconvénients, qui étaient plus grands encore chez l'adversaire.

Un des plus grands avantages était l'indépendance économique de la nation vis-à-vis de la finance internationale. Avantage dangereux, qui plus tard fut une des plus grandes causes de la guerre. Celui-ci mis à part avec quelques autres, trois institutions se présentent comme exemplaires, inégalées :

La première, la forme de l'Etat, et l'empreinte qu'elle a trouvée dans l'Allemagne moderne.

Actuellement : infériorité morale et intellectuelle honteuse de tous les hommes en place.

La monarchie avait perdu le cœur des masses, mais les monarques s'étaient environnés de menteurs. Ils aimaient la flatterie. Le monde avait cependant subi une révolution; les critiques ne s'arrêtaient plus aux traditions princières.

Revue passée par des dames, rêveries humanitaires, soupe populaire goûtée par la princesse, tout cela n'aurait pas eu

(1) Textuel.

lieu, si les acteurs principaux avaient entendu les réflexions populaires.

La meilleure intention devenait ridicule, quelquefois irritante.

On avait assez des histoires contées sur le sommeil, les repas, etc. du souverain.

Tant que le gouvernement était bon, cela pouvait passer, mais en cas de faiblesse, c'était le plus terrible des malheurs.

Avantage. Stabilité, les hautes fonctions soustraites au tourbillon politique des partis, la dignité de l'institution, son autorité, le caractère qu'elle confère aux fonctionnaires, et à l'armée. Enfin la personnification de l'Etat dans le monarque, l'honnêteté de l'administration. Au point de vue de la civilisation la vie artistique et scientifique allemande au XIX^e siècle porte un éclatant témoignage des bienfaits princiers.

Deuxième point :

A l'actif de notre nation, l'armée. Nous lui devons tout. Sans elle, le traité de Versailles aurait eu tout son effet destructeur. C'est l'école de la nation. Nos ennemis ont reconnu sa valeur dans les termes du traité qui s'efforce de la supprimer.

L'armée est l'école de la responsabilité, à une époque où l'idée parlementaire cherche à la diluer, la dissoudre; elle est l'école de la personnalité, du caractère, du courage personnel, à l'encontre de la lâcheté, de l'abnégation dans un moment où s'occuper du bien public est taxé de sottise. Enfin l'armée veut le salut de la nation dans la force et la concentration nationale, et non dans le mensonge d'une impossible fraternisation entre nègres, allemands, chinois, français, anglais, etc...

L'armée formait des esprits résolus; son principe est qu'il vaut mieux un ordre que rien du tout, et, dans le moment, c'est le doute et les objections qui menacent le goût de l'action.

Elle seule maintient la santé morale qui aurait dès longtemps disparu de la nation, comme le prouve la docilité du Reich révolutionnaire devant les « diktats ». L'armée travaille à l'unité nationale, contre les castes; la seule institution qu'on peut lui reprocher est celle des volontaires d'un an. Il ne faut

pas séparer les classes cultivées. Le contact avec les classes moins instruites est nécessaire.

En somme beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients. Le plus grand mérite de l'armée consistait dans son principe d'autorité du chef devant qui la majorité disparaît. Elle est le refuge du principe de la personnalité, elle éduque des hommes.

Chaque année 35.000 jeunes gens sortent de ses rangs, le corps et l'âme trempés; on les reconnaît à leur allure. Et, savoir obéir, les rend aptes à commander.

Les adversaires de l'Allemagne ont bien jugé en s'efforçant de la détruire. Il est des Allemands pour ne pas reconnaître que c'est l'âme de la nation allemande.

*

* *

Après la forme monarchique, et l'armée, vient au troisième rang des avantages de l'ancienne Allemagne, son incomparable corps de fonctionnaires.

Un peu traditionaliste peut-être, mais honnête et dévoué. Quelle nation pourrait en offrir autant ?

La Révolution a détruit cet appareil pour y substituer un socialisme soumis à la finance boursière.

Jusque-là, les fonctionnaires étaient indépendants des gouvernements, depuis, ils ne le sont plus et au lieu du savoir et des capacités on n'a plus que politique; le caractère devient un obstacle à l'avancement.

Quel modèle d'exploitation commerciale que les chemins de fer du Reich ! Il a fallu la révolution pour les socialiser et les mettre au service de la finance de Bourse.

En somme : Forme monarchique de l'Etat, Armée, Corps des fonctionnaires, étaient les bases sur quoi reposaient la force et la grandeur du Reich; ces éléments constituaient l'autorité de l'Etat ! ce qui manque aujourd'hui. En effet celle-ci repose sur la confiance universelle, et non sur les bavardages parlementaires.

La conviction commune de l'intégrité et de l'honnêteté

de l'administration, de l'interprétation identique par tous de la loi en conformité avec le sentiment commun de la morale sont les garants de l'autorité. A la longue, aucun système n'est soutenable par la seule violence, il faut la foi dans son excellence et dans la probité de ses représentants gérants de la chose publique.

En somme les grands inconvénients du système allemand, les autres peuples les éprouvaient également, et cependant, ils n'ont pas péri.

De grands avantages balançaient les inconvénients, et c'est une autre cause qui a déterminé la catastrophe.

La raison la plus profonde, et la plus forte de l'effondrement, c'est la race méconnue, et les conséquences de cette erreur pour le développement historique des nations. Tout ce qui arrive dans la vie des peuples, est conséquences des lois naturelles de la conservation et de l'expansion des espèces.

XI

PEUPLE ET RACE

L'homme croit dominer la nature et passe comme les yeux fermés au milieu de phénomènes essentiels intéressant sa vie personnelle.

L'hérédité repose sur la Similitude des parents, d'espèces différentes, la descendance dégénère.

Le métis est toujours inférieur au meilleur de ses parents.

Il faut donc qu'une race supérieure ne se mésallie jamais.

Dans la lutte pour la vie, la nature se charge de l'élimination des faibles.

Conséquences tirées de l'Amérique Nord : races germaniques non métissées ; Centre et Sud : races romanes fortement métissées.

Le résultat du mélange de races est toujours :

a) Abaissement du niveau de la race supérieure ;

b) Régression physique et morale et début d'une dégénérescence prolongée, mais certaine.

C'est pécher contre le Créateur que de favoriser une telle conséquence.

Et la sanction est la ruine de la race.

Le Juif nie en disant : « L'homme domine la Nature ».

Des millions d'hommes rabâchent cette ânerie judaïque et s'imaginent être eux-mêmes des maîtres de la nature. Ils n'ont qu'une idée pour toute arme. Et cette idée est si faible qu'ils ne pourraient aucunement se faire d'après elle, une idée du monde.

En réalité, l'homme n'invente rien ; il découvre tout au plus des lois d'après lesquelles il se rend maître de certains éléments.

Certaines idées appartiennent à certains hommes et sont liées à ces hommes. Elles sont issues du sentiment et n'ont rien à voir avec la logique.

Ainsi l'idée pacifiste est propre au peuple allemand (1).

Le sauveur Wilson était le promoteur de cette idée d'aller au pacifisme par la guerre, c'est du moins ce que croyaient nos Allemands phantastes.

L'idée pacifiste se défend chez le maître peuple conquérant et dominateur de la planète.

Donc d'abord, guerre ; ensuite seulement, pacifisme. Autrement, l'humanité a dépassé le maximum de son développement, et la fin sera barbarie et chaos. Cette planète a parcouru l'éther sans une âme, pendant des millions d'années, elle recommencera, si les hommes oublient que leur existence n'est pas la conséquence des idées folles d'un philosophe, mais des lois d'airain de la nature.

Science, art, technique, inventions, tout est création de quelques peuples, peut-être d'une seule race. Qu'elle disparaisse, rien de beau ne subsiste sur la terre.

Quelque grande influence qu'exerce le sol sur une race, il n'est pas moins vrai que telle race vit et se fortifie sur un sol qui sera le tombeau par sous-alimentation d'une autre race différemment douée.

Toutes les grandes civilisations ont disparu par métissage.

Elles méconnaissent cette loi que toute civilisation dépend des hommes, et dont l'inverse n'est pas vrai.

Qui veut vivre doit se battre, qui ne veut pas se battre ne mérite pas de vivre.

Dur, mais vrai.

L'homme qui croit dominer la nature, la bafoue ; il est voué à la misère, au malheur, à la maladie.

S'il méconnaît les lois de la race, il perd de ce fait le bonheur pour quoi il est fait. Il empêche le triomphe de la meilleure race et, par suite, la condition nécessaire de tout progrès. Il sombre dans la bestialité sans recours.

*
* *

L'Aryen est le Prométhée des humains. De son front éclatant sort l'étincelle divine du génie. Sans cesse elle allume

(1) Contradiction avec une série d'affirmations apportées au cours de l'ouvrage.

la flamme, fait la lumière, disperse les ténèbres des secrets naturels, donnant aux hommes les moyens de dominer le reste de la création.

Trois classes parmi les nations :

créateurs de civilisation (1) ;

supports de civilisation ;

destructeurs de civilisation.

Exemple du Japon : il imprime, à l'Extrême-Orient, le sceau de la civilisation d'esprit helléno-germanique, sous les apparences extérieures asiatiques. La science et la technique européennes sont marquées de caractères japonais.

Le fondement est donc bien européen, américain, aryen. Si le Japon était abandonné à lui-même, par disparition de l'Europe et de l'Amérique, il continuerait à progresser en science et technique, puis il retomberait au sommeil ancestral d'où il fut tiré il y a 100 ans, par la vague de la culture aryenne.

La meilleure preuve est le fait que le Japon devait sa civilisation ancienne à une autre impulsion extérieure. Elle s'ankylosa dans la forme connue, par la disparition du levain d'animateurs.

Si une nation est par elle-même, incapable d'évoluer sans influence extérieure, elle sera dénommée support de civilisation, mais jamais créatrice.

L'examen conduit à cette conclusion que presque toujours, les peuples sont des supports de civilisation.

Schéma :

Des tribus aryennes — en nombre souvent ridicule — soumettent des peuples étrangers, stimulées par les avantages du pays, le nombre des habitants de race inférieure, ils créent en peu de milliers d'années, ou même de siècles, des civilisations. Mais ils se mélangent aux vaincus, terminent ainsi leur car-

(1) A. Hitler emploie le mot : Kultur, qui implique l'idée de progrès civilisateur, plus que celui de civilisation. Ce dernier mot est peu employé par Hitler, dans le sens d'épanouissement accompli; ex.: siècle de Périclès, de la reine Anne, de Louis XIV. C'est O. Spengler qui a fait la distinction.

rière. Ils laissent derrière eux une civilisation momifiée, incapable d'évoluer, et des habitants dont la peau plus blanche que celle des nations environnantes, témoigne de l'origine aryenne (1).

Il ne reste qu'un reflet du créateur aryen, dans le miroir humain de la race inférieure.

Ce processus peut se renouveler.

L'histoire de la civilisation, l'histoire générale de l'avenir dirigeront leurs recherches dans ce sens, au lieu d'étouffer sous le fatras d'évènements extérieurs.

L'esquisse précédente représente aussi l'évolution, l'action et la fin des véritables créateurs de civilisations sur la terre.

Dans la vie courante, un génie brille sous un choc, une impulsion ; de même, dans la vie des peuples, une race douée de génie. C'est observable surtout en temps de guerre pour les héros. Le marteau du destin frappe et brise l'un, rencontre en l'autre un dur acier. L'enveloppe de la vie journalière se brise et le cœur paraît.

L'inventeur se manifeste par l'invention. Pourtant, le génie habite en lui dès la naissance.

Encore valable pour la race. Il y faut des conditions déterminées.

La race aryenne est l'exemple le plus clair. Les cultures qu'elle développe dépendent du sol, du climat, mais surtout de la race soumise. C'est la condition essentielle. Il lui faut exploiter des humanités inférieures. « Le nègre a fait sa besogne, qu'il disparaisse » (2) ; ces mots ont leur signification profonde. Le cheval a servi : il fait place à l'automobile. Sans son aide, l'homme ne serait pas où il en est (1). Il est évident que la civilisation humaine a reposé plus sur

(1) Toutes ces théories sont empruntées au Français Gobineau, diplomate vers 1840-1860.

(1) Contestable ; le cheval est irremplaçable sportivement ; il paraît indispensable à la culture du sol bien entendu ; enfin son utilisation en médecine des vaccins, dans l'alimentation lui fait une place inexpugnable.

(2) der Mohr hat seine Schuldigkeit getan, der Mohr Kann gehen.

l'exploitation d'hommes inférieurs, que sur l'usage d'animaux domestiqués (2).

Ce n'est qu'après l'usage de l'esclave que vint la domestication des animaux de trait (3). C'est l'homme qui a d'abord tiré la charrue. Que les pacifistes écervelés continuent de croire à l'indignité humaine, sans se rendre compte de la nécessité d'en passer par là pour en arriver au point d'où ils peuvent lancer leur orviétan dans le monde.

Le progrès de l'humanité ressemble à l'ascension d'une échelle infinie; on ne peut gravir qu'un échelon après l'autre. L'aryen dut faire le chemin de l'inflexible réalité, et non celui de la fantaisie pacifiste. Celui-là est dur, mais il conduit au but rêvé, tandis que le pacifiste en éloigne. L'Aryen apportait aux vaincus un état meilleur, malgré le dur labeur, que leur soi-disant « liberté ». A mesure que ces esclaves se rapprochaient, principalement par acquisition de la langue, l'Aryen se mêlait à leur race, et perdait le paradis qu'il s'était donné. Il devenait ainsi semblable à ses sujets, oubliait ses ancêtres, la culture se momifiait pour tomber finalement dans l'oubli.

Ainsi les civilisations et les empires s'écroulent, pour faire place à de nouvelles formes.

Le mélange du sang abaisse le niveau de la race et cause la fin des anciennes cultures.

Tout ce qui n'est pas de race dans ce monde, n'est que litière.

Tout évènement historique n'est que la manifestation de l'instinct de conservation des races, dans le bon, comme dans le mauvais sens.

*

* *

Première manifestation de l'instinct de conservation : égoïsme absolu, limité dans le temps, la faim.

Puis, pariade. Les sexes se prêtent mutuel appui, ils sub-

(2) Ceci est confirmé par les dessins égyptiens et assyriens (2 à 3.000 ans avant Jésus-Christ).

(3) L'invention des traits serait contemporaine de César.

viennent en commun aux besoins des jeunes. C'est la famille, première cellule de la société.

Dès que l'instinct s'étend au-delà, c'est la société et plus loin l'Etat.

Plus l'égoïsme diminue et plus croît l'aptitude à la constitution d'Etats.

Cette abnégation est le signe de l'Arien. Elle va chez lui jusqu'au sacrifice personnel (1).

C'est idéalisme.

Les plus brillantes qualités de l'esprit ne seraient qu'esprit en soi, apparence sans valeur, elles ne seraient jamais force créatrice.

Le véritable idéalisme est la subordination de l'individu à l'ensemble, il répond à la volonté ultime de la Nature. Lui seul conduit les hommes à reconnaître librement le privilège de la force et du nombre, les fait rentrer, grains de poussière, à leur place dans l'univers.

L'idéalisme le plus pur est synonyme inconscient de connaissance parfaite.

L'enfant qui ne comprend rien au pacifisme est prêt au sacrifice pour sa race (2).

Le pacifiste n'est tel que par lâcheté égoïste.

Les égoïstes à la recherche d'un bonheur personnel, se précipitent du ciel dans l'enfer.

La postérité oublie les égoïstes ; elle se souvient de ceux qui renoncèrent à leur bonheur.

*

* *

Le Juif offre le plus violent contraste avec l'Aryen. Son immuabilité au milieu des révolutions.

Il est dressé par les peuples étrangers au milieu desquels il vit.

(1) Affirmation contredite par une foule de cas ; voir Livingstone, voyages en Afrique Centrale. Et Abyssinie : Adoua, de Foucault, etc..., etc. Il ne s'agit certainement pas d'ariens chez ceux-là. Trait d'ignorance caractérisée chez A. Hitler.

(2) Souvenir de l'enfance agitée de Hitler entre Slaves, Allemands, Autrichiens, Polonais, Tchèques, Yougoslaves, etc.

Actuellement, l'enfant ne s'étonne pas de phénomènes qui demeureraient inexplicables pour un Newton.

Les Juifs ne possèdent que l'instinct de conservation personnel ; pas d'idéalisme. Concurrence effrénée. Le danger commun les rapproche un moment.

S'ils étaient seuls sur terre, ils succomberaient dans l'ordure et dans une lutte acharnée les uns contre les autres.

L'Etat juif s'étend à toute la terre.

La civilisation juive est comme celle des autres peuples, mal employée.

Architecture, Musique, les deux reines des arts ne doivent rien aux Juifs.

Ils ne s'entendent qu'à piller les autres.

Quelques acteurs juifs se manifestent, à grand renfort de réclame journalistique.

Le Juif « est la force qui, voulant toujours le mal, crée constamment le bien ». Ce n'est pas lui qui fait progresser l'humanité, c'est malgré lui.

Le Juif n'est pas un nomade.

L'Aryen, nomade occasionnel ; exemple des trappeurs américains. Dès que les tribus deviennent nombreuses et se pourvoient de moyens de cultures, elles se fixent sur un sol favorable et le cultivent.

Le Juif est un parasite des autres nations. Le nomade a le sens du travail, malgré sa faiblesse, ce sens le rend supportable aux autres. Ce sens manque chez le Juif. Aussi, est-il souvent expulsé comme indésirable.

Il prolifie, là où il se trouve, aux dépens de qui le nourrit. Il cause la ruine de son porteur.

Sous le pavillon de sa communauté prétendue religieuse, il navigue et se garde bien de révéler sa vraie nature. S'il devient le maître, il se démasque.

Schopenhauer a qualifié le Juif « grand maître en l'art de mentir ».

Il lui faut constamment dissimuler sa nature sous les apparences du dogme.

C'est le premier grand mensonge..

Il arrive à persuader ses contemporains qu'il est Français,

Anglais, Allemand, Italien, etc... Et les fonctionnaires sont ses premières victimes.

Ils ne lisent pas l' « Echo Israélite ».

Ils verraient quel mensonge est la prétendue « communauté religieuse ».

Il n'y a pas de religion juive ; les Juifs ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Le Talmud n'est pas un livre de l'au-delà, mais un code de la vie pratique.

Le Juif est aussi étranger au chrétien que son ancêtre à la crucifixion du calvaire.

Langue hébraïque : sert aux Juifs pour dissimuler leurs projets.

Les « Protocoles des sages de Sion », répudiés avec indignation par les Juifs, paraissent donner l'explication des méthodes juives, l'indication de leurs buts.

Si ce livre était connu, le danger juif disparaîtrait.

*

* *

Méthodes juives.

Les premiers Israélites suivent en Germanie le conquérant romain. Ils sont commerçants.

Apparition du Juif avec les premières colonies.

Etranger, il est bien accueilli.

Il s'impose comme intermédiaire.

Il prête de l'argent, à gros intérêt. Il invente l'intérêt.

Il a ses ghettos. Il se considère maître du commerce de l'argent.

Il en vient à s'occuper de vente de terres.

Il ne cultive jamais personnellement.

Il exploite férocement.

D'où la haine, la violence, déchaînées par moment contre ses exactions.

C'est ici qu'il se révèle.

Il s'est rendu indispensable aux puissants ; il en obtient grâces et privilèges et il recommence ses exactions, sous la protection souveraine.

On lui interdit la jouissance des terres ; il obtient les

privilèges nécessaires et recouvre rapidement l'argent perdu avec l'intérêt des intérêts.

De temps en temps les souverains mettent en perce ses tonneaux d'or.

Les souverains allemands se montrent ses dignes complices.

Ils se sont alliés au diable ; le diable les a emportés.

Le Juif a favorisé cette fin. C'est lui qui les met en difficulté. Il est en récompense, admis à la cour et annobli.

L'institution en est empoisonnée.

Il n'a plus qu'à se faire baptiser.

L'Eglise se réjouit d'avoir trouvé un fils. Israël d'avoir réussi une bonne farce.

Indignation de Goethe à l'autorisation du mariage mixte.

A partir de ce temps, le Juif, possédant — pas toujours — la langue, va se dire Germain, Allemand. La langue ne change pas les sentiments.

Etrange indifférence des autorités d'Etat à l'égard d'étrangers caractérisés.

Israël a senti le sol vacillant sous les pieds des princes et c'est pour cela qu'il s'est paré des attributs nationaux.

Il est riche et rêve de domination mondiale.

C'est maintenant le Juif national.

Il est dans la haute finance, se sert de son or, fait grand bruit de ses fondations. En même temps il devient libéral et parle sans cesse de progrès de l'humanité. Pourtant, son invention, la société par action, brisant tout lien entre entreprise et travailleur, amène la division entre classes.

La Bourse prend une influence inquiétante.

Il lutte pour la tolérance, il est franc-maçon.

Mais il lui faut les masses. On ne peut les avoir par là, il s'assure la presse. Et par elle : l'opinion publique. Il prétend exploiter au seul profit de sa race, le savoir puisé aux écoles publiques.

Tout en parlant de progrès, et humanité, il demeure entre ses coreligionnaires. Il donne des femmes aux chrétiens, quant à lui, il n'épouse jamais de chrétiennes. Les bâtards s'en vont toujours du côté israélite.

C'est sa manière de chercher le « désarmement » des chefs.

La presse le représente comme un petit peuple, original, assurément, mais honnête et bon.

Son but en ce moment c'est le triomphe du parlementarisme.

Elimination des personnalités.

Triomphe de la majorité : sottise, incapacité, lâcheté, d'où chute de la monarchie.

Cependant il y a grand changement dans les couches sociales :

l'artisanat disparaît;

le prolétariat de fabrique le remplace avec ses masses sans espoir d'arriver à l'aisance personnelle.

Retraites des fonctionnaires et employés de grandes affaires. L'ouvrier de fabrique subit le travail de 15 heures, possible dans l'industrie familiale, a faible rendement, le travail de 15 heures à l'usine est infernal.

La santé de l'ouvrier en souffre.

Et la disproportion formidable entre patron et ouvrier vient combler la mesure.

A la campagne rien de pareil, maître et travailleurs partagent la besogne et la soupe.

Mépris du travail manuel : idée fausse et juive.

Cependant les Juifs voient ces maux.

Ils utilisent les masses exaspérées, contre la bourgeoisie, comme ils ont autrefois exploité la bourgeoisie contre la féodalité.

Et ils espèrent bien demeurer les maîtres du champ de bataille, avec la finance internationale.

Il s'empare de l'esprit des masses en jouant des sentiments de solidarité humaine.

C'est la base de la théorie marxiste.

Elle renie la personnalité comme source de progrès.

La destruction des personnalités et des races prépare l'avènement du Juif.

Le sens de la doctrine est un paradoxe économique et politique.

Le mouvement ouvrier résultant, conduit par des Juifs, tendant à l'amélioration du travailleur, ne vise en réalité que la destruction de tous les autres peuples.

La franc-maçonnerie a fait passer l'intelligence au pacifisme.

C'est la presse aux mains des Juifs qui prépare l'invasion des sentiments pacifistes dans les masses.

Enfin les colonnes d'assaut du marxisme doivent emporter par violence ce qu'il reste de l'édifice ancien.

Le jeu est magistralement mené.

Le haut personnel allemand, rampant devant l'autorité, plein de morgue pour ses inférieurs, borné, présomptueux, a toujours favorisé les Juifs.

Le Juif divise son activité en politique syndicale.

La deuxième recrute des adhérents. L'avarice, la dureté des employeurs, l'indifférence de l'Etat y pousse l'ouvrier.

On a vu les patrons repousser ou saboter :

les journées diminuées,

la suppression du travail des enfants,

la protection de la femme,

l'amélioration de l'hygiène.

Le Juif s'est habilement saisi de la défense des opprimés. Il s'est mis à la tête du mouvement syndicaliste, c'est qu'il veut dominer; l'amélioration de la condition ouvrière est le dernier de ses soucis. Il a voulu s'assurer une force à lui dévouée, afin de détruire l'indépendance de l'économie nationale.

Il posera donc des conditions impossibles. Il ne veut pas d'une génération solide, mais un troupeau d'esclaves.

Il faut un travail énorme pour renseigner les masses, ou bien que l'Etat mette les Juifs hors de cause. Jusque-là les ouvriers suivront celui qui promet le plus. Et le Juif n'a pas de scrupules!

Il déchaîne la terreur contre qui résiste.

Il ruine l'économie nationale par les syndicats dont l'action devrait être bienfaisante.

Parallèlement il crée une organisation politique. Les syndicats fournissent les fonds nécessaires, ils contrôlent l'activité politique des individus. Enfin ils utilisent la grève comme arme politique.

La presse rédigée pour le plus ignorant des lecteurs, mûrit quelque audacieux coup de force; elle ne tente nullement l'éducation mais excite les plus bas instincts.

La calomnie est déversée sur toutes les institutions d'Etat.

La presse juive dirige un feu roulant sur tout ce qui se distingue par intelligence ou caractère, et qui pourrait devenir force adverse.

Il suffit de résister pour être considéré comme ennemi et attaqué par mensonge et calomnie.

Israël ne recule devant rien, aussi notre peuple représente le diable sous les traits d'un Juif.

L'ignorance en bas, l'inintelligence en haut, lui laissent toute liberté.

La bourgeoisie se détourne de l'attaqué, les pouvoirs publics le poursuivent; l'âne bête fonctionnaire croit devoir ainsi mettre fin à la campagne de presse.

Ainsi, la terreur marxiste pèse en cauchemar sur tous les cœurs bien nés.

On tremble et l'on est victime de l'ennemi. La domination du Juif est si bien assise dans le monde qu'il se donne à présent pour ce qu'il est : une nation, une race. Quant à quitter la place, il n'y songe pas; il a bien plutôt joué le dernier et le meilleur de ses tours au Gojim (1) imbécile; il a créé un Etat, lieu de refuge des scélérats convaincus de crime, école supérieure de filous.

C'est un signe de son assurance. Une partie se dit encore, allemand, français, anglais, le reste se reconnaît juif et se pourvoit de papiers en conséquence.

Il cherche le mélange des sangs.

C'est lui qui conduisit les noirs sur le Rhin pour abatardir la race détestée.

En politique les Juifs remplacent l'idée de démocratie par celle de dictature du prolétariat. Les masses organisées du

(1) Chrétien, infidèle en hébreu.

marxisme leur ont servi d'arme; se passant de la démocratie, elles leur ont permis de soumettre les peuples à la force brutale et de gouverner.

Ils travaillent à une double révolution politique et économique.

Quand les peuples résistent ils les environnent d'un réseau d'alliés, les poussent dans une guerre pour arborer le drapeau de la Révolution, sur les champs de bataille.

En politique, ils refusent à l'Etat les moyens de durer, détruisent les fondements de la défense, annihilent la confiance dans les chefs, jettent le mépris sur l'histoire et traînent dans la boue tout ce qu'il y a de grand.

Le Juif empesté l'art, la littérature, le théâtre, affole le sens du naturel, détrône les idées du beau et du sublime et entraîne les hommes à la bassesse qui lui est essentielle.

La religion est ridiculisée, les convenances, la morale représentées comme périmées, si bien que tombent tous les soutiens d'une nation dans sa lutte pour l'existence.

C'est alors que commence la dernière révolution.

Le Juif sanguinaire décime l'intelligence d'une nation. C'est là qu'un peuple devient capable de supporter l'esclavage de façon durable.

La Russie en est le plus terrible exemple.

C'est la fin d'une nation. Et en même temps la fin du Juif parasite.

*

* *

Parmi les causes de la catastrophe allemande la dernière et décisive c'est la méconnaissance du problème des races et du danger juif.

Les défaites sur le champ de bataille en août 1918, eussent été un jeu. Ce n'est pas elles, c'est la force qui les a causées, qui nous a précipités.

L'ancien Reich, aveugle, avait laissé se consommer l'abandonnement de notre peuple.

C'est une faute. Un peuple qui abandonne ses qualités

essentielles n'a pas le droit de se plaindre, s'il perd l'existence terrestre.

Mais tout peut s'améliorer sur la terre.
Une défaite peut être la source d'un renouveau.
La misère féconde l'énergie humaine.
De l'oppression surgit la renaissance.
Mais il faut conserver la pureté du sang.
C'est la seule vérité tant qu'il y aura des hommes.

Droit commun,
vie économique,
décadence de la civilisation,
dégénérescence politique,
éducation nationale,
Presse.

Tout défaut dans ces domaines provient de négligence dans le problème des races, ou d'aveuglement sur un danger racial étranger.

L'apparence florissante de l'ancien Reich, cachait mal la faiblesse interne.

Les dirigeants, les chefs, passaient à côté de la cause du mal; ils s'occupaient seulement des symptômes.

Même pendant l'essor de l'unité, pendant les succès politiques, le mal était déjà là. L'augmentation des voix marxistes au Reichstag, dénonçait l'approche du danger. Même les succès bourgeois, portaient en eux, les germes de la décomposition. Les partis bourgeois étaient, à leur insu, infectés de la septicémie marxiste. Un seul parti voyait son étoile monter sans cesse, le Juif. Quant à nous notre volonté de vivre s'en allait.

Les jours d'août 1914 furent les derniers éclats de la flamme patriotique. On ne voyait pas l'ennemi intérieur. La providence éternelle laissa s'accomplir la loi de compensation.

Devant ces constatations, nous avons le devoir de donner une forme et des directives au nouveau mouvement; lui seul pouvait non seulement arrêter la chute du Reich, mais poser les fondements d'un nouvel Etat.

Ce ne serait pas un appareil étranger à la nation et ca-

pable de pourvoir aux intérêts économiques, mais un organisme national : un état germanique de nation allemande (1).

LE PARTI TRAVAILLISTE NATIONAL-SOCIALISTE ALLEMAND

Un précurseur apporte l'expression, attendue par des millions d'hommes tous animés d'un idéal imprécis mais différent du présent.

Depuis des siècles, les hommes par millions forment intérieurement ce vœu jamais exprimé.

Annonciateur de la volonté commune un homme se lève pour mener à la victoire l'ancienne passion sous une nouvelle idée.

Des millions d'hommes désirent un changement radical. Ce mécontentement se manifeste sous mille formes :

Abstentionnistes, extrémistes, en particulier.

L'organisation nouvelle s'adresse à eux.

*

* *

En 1918 le tableau politique présente deux catégories d'hommes :

Les intellectuels, peu nombreux, se défendent par « l'idée » ;

Les ouvriers manuels, presque tous marxistes, prêts à refuser le devoir national, à briser par la force tout ce qui résistera.

On veut retrouver une force devant l'étranger, mais il faut la volonté du nombre, et elle fait défaut. Les armes ne manquent pas.

Et quand les dirigeants républicains allèguent le manque d'armes, c'est mensonge.

Les hommes de la droite ne sont pas moins coupables. C'est leur lâcheté de 1918 qui permit aux Juifs de désarmer les combattants. A présent, de même, si nous sommes désarmés, c'est par suite de leur lâcheté.

(1) Rappelle l'ancien titre : Saint empire romain germanique de nation allemande, porté par les empereurs d'Allemagne, jusqu'en 1870, par les Habsbourg.

Ainsi il ne s'agit pas de fabriquer des armes, mais de faire naître l'état d'âme capable de les utiliser.

Cet esprit existant, les armes se trouvent toujours.

La valeur d'une nation comme alliée se mesure bien moins à ses armes, qu'à la capacité des hommes à les utiliser, à leur héroïsme.

Il s'agit donc de gagner les masses dénationalisées.

Aucune résistance sérieuse à craindre de la part de la bourgeoisie. Tout au plus résistance passive comme devant Bismarck.

Il en va tout autrement avec les ouvriers. Ils sont des brutes conduites par des Juifs sans scrupules. Quinze millions de marxistes, démocrates, pacifistes, et catholiques sont un poids mort que l'étranger connaît et apprécie.

On ne s'allie pas avec un Etat dont la partie active (armée) s'oppose, au moins passivement, à toute politique extérieure.

L'instinct de conservation empêche les chefs ouvriers de souhaiter un retour à la force du Reich. Ils auraient de lourds comptes à régler.

Novembre 1918 leur serait imputé. Non comme haute trahison, mais comme désertion à l'ennemi.

Donc, il faut rendre à notre peuple sa résolution.

Il faut que la masse soit convertie.

Les bataillons d'étudiants seuls ne peuvent rien; ils sont une folie. Témoin les pertes de 1914 dans les Flandres; on regrette amèrement par la suite la jeunesse instruite sacrifiée sans profit.

Il faut donc extirper de la masse l'erreur marxiste pour la rendre apte à se battre.

Il faut gagner les ouvriers à l'idée de l'indépendance nationale nécessaire.

Sans l'indépendance extérieure, toutes les améliorations intérieures ne sont que favorables aux revenus de nos seigneurs étrangers.

*

* *

La grande, l'unique mission du mouvement sera donc :
1° Gagner la masse du peuple, c'est le but fixé dès 1919.

Les conditions :

Pas de sacrifice social (1) trop lourd dans ce but au regard du relèvement national.

Il est évident que le patronat a tout à gagner au relèvement national; peu importe qu'il s'enrichisse ou non; si les ouvriers tout en faisant grève et arrachant au patron concession sur concession, étaient restés patriotes, la guerre n'eût pas été perdue.

Les sacrifices économiques sont donc de nulle importance tant qu'ils ne menacent pas la conservation et l'indépendance de l'économie nationale.

2° L'éducation nationale de la masse n'est possible que par l'amélioration de sa vie matérielle.

3° Pour nationaliser la masse, il faut éviter les demi-mesures, il faut les rendre extrémistes en sens inverse.

La bourgeoisie seule comprend le moyen terme comme accès au royaume des cieux.

La masse n'est pas formée de professeurs ou de diplomates. Elle ne juge que par les sentiments. C'est un fanatisme et même une hystérie collective qui pousse les peuples en avant.

Il faut avoir la clé du cœur.

C'est volonté, force.

4° On gagne l'âme du peuple en détruisant l'adversaire.

L'attaque résolue d'un contradicteur paraît une preuve du bon droit aux yeux de la masse. Renoncer à sa destruction paraît incertitude et doute sur ce droit.

La masse ne comprend pas qu'on tolère l'adversaire.

Elle veut la victoire et la destruction de l'ennemi.

Il faut décimer nos empoisonneurs internationaux.

5° Toutes les questions du moment sont soumises à celle de la race.

Pureté du sang.

On ne fait pas d'un caniche un lévrier.

Qui néglige la question juive ne peut relever le peuple allemand.

6° Les masses allemandes internationalistes n'abandonne-

(1) H. veut dire : en travail, argent, liberté individuelle, etc.

ront pas leur lutte de classe par leur conversion. Les intérêts divergents des classes ne signifient pas la guerre.

Il ne s'agit pas pour cela d'abaisser le niveau d'une classe, mais d'élever celui de l'inférieure.

Le tiers Etat accède aux avantages réservés à la noblesse; par ses propres chefs.

L'ouvrier allemand reprendra sa place dans la nation par relèvement de sa condition sociale et culturelle.

Un parti avec ce programme ne peut manquer de chercher ses adhérents parmi les ouvriers; il ne recourra aux intellectuels que s'ils ont parfaitement compris le but. Cette évolution demandera non pas dix ou vingt ans, mais beaucoup de générations.

Le plus grand obstacle c'est l'internationale ouvrière.

Les syndicats existants, s'ils étaient patriotes donneraient des millions de bons citoyens, sans pour cela abandonner la lutte pour leurs avantages économiques.

Le parti doit d'abord lutter contre l'esprit patronal regardant comme attentatoire à la nation toute réclamation, même justifiée, de l'employé. La nation impose des devoirs aux patrons comme aux ouvriers.

Un ouvrier a tort d'exiger trop par menaces; mais un patron n'a pas moins tort de tirer abusivement des millions du travail de son personnel s'il prépare par ses exigences une lutte de classes dommageable à la nation.

Le parti nouveau puisera ses adhérents parmi les ouvriers, il leur ôtera les illusions internationalistes, les délivrera de la misère matérielle et morale, pour en faire de bons citoyens patriotes.

Les intellectuels convaincus seront l'ossature du parti. Impossible de songer pour l'instant à rallier la grande masse bourgeoise; il y a trop d'inerties, fruit des siècles. Elles ne peuvent disparaître après quelques manifestations, même enthousiastes.

Il ne s'agit pas de transformer les classes dont l'esprit est patriote, mais de gagner celles qui sont opposées.

Cette idée commande l'action du parti tout entier.

7° Idée étroite mais claire; elle s'exprime dans la propa

gande et les bases même de la propagande la favorisent.

L'efficacité de la propagande exige qu'elle s'adresse aux seuls ouvriers, car sans cela elle serait incomprise des uns, repoussée comme sans intérêt par les autres.

Il faut la simplicité qui porte au cœur des masses. A peine un orateur sur mille est capable de présenter le même sujet à la fois à des balayeurs de rues et à des professeurs et étudiants.

Ne pas oublier que la plus belle idée d'une noble théorie doit son succès aux petits. Peu importe le but du génial inventeur; il faut le vulgarisateur, une forme heureuse, un succès dans la masse.

La force de la social démocratie reposait sur l'unité et l'unanimité du public à qui elle s'adressait. Bornées, ses idées étaient facilement acceptées d'un public de niveau intellectuel adapté.

Le parti nouveau allait donc faire sa propagande pour la masse, il en mesurerait la valeur, au succès.

Dans une réunion publique, le meilleur orateur n'est pas celui qui emporte les suffrages des intellectuels, mais celui qui s'ouvre le cœur du grand nombre.

La critique d'un intellectuel ne compte pas devant le succès d'ensemble.

Il ne s'agit pas d'amuser de bons patriotes, mais de gagner ceux qui ne le sont pas, pourvu qu'ils soient de sang allemand.

La propagande se servira des points déjà résumés au sujet de la propagande guerrière.

La preuve de sa justesse a été le succès.

8° Un parti réformiste n'a pas à éclairer, pas plus qu'à influencer les dirigeants; il lui faut s'emparer de la puissance politique. Toute idée destinée à remuer le monde a le devoir de s'assurer des moyens qui rendent possible l'accomplissement de ses buts.

Le succès est le seul juge terrestre.

Le succès doit être entendu par le bonheur du peuple.

Ce n'est pas un coup d'Etat, et la puissance consécutive impartie à ses auteurs, mais le salut de la nation, sa santé.

Ce n'est pas là que se produisit le coup de main des scélérats de 1918.

9° Le parti est antiparlementaire.

Il repousse le système majoritaire, il reconnaît absolument l'autorité d'un chef unique, ainsi que sa responsabilité.

Comme conséquence pratique :

Le président d'un groupe local est installé par le chef le plus voisin ; il est le chef responsable du groupe local. Toutes les commissions lui sont soumises. Il n'y a pas de commissions consultatives, mais seulement des commissions de travail.

L'arrondissement, le canton, le district sont gérés de même.

Le chef du parti est seul choisi par l'assemblée générale.

Il est le chef exclusif du parti.

Toutes les commissions lui sont subordonnées. Il décide et porte la responsabilité.

Les membres du parti peuvent l'accuser, le déposer s'il a contrevenu aux principes ou mal servi les intérêts du parti.

Qui veut être chef porte l'autorité la plus absolue, mais aussi la dernière et la plus lourde des responsabilités.

Qui en est incapable, ou trop lâche pour accepter les conséquences de ses actes, ne vaut rien comme chef. Le héros seul a la vocation.

Le progrès et la civilisation ne sont pas fruits de la majorité mais de la personnalité, de son génie, de son activité (1).

Il faut la former, lui donner des droits, c'est une des conditions de la grandeur et de la puissance de la nation.

Le parti est antiparlementaire s'il s'occupe de cette institution, c'est pour la détruire, comme signe de déclin.

10° Le parti refuse de s'occuper de tout ce qui est hors

(1) J'ai souvent présenté cette idée à la jeunesse sous la forme : « Vous portez le sort de votre nation et le vôtre ; à vous de le préparer dignement ». Et aux éducateurs mes collègues, je représentais souvent notre responsabilité vis-à-vis des moyens d'étude à donner à celui qui serait un jour le support de la destinée du pays. J'ignorais A. Hitler, dans ce temps-là encore inconnu.

du cadre de son activité politique, ou d'importance secondaire.

Il n'est pas une réforme religieuse. Il veut réorganiser politiquement la nation.

Il combattra tous ceux qui voudront exploiter les confessions au point de vue politique.

Il veut jeter les fondements d'un Etat germanique sans se préoccuper de forme : monarchie, ou République.

Pour un peuple occupé des graves problèmes vitaux, les formes extérieures ne doivent pas être un sujet de lutte.

11° La question d'organisation intérieure du parti est une question d'opportunité, non de principe. La meilleure organisation n'est pas celle qui intercale le plus d'organes entre le chef et les membres.

C'est celle qui en met le minimum compatible avec la bonne transmission de l'idée à tous les exécutants.

L'organisation est un mal nécessaire, un moyen. Le pire est de confondre but et moyen.

Il y a plus de natures mécaniques que de spirituelles. Aussi les formes d'organisation se développent mieux que les idées.

Marche de l'idée en voie de réalisation, une idée de génie écloit, elle est communiquée à des disciples.

Le nombre de ceux-ci croissant, il devient impossible au maître de les diriger tous. Ici l'organisation intervient comme intermédiaire (1). Il se forme des sous groupes, cellules initiales des partis locaux.

Mais il faut que l'autorité du chef soit absolument reconnue des groupes locaux. Un centre géopolitique, genre la Mecque ou Rome, est indispensable.

Il ne faut jamais perdre cette idée de vue en constituant les cellules locales. Elle est d'autant plus nécessaire que les centres deviennent innombrables.

Ce nombre croissant rend indispensable la création de centres intermédiaires.

(1) La Radio et la Presse prolongent l'action personnelle plus qu'autrefois. Il y a là une nouveauté technique, encore inexploitée dans ce sens, et qui mérite la plus grande attention.

Il devient difficile de conserver l'autorité unique sur les centres intermédiaires. C'est pourtant une condition indispensable.

Ces centres à leur tour sont groupés en formes nouvelles, les difficultés croissent.

C'est pour cette raison qu'il ne faut développer les formes mécaniques d'organisation que le moins possible.

En somme pratiquement l'organisation intérieure du parti sera la suivante :

a) Concentration du travail d'abord à Munich. Formation d'une communauté de disciples absolument sûrs, constitution d'une école pour la diffusion de l'idée. Augmentation de l'autorité par des succès locaux aussi grands que possible.

Détruire la confiance dans l'idée marxiste;

b) Formation de groupes locaux à condition que l'autorité de Munich soit absolue;

c) La formation de fédérations de cantons, districts, pays n'a lieu qu'après cette reconnaissance bien assurée, et non selon les besoins créés par le nombre.

De plus, il faut des chefs de personnalité marquante.

Deux méthodes :

a) Si l'on a l'argent, on paie des chefs que l'on dresse; c'est le plus facile, le plus rapide;

b) Sans argent on se contente de chefs bénévoles; c'est long et difficile.

Il faut laisser des régions étendues en friche à moins que se révèlent des personnes utilisables.

La question personnalité des chefs est dominante. Comparaison avec cadres militaires. Il vaut mieux laisser un endroit sans groupe s'il n'y a pas de chef.

Le chef doit posséder outre la bonne volonté, la capacité nécessaire.

La volonté et l'activité sont à préférer. Le meilleur est celui qui réunit capacité, résolution, ténacité.

12° L'avenir d'un parti est lié au fanatisme de ses membres.

L'union de deux partis analogues amène un renforcement apparent, en réalité un affaiblissement moral, car il n'y a jamais identité — ne fut-ce que dans les personnes des chefs.

La nature veut que l'une des deux organisations l'emporte sur l'autre.

La grandeur d'un parti lui est conférée par le développement irrésistible de la force intérieure jusqu'à la victoire sur tous ses concurrents.

Le parti gagne tant qu'il lutte; la victoire complète est le début de son déclin.

Il est donc avantageux pour un parti de se donner une forme qui permette de lutter longtemps.

Les partis qui s'annexent des partis voisins sont plantes de serre : fragiles.

La grandeur de toute organisation puissante incarnant une idée réside dans le fanatisme. Une idée juste ainsi armée est invincible dans ce monde.

Grandeur du christianisme et fanatisme impitoyable.

13° Le parti élève ses membres à considérer la lutte non comme un supplément négligeable, mais comme le but personnellement recherché. L'hostilité de l'adversaire justifie leur propre existence. Ils ne doivent pas redouter la haine de l'ennemi et ses expressions, mais la désirer. Parmi ses expressions, se trouvent mensonge et calomnie.

Un Allemand non calomnié et vilipendé dans les journaux juifs n'est pas un Allemand.

La valeur d'un homme pour le parti, se mesure à l'intensité des attaques dirigées contre lui.

Les membres du parti et tout le peuple seront prévenus que les Juifs mentent; s'ils disent une vérité c'est pour faire passer les mensonges.

Le Juif est grand maître du mensonge, mentir et tromper sont ses armes.

14° Le parti fait tout ce qui est possible pour augmenter le prestige de la personnalité (1).

L'idée, l'œuvre, sont fruits des facultés créatrices d'un homme.

La reconnaissance de ceux qui jouissent de ces biens crée entre eux un lien.

(1) Xerxès et ses Perses ; Darius et autres asiatiques divinisés à l'étonnement de la Grèce de Socrate et Platon.

L'homme de génie ne peut être remplacé.

Les grandes révolutions, les conquêtes de la science, sont liées à un nom.

Ne jamais laisser perdre le respect qui leur est dû.

Le Juif tente de le flétrir du nom de culte personnel.

La force d'un peuple réside dans sa vénération pour le génie, dans l'édification des âmes par lui.

Les cœurs brisés, les âmes désespérées se tournent vers ces grands vainqueurs de la pauvreté et de la crainte, de la honte et de la misère, de l'oppression spirituelle et corporelle, qui tendent éternellement leurs mains secourables aux mortels en détresse.

Malheur à la nation qui rougit de saisir ces mains tendues

*

* *

Les premières séances du parti entre six ou sept membres, nous firent cruellement sentir le fait d'être ignorés. Nous doutions du succès, il fallait pourtant éveiller la foi et la maintenir.

À six ou sept pauvres diables, nous voulions faire un Reich libre et respecté, là où les partis les plus puissants avaient échoué, comment, nous, ignorés de tous, aurions-nous réussi ? Si encore on nous avait attaqués ! même ridiculisés ! Mais non, c'était le silence absolu. C'est moi qui en souffrais le plus.

Quand je devins, moi septième, membre, il ne pouvait être question du parti.

Il n'y avait rien de rien.

Les six ou sept membres commissaires, qui étaient en réalité tout le parti, formaient un petit Parlement. Le vote régnait.

Si par bonheur une lettre arrivait, c'étaient des palabres sans fin !

Personne dans Munich ne nous connaissait, même de nom.

Tous les mercredis avait lieu une réunion dans un café de Munich.

Il fallait recruter, se faire connaître.

Nous adoptâmes une méthode :

Chaque mois, et plus tard tous les quinze jours, nous fîmes une réunion.

On fit les invitations par note dactylo. Nous les portâmes au début nous-mêmes.

Début déplorable.

Je me rappelle avoir porté ces notes personnellement à quatre-vingts personnes. Le soir de la réunion, après une heure d'attente, nous étions toujours sept, les mêmes. Nous fîmes copier les invitations dans une maison de machines à écrire; nous eûmes quelques auditeurs de plus. Le nombre monta lentement; à onze, puis treize, enfin dix-sept, vingt-trois, trente-quatre. Nos pauvres bourses se cotisèrent, nous pûmes enfin faire une annonce dans l'« Observateur Municois ». Cette fois, ce fut étonnant, nous avons choisi le « Hof Brauhauskeller » petite salle de cent trente personnes. Nous craignons de n'avoir pas assez de monde pour la remplir. A sept heures il y avait cent sept auditeurs et la séance s'ouvrait.

Un professeur municois fit un premier compte rendu. Je devais parler, après lui, pour la première fois en public. Le président Harrer était persuadé que je ne savais pas parler en public. Rien depuis n'a pu l'en faire démordre.

Il en fut tout autrement.

On m'avait donné vingt minutes.

Je parlai trente minutes. J'eus intérieurement la conviction que j'étais orateur !

Mon auditoire était galvanisé.

Mon appel à la générosité rendit trois cents marcs. C'était un grand souci de moins. Nous n'avions jamais pu jusque-là faire imprimer le moindre programme, ou tract. Nous avons maintenant de quoi faire face au plus pressé.

Ce n'était pas tout.

J'avais amené au parti nombre de jeunes hommes, amis des longues années de service militaire. Rien d'impossible pour eux, leur devise : « On fait tout ce qu'on veut ».

Harrer président du parti, journaliste, savant, mais pas orateur populaire. Pas d'enthousiasme.

Drexler, président de la section munichoise, n'a pas été militaire, faible de corps, pas de grandes convictions.

Il faut des hommes dont le corps et l'esprit possèdent ces qualités militaires résumées ici :

agilité du lévrier,
ténacité du cuir,
dureté de l'acier Krupp.

J'étais moi-même en ce temps, un soldat.

Six années de service m'avaient dressé le corps et l'esprit.

Je devais être mal reçu dans un pareil milieu. Je ne savais plus dire : « Cela ne va pas; ceci n'ira pas; on ne peut pas tenter cela; ceci est encore trop dangereux, etc...

L'affaire était dangereuse, évidemment. Les communistes dispersaient toute réunion bourgeoise en l'année 1920. Et les nationalistes s'en allaient avec des horions, pour ne plus revenir. Une douzaine de communistes suffisaient à terroriser une assemblée nombreuse. Quant aux réunions bourgeoises de « traîtres », elles paraissaient inoffensives et ils n'y faisaient même pas attention. Mais nos réunions pouvaient devenir dangereuses pour eux, et alors les violences étaient inévitables.

Et c'était le cas puisque nous voulions amener les masses marxistes à passer de notre côté.

Le seul titre « Parti ouvrier allemand » leur était une provocation.

On pouvait compter sur une bataille.

Mais amis ne voulaient pas de publicité.

Ils craignaient la bataille.

Je les persuadai de répondre à la terreur par la terreur.

Le succès de la première réunion renforça ma position.

On prit courage. On en monta une seconde.

Vers octobre 1919, à la taverne du « Petit Sanglier », deuxième grande réunion. Quatre orateurs. Sujets : Brest-Litowsk et Versailles.

Je parle une heure. Des communistes interrupteurs sont précipités dans l'escalier. Il y eut cent trente auditeurs.

Quinze jours après, nouvelle réunion. Même local. Cent soixante-dix auditeurs. Je parle avec un succès croissant.

Nous prenons une salle plus vaste. Mais cette fois-ci, cent quarante auditeurs seulement.

J'eus beaucoup à lutter; la confiance diminuant, pour amener les esprits à la foi qui soulève les montagnes.

La réunion suivante me donne raison. Deux cents auditeurs et plus; succès financier.

Quinze jours après, deux cent soixante-dix auditeurs et succès financier.

La réunion suivante, la septième, nous étions plus de quatre cents.

C'est à ce moment que le parti reçut sa forme. Il y eut de véhémentes discussions.

Beaucoup critiquaient la dénomination du parti. Ils auraient voulu quelques noms à effet de l'ancienne Germanie. J'en conclus à leur incapacité, à l'étroitesse de leurs vues.

Quand on veut réaliser une idée audacieuse, utile à la patrie, c'est toujours un parti qui est le support de l'action.

Le nom ne fait rien à l'affaire, au contraire.

Il est antinational de chercher des dénominations germaniques, en dehors du vocabulaire ordinaire du public intéressé.

Je me suis également écarté des Don Quichotte nationalistes, dont l'œuvre se réduit à rien, mais dont la présomption est immense sous prétexte qu'ils luttent depuis trente ou quarante ans pour la même idée.

Ces gens qui n'ont rien fait, ne se croient qualifiés que pour les premières places. Malheur au jeune parti s'il leur est livré! Un commerçant ayant coulé à fond une affaire en quarante années est certainement incapable d'en commencer une nouvelle. La plupart de ces individus ne viennent que pour imposer leurs idées sous les couleurs du parti. Et quelles idées! Impossible de les reproduire.

Leur caractère commun est leur bavardage sur les héros germaniques, haches de pierre, épieu, boucliers... En réalité, les plus grands lâches qui se puissent voir. Ils savent bien parader avec une épée de fer blanc et une peau d'ours ornée

de cornes de bœuf, pour se sauver en toute hâte à l'apparition du moindre casse-tête communiste.

L'épopée future tiendra peu de compte de leurs héroïques personnes.

Je les connais trop bien pour n'en être pas dégoûté. Les Juifs les ménagent et voient en eux les précurseurs de l'état futur.

Ils sont pourtant par leur morgue et leur présomption, une plaie pour les honnêtes combattants, dont l'héroïsme ne remonte pas au lointain passé, mais se manifeste dans une action présente destinée à passer en exemple à la postérité.

Il est difficile de savoir s'ils agissent par bêtise ou incapacité, ou s'ils ont des raisons définies. Surtout pour les réformateurs religieux à base de vieux germanisme, j'ai le sentiment qu'ils appartiennent à ces puissances hostiles au relèvement national. Leur activité distrait notre nation de la lutte contre l'ennemi, contre le Juif, pour consommer sa combativité en discussions religieuses. C'est pour cela qu'il faut une autorité centrale puissante, capable de s'imposer. Et ces Assuérus nationalistes ne craignent rien tant que la puissance capable de mettre fin au scandale de leur activité.

Ce n'est pas sans raison que le parti a renoncé au qualificatif « populiste » (völkisch). Le concept völkisch est indéfini, il n'offre aucune base de parti, il ne donne pas de critérium admissible pour la qualité de membre. Etant indéfinissable exactement, il est trop extensible. L'accepter, c'est détruire la solidité des liens entre membres, qui interdit de laisser à chacun la faculté de déterminer lui-même ce qu'il doit croire ou vouloir.

C'est honteux de voir le nombre de gens qui mettent le mot « völkisch » sur leur drapeau, avec des idées bien personnelles.

Un professeur, célèbre en Bavière par ses armes intellectuelles considérait le mot völkisch comme l'équivalent de monarchique. Il oubliait d'établir comment l'idée monarchique du passé pouvait s'identifier à l'idée populiste d'aujourd'hui. Et je doute qu'il y réussisse, car il n'y a rien

de moins populiste que la forme monarchique. S'il en était autrement elle n'aurait pas disparu, ou alors sa disparition serait la preuve de l'impossibilité du populisme.

Chacun explique ce mot comme il l'entend. Mais ce qui est bien certain c'est que jamais une telle diversité d'opinion ne pourra servir de fondement à un parti.

Ces précurseurs populistes du vingtième siècle sont loin de la vie, et ignorent l'âme populaire. Je n'en tiendrai donc pas compte. Ils sont la risée des partis de gauche.

Je ne tiens pas du tout à l'amitié de gens que leurs ennemis ne détestent pas, elle eut été funeste au jeune parti. Nous voulûmes être un « parti » afin de mettre en fuite dès l'abord, tout ces somnambules et notre parti fut baptisé *parti national socialiste ouvrier allemand*.

Le premier mot chassa les enthousiastes d'antiquités, les phraseurs de l'« idée populiste »; le deuxième coupa la queue des chevaliers de la « lutte des idées », tous les miteux qui mettent leur lâcheté à l'abri de ce bouclier.

Il va sans dire que nous fûmes ensuite violemment pris à partie à cause de nos violences. Comme si quarante gueules et des poings solides ne suffisaient pas à réduire au silence un Démosthène. Mais cela ne touche pas ces marchands d'orviétan. Leur lâcheté native les préserve de se mettre dans ce cas. Leur labeur est sans bruit; ils n'insistent pas.

Je ne puis assez mettre en garde notre parti contre ces « travailleurs du silence ». Ce sont des lâches, impuissants et paresseux. Celui qui connaît un danger et le moyen d'y parer n'a qu'à le dire en public. S'il ne le fait pas, c'est un misérable et un faible que retient la paresse et l'impuissance. La majeure partie de ces « travailleurs du silence » font les entendus; ils ne peuvent rien et ne cherchent qu'à tromper tout le monde.

Si un de ces papillons de nuit fait valoir son « travail silencieux », ont peut parier mille contre un qu'il vole le travail d'autrui et ne produit rien.

Il faut y ajouter l'arrogance des critiques de ces gens, leur effronterie, leur présomption. Ils sont en vérité les pires ennemis de la nation.

Le dernier des agitateurs en réunion publique fait des adeptes et vaut mieux que tous ces rats de bibliothèque, enveloppés dans leur anonymat, frelons de la nation en mal de relèvement.

Au début de 1920, je poussai à l'organisation d'une très grande réunion. Quelques dirigeants objectèrent que c'était prématuré.

La presse rouge commençait à nous détester.

Nous paraissions dans les réunions rouges comme contradicteurs.

Nous pouvions espérer avoir la visite de nombreux amis du camp rouge.

Si l'on ne livrait pas la bataille de suite, ce n'était que partie remise. Il dépendait de nous de donner à notre parti une vie éternelle, il fallait s'y jeter corps et âme.

Je connaissais les rouges.

La résistance jusqu'au bout, non seulement ferait de l'effet, mais donnerait des adhésions.

Monsieur Harrer n'était pas pour moi. Il donna honnêtement sa démission. Anton Drechsler prit sa place. Je m'étais réservé la propagande et j'y donnai mon effort sans réserve.

On fixa le 24 février 1920.

Je dirigeai personnellement les préparatifs.

Tout fut calculé pour que les mesures fussent immédiatement prises et exécutées.

Pour les questions du moment on résolut de faire des réunions en masse dans les 24 heures et d'y donner les directives.

L'annonce devait se faire par affiches et feuilles volantes. J'ai donné à l'article propagande des indications sur leur rédaction.

Le rouge fut la couleur choisie pour placards et feuilles. Ce coup de fouet devait révolter nos adversaires, les exciter et tout au moins les convaincre de notre existence. L'alliance au parti populaire bavarois et des catholiques finit par nous faire interdire les affiches, pour des raisons de « communications ». Les modèles en sont annexées aux première et deuxième éditions de ce livre, et témoignent de l'apreté de la lutte

soutenue dans ce temps là par le jeune parti, comme de l'arbitraire des autorités soi disant nationales, interdisant une nationalisation intempestive à leurs yeux.

Ce sont des documents établissant que le gouvernement n'était pas nationaliste et suivait le mouvement populaire contre son gré.

Il faisait tout pour empêcher le progrès du parti. Deux hommes faisaient exception. Seuls ils firent passer l'amour de la patrie avant le devoir professionnel.

Ce sont : le chef de la police E. Polner, et l'administrateur Frick (1).

Il s'agissait de rédiger les directives pour le programme à imprimer avant la grande réunion.

Elles ont été rédigées.

Le deuxième volume est consacré à leur développement pour faire comprendre aux masses les buts poursuivis.

Les intellectuels ont critiqué et se sont moqués.

Le succès nous a donné raison.

J'ai confiance, on peut nous combattre, nous défendre de parler, nos idées seront victorieuses.

Les principes du parti national socialiste deviendront les fondements d'un nouvel Etat.

Les réunions tenues les quatre derniers mois de 1919 fournirent l'argent nécessaire à l'impression de nos tracts, affiches et programme; c'étaient les premiers. Si je mets à la fin de ce volume le récit de notre première grande réunion, c'est que ce fut la première qui nous donna l'opinion publique.

Seul il peuvent être comptés parmi ceux qui rétablirent la Bavière nationale.

Allions-nous avoir du monde ?

J'attendis dans l'inquiétude.

A 7 h. 15, le local qui me paraissait immense dans ce temps-là, était plein à craquer. Près de deux mille assistants. Plus de la moitié de communistes ou d'indépendants.

Ils étaient là pour disperser la réunion.

La premier orateur ayant fini, je parlai.

(1) Oberamtmann, quelque chose comme sous-préfet.

Quelques minutes après, ce fut une grêle d'exclamations, d'interruptions. Les camarades de guerre en vinrent aux mains avec les interrupteurs. L'ordre se rétablit peu à peu. Je pus continuer. Une demi-heure après, les applaudissements dominaient les cris et les hurlements.

Alors, je pris le programme et l'expliquai.

Après, je lus les vingt-cinq principes, demandant à l'assemblée de donner son opinion ; la multitude approuva d'enthousiasme.

Près de quatre heures après le début, l'assemblée se dispersait et je pensais que les idées répandues dans le peuple allemand ne seraient plus oubliées.

Une flamme était née, où devait se tremper l'épée du Siegfried germanique, capable de rendre la liberté et la vie à la nation.

Avec ce relèvement, la déesse de la vengeance impitoyable viendrait châtier les parjures du 9 novembre 1918.

Le parti était en mouvement.

XII

LE MOUVEMENT NATIONAL-SOCIALISTE

FOI ET PARTI

Critique du régime parlementaire et des commissions de rédaction des programmes.

Les méthodes :

On interroge tous les électeurs, on lit les journaux, on promet d'augmenter les traitements, de diminuer les impôts; bref on veut satisfaire tout le monde. L'électeur trompé n'est pas content, mais il continue de voter pour les menteurs.

Avec le marxisme, pas de bataille. Les marxistes utilisent le parlement pour venir à bout de l'Etat dans sa forme actuelle. Ensuite, s'établira sur des ruines, la domination de la finance internationale juive.

Il faut tout de même savoir que le marxisme armé de principes brutaux, décidé à recourir à la force dans la rue et à la fabrique, ne sera pas maîtrisé par des discours.

Il faut lui opposer : une foi agissante, une action offensive résolue.

Le concept völkisch « populiste » est indéterminé, comme le mot « religion ».

On dit d'un homme c'est un esprit « religieux »; et l'idée qu'on se fait d'un état d'esprit enclin à la méditation, à la prière, permet de se représenter au moins vaguement le caractère de la personne. Mais de là, au bénéfice pratique retiré de la disposition d'esprit, il y a un monde.

Tous les hommes ne sont pas des philosophes ou des saints. Comment de la sentimentalité vague, de la religiosité commune, faire sortir le dynamisme nécessaire à la conduite de la vie? C'est là l'objet de la doctrine. Et la sentimentalité religieuse reste vague et inopérante, tant qu'elle n'est pas formule apodictique, credo, adhésion parfaite de la volonté et de tout l'être. En définitive, sans la foi confessionnelle, le sentiment religieux est inopérant sur la masse.

« Populisme » doit également être défini (1). La réalisation d'un idéal est impossible, quels que soient les sentiments qu'il inspire à la masse; fut-il voulu de façon unanime. Il faut qu'il s'incarne dans les formes militaires de la puissance combattive.

De même pour une foi. Elle ne devient réalité que sous forme d'un parti.

Il faut donc d'abord :

Clarté sur l'essence, la nature, l'étendue de l'idée.

Le fondateur (2) de parti détermine l'idée, il l'annonce, mais il faut la science du politique pour la réaliser.

L'idéal, étoile guide, doit malheureusement descendre sur la terre et s'accommoder des faiblesses humaines.

Il faut allier la connaissance des vérités éternelles, celle de la psyché populaire, pour faire entrer les premières dans les possibilités humaines et leur donner une forme réelle.

C'est un problème essentiel, que cette transformation d'une idée ayant la plus haute vraisemblance, incorporée à une communauté bien définie, solidement organisée, unie en esprit et volonté dans la foi politique et la lutte.

Il faut qu'un homme sorte devant ces millions et jette des fondements de granit, rocher solide au milieu du flot mouvant des idées individuelles.

Le droit général qui fonde cette action c'est la nécessité; le droit personnel, c'est le succès.

*

* *

A propos du mot « populisme ».

Pour nos contemporains, l'Etat est une force créatrice, génératrice de culture, mais il n'a rien à faire avec l'idée de race; il est une résultante des nécessités économiques. Tout au plus peut-on concéder qu'il est conséquence de la volonté de puissance. De là, méconnaissance des forces natives raciales, et aussi de la valeur des personnalités.

C'est l'égalité des races, des hommes qui est le fonde-

(1) Abstecken, jalonner, délimiter.

(2) Programmatiker.

ment de la doctrine de Marx. Sans le dogme de l'égalité Marx n'aurait pas trouvé créance. Il a simplement extrait le poison concentré de cette doctrine et l'a répandu à profusion.

Ainsi apparaît nettement le ridicule de la lutte contre le marxisme. Elle est menée par des bourgeois eux-mêmes infectés du dogme de l'égalité!

Le populisme reconnaît une valeur aux éléments primitifs des races. Il voit dans l'Etat un moyen de conserver l'homme en tant que race. Il admet un classement des races, et, par suite, conservation des meilleures, disparition des inférieures.

Il admet de même le classement des individus. Principe aristocratique dans la nature et l'humanité. Admettant la valeur de la personnalité dans la nation, le populisme s'oppose au marxisme. Le populisme croit à la nécessité d'idéaliser l'humain, pour conserver l'humanité, mais il n'admet pas qu'une idée devienne un danger pour la race douée d'une morale supérieure. Si le monde dégénérait, métissé de nègres, tout le beau et le sublime, toutes les idées d'un avenir idéal seraient perdues.

Culture et civilisation sont liées dans notre continent à la race aryenne. Sa disparition ou destruction ramènerait la barbarie.

Attenter à la race, refuge de la culture humaine, est le crime le plus abominable aux yeux du populiste. Qui s'en rend coupable pêche contre le créateur. Il est complice de l'expulsion du paradis.

La foi populiste répond au vœu de la nature qui rétablit le libre jeu des forces, laissant toujours subsister le meilleur, jusqu'à ce qu'enfin la terre entière appartienne à la meilleure des races.

Nous racistes, nous espérons que l'avenir posera des problèmes que seule une race supérieure pourra résoudre, comme peuple dominateur, disposant des ressources de la planète tout entière.

*

* *

Reprise de l'idée :

Le front marxiste un, centralisé, a devant lui :

une poussière de partis inspirés chacun par une interprétation différente de l'idée populiste (völkisch).

Il faut une idée plus forte, un combat mené par un chef unique, pour venir à bout du marxisme. L'organisation d'une foi politique (Weltanschauung) ne peut se faire que sur une formule; ce que les dogmes sont pour la religion (Glauben), les principes (son programme) le font pour un parti.

Il faut donc créer pour la foi populiste, l'instrument de combat, comme l'organisation du parti marxiste fraie la voie à l'internationalisme.

C'est le but du parti ouvrier nationalsocialiste allemand.

La preuve de la nécessité de formuler le concept populiste et de l'incarner dans un parti est la défaite des populistes — ou prétendus tels — lesquels seraient à compter par millions dans le peuple allemand, qui a pourtant subi la catastrophe.

Ce qui fit le succès de l'internationalisme, c'est qu'il était représenté matériellement par une organisation.

J'ai donc résolu d'extraire, de cette matière abondante et vague du populisme généralement admis, les idées centrales, pour les couler en un moule plus ou moins doctrinal destiné à lier les hommes qui voudraient bien s'y engager.

Le parti national socialiste ouvrier allemand s'empare des traits essentiels de l'opinion populiste en tenant compte des réalités pratiques, du temps, des hommes, de sa propre insuffisance; il établit une profession de foi permettant d'organiser de grandes masses, point de départ qui rendra possible la victoire de cette opinion.

L'ÉTAT

Dès 1920-21, on reproche au parti son attitude hostile vis-à-vis de l'Etat. Partant de là, une foule de batteurs d'estrade s'efforce d'étouffer le mouvement naissant. On feint d'oublier que le monde bourgeois lui-même, à commencer par les professeurs de droit constitutionnel, qui cependant sont là pour expliquer les raisons d'exister de l'institution qui les nourrit, ignore ce qu'est l'Etat. Plus un Etat est impossible,

et plus les définitions sont embarrassées, artificieuses. Situation ridicule pour un professeur autrichien. (K. K. professor) avant 1914. En droit constitutionnel, pas de vérité; on poursuit un but. Ici, à tout prix il faut maintenir le monstrueux mécanisme. Aussi au lieu de réalité, on se sert de mots : « éthique », « moral », etc...

En général trois attitudes :

a) Ceux qui voient dans l'Etat une réunion d'hommes soumis à la même autorité gouvernementale.

Ce sont les plus nombreux. Il y a les légitimistes. Puis les dévots de l'autorité de l'Etat, lesquels prenant le moyen pour le but, assurent que les hommes sont là pour servir l'Etat, alors que c'est l'inverse qui est la vérité.

L'autorité de l'Etat assure l'ordre [et la paix] et l'ordre permet à l'Etat d'exister.

b) Le deuxième groupe, moins nombreux, impose quelques conditions à l'existence de l'Etat. Il désire non seulement unité dans l'administration (1) mais *unité de langue*. Le but de l'Etat n'est plus confondu avec l'autorité, mais le bien public. On trouve quelques idées de Liberté mal entendues. La forme du gouvernement n'est plus intangible, mais elle est examinée du point de vue de son opportunité. Cette opinion est représentée dans la bourgeoisie libérale et démocrate.

c) Le troisième groupe est le plus faible. Il voit dans l'Etat le moyen de réaliser les *vues politiques* — mal définies — d'une nation de langue commune et possédant l'unité. L'idée de langue est envisagée — à tort — comme moyen de nationalisation. La germanisation par la langue ne prouve rien; exemples historiques : le vaincu parle bien la langue du vainqueur, un siècle plus tard, les rôles sont renversés, c'est le vainqueur qui a pris la langue et les usages du vaincu apparent.

La germanisation se fera par le sol, non par les hommes. Germaniser les hommes c'est abatardir la race, d'où l'élément germanique pur disparaîtrait.

(1) Le Reich Wilhelminien se présentait au moins cinq législations municipales différentes (N. D. T.).

Joseph II rêva la germanisation par la langue, il aurait peut-être créé une nation pour l'Etat, mais elle aurait été perdue pour le progrès culturel.

Germaniser les Polonais par la langue ? erreur. Etrangers, ils auraient exprimé leurs idées personnelles en allemand et compromis le prestige germanique. (Dommage causé en Amérique au germanisme par les Juifs allemands).

Ce qui fut germanisé utilement, c'est le sol conquis l'épée à la main, cultivé par des paysans allemands. L'apport de sang étranger se reconnaît encore à l'émiettement de notre individualisme excessif.

Ce troisième groupe, lui aussi, fait de l'Etat un but en soi. Sa conservation est pour lui la tâche essentielle de l'existence humaine.

En résumé, personne ne dit que les forces culturelles et productives reposent sur la race, que la plus haute mission de l'Etat est de la conserver et de l'améliorer, comme la base de tout progrès culturel.

Marx pouvait tirer la conclusion de la carence de l'Etat vis-à-vis de cette tâche : la bourgeoisie négligeant de formuler quelque principe également valable, applanissait le chemin à la théorie marxiste de négation totale.

La bataille de la bourgeoisie contre le marxisme est perdue d'avance; c'est la bourgeoisie qui a fourni les armes sans le vouloir.

Il faut donc que le nouveau parti à base populiste unifie les idées sur l'Etat et ses buts.

Le principe essentiel est :

L'Etat n'est pas but, mais moyen.

Il est condition de la culture humaine, mais il n'est pas lui-même cause de la dite culture. Cette cause réside dans l'existence d'une race capable de culture.

Même il pourrait exister des centaines d'Etats modèles, si la race aryenne faisait défaut, il n'y aurait aucune culture correspondant au niveau des peuples les plus avancés d'aujourd'hui.

On peut même affirmer que la formation d'Etats n'exclut pas la possibilité de destruction de l'espèce humaine, au cas

ou celle-ci perdrait ses supériorités intellectuelles et son élasticité (1) par suite de l'absence de la race douée de ces qualités.

Cas d'un cataclysme tectonique détruisant l'espèce : si quelques individus de race supérieure sont conservés, l'humanité se reconstitue. Inversement, des Etats démunis de génialité disparaissent, comme ont disparu les espèces primitives, remplacées par de mieux adaptées.

Ce n'est pas l'Etat par lui-même qui crée un certain degré de culture, il ne peut que maintenir la race. S'il ne le fait pas, il se maintient, mais éprouve des modifications profondes par suite du mélange des races.

L'Etat actuel peut durer dans sa forme mécanique, mais l'empoisonnement de la race fait baisser son niveau culturel de façon effrayante.

L'Etat n'est donc pas condition d'existence d'une humanité supérieure, mais la nation.

La capacité existe; en général, il faut certaines conditions pour qu'elle se manifeste.

Les nations ou mieux les races douées pour le progrès culturel et créatrices, ont ces qualités à l'état latent, même si la situation momentanément défavorable en empêche la manifestation.

Les Germains n'étaient pas des barbares.

S'ils avaient été placés dans les conditions favorables de l'Hellade, ils auraient produit eux aussi des chefs-d'œuvre. Le Lapon ou l'Esquimau n'aurait rien fait. La faculté créatrice appartient aux Aryens; qu'elle soit en sommeil, sous des conditions trop dures, ou qu'elle s'éveille à la vie, dans des conditions favorables.

D'où constatation :

L'Etat est un moyen. Il a pour but la conservation et l'amélioration d'une communauté d'êtres de même nature corporelle et spirituelle. La conservation s'étend à l'effectif de la race et permet le libre développement des forces incluses. Une partie de ces forces s'emploie à l'entretien de la vie matérielle; l'autre, au développement intellectuel. En

(1) H. veut dire sans doute : plasticité, capacité d'adopter telle ou telle forme suivant les nécessités.

réalité, l'une crée la condition nécessaire à l'autre.

Les Etats qui ne servent pas à ces fins sont des erreurs de la nature, des monstres (1). Le fait qu'ils existent n'y fait rien; pas plus que le succès éventuel d'une bande de flibustiers ne justifie le banditisme.

Nous, nationaux-socialistes, nous n'avons pas à nous servir de cet argument célèbre, du fait qu'il est faux.

Nous devons séparer l'Etat qui est contenant, de la Race qui en est le contenu. Le contenant n'a de raison d'être que s'il remplit son office, c'est-à-dire s'il renferme et protège la race; autrement il est sans valeur.

Le but suprême de l'Etat populiste est la conservation de ces éléments raciaux primitifs qui répandant la culture sont créateurs de la beauté et de la dignité d'une humanité supérieure. Nous, en tant qu'Aryens, nous considérons l'Etat comme un organisme d'une nation, fait pour garantir non seulement sa conservation mais encore pour développer ses qualités intellectuelles jusqu'à la liberté suprême.

Ce qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'Etat n'est qu'un monstre d'erreurs humaines avec d'indicibles souffrances consécutives.

Nous savons que nous sommes flétris du nom de révolutionnaires. Approbation ou blâme, peu importe, nous sommes liés à la vérité reconnue.

*

* *

La valeur d'un Etat ne se mesure pas par rapport au reste du monde (degré culturel, puissance) mais exclusivement par rapport à la nation à quoi il est appliqué.

On peut qualifier un Etat de modèle s'il garantit l'existence d'une nation, quel que soit son niveau culturel par rapport au reste du monde; la mission de l'Etat n'est pas de produire des capacités mais bien de frayer la voie aux forces existantes.

Inversement un Etat est mauvais, si, tout cultivé qu'il soit, il voue le support racial à la ruine.

(1) Fehlerscheniungeu, Missgeburten.

réalité, l'une crée la condition nécessaire à l'autre.

Les Etats qui ne servent pas à ces fins sont des erreurs de la nature, des monstres (1). Le fait qu'ils existent n'y fait rien; pas plus que le succès éventuel d'une bande de flibustiers ne justifie le banditisme.

Nous, nationaux-socialistes, nous n'avons pas à nous servir de cet argument célèbre, du fait qu'il est faux.

Nous devons séparer l'Etat qui est contenant, de la Race qui en est le contenu. Le contenant n'a de raison d'être que s'il remplit son office, c'est-à-dire s'il renferme et protège la race; autrement il est sans valeur.

Le but suprême de l'Etat populiste est la conservation de ces éléments raciaux primitifs qui répandant la culture sont créateurs de la beauté et de la dignité d'une humanité supérieure. Nous, en tant qu'Aryens, nous considérons l'Etat comme un organisme d'une nation, fait pour garantir non seulement sa conservation mais encore pour développer ses qualités intellectuelles jusqu'à la liberté suprême.

Ce qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'Etat n'est qu'un monstre d'erreurs humaines avec d'indicibles souffrances consécutives.

Nous savons que nous sommes flétris du nom de révolutionnaires. Approbation ou blâme, peu importe, nous sommes liés à la vérité reconnue.

*

* *

La valeur d'un Etat ne se mesure pas par rapport au reste du monde (degré culturel, puissance) mais exclusivement par rapport à la nation à quoi il est appliqué.

On peut qualifier un Etat de modèle s'il garantit l'existence d'une nation, quel que soit son niveau culturel par rapport au reste du monde; la mission de l'Etat n'est pas de produire des capacités mais bien de frayer la voie aux forces existantes.

Inversement un Etat est mauvais, si, tout cultivé qu'il soit, il voue le support racial à la ruine.

(1) Fehlerscheniungeu, Missgeburten.

Le niveau culturel d'un peuple ne donne pas la mesure de la valeur de l'Etat.

La valeur absolue de l'Etat est difficile à déterminer.

Quand on parle de la mission [divine] d'un Etat, c'est de la race qu'il faut l'entendre. L'Etat n'a qu'à favoriser le développement de la race.

Que nous faut-il comme Etat à nous Allemands ?

Nous sommes malheureusement un mélange de races, séparées dans l'espace, et capables de se disperser au lieu de se rassembler devant le danger.

Nous devons à ce mélange notre « surindividualisme ».

En temps de paix, il peut présenter des avantages, mais il nous a coûté la domination mondiale.

Si l'Allemagne avait possédé l'unité, elle dominerait l'univers.

La paix serait garantie par l'épée victorieuse d'un peuple maître asservissant l'univers à une culture supérieure.

Si notre division raciale a causé le malheur passé, elle est en tout cas garante de la conservation des parties sans mélange.

Il reste des populations considérables nordiques, non altérées.

Peut-être l'union intime de nos peuples, nous eût-elle garanti l'hégémonie ; mais nous eussions perdu par là, la possibilité d'accéder aux destinées les plus hautes ; cette possibilité réside dans la race pure, élue.

Maintenant que nous en connaissons le prix (1) il faut contrôler et tirer parti de ce que le sort nous a laissé de bon.

La vocation du peuple allemand sur terre consiste dans la formation d'un état dont la tâche suprême sera la conservation et l'augmentation des familles les plus nobles et les plus pures de notre nation et de l'Humanité tout entière.

C'est là ce qui donne pour la première fois à l'Etat un but élevé.

(1) Ici se place la constatation contradictoire des perfections manifestées en diverses races totalement différentes, et qui sont celles justement énumérées par Hitler comme critères des races élues (Chine, Japon, Inde, Ethiopie) ; son jugement sur les valeurs humaines est sujet à révision.

Contraste avec l'objet ordinaire qu'il se propose : l'ordre et la paix dans l'universelle et mutuelle filouterie.

Du mécanisme mort, nous faisons un organe vivant pour une noble idée.

Le Reich allemand, en tant qu'Etat, renferme tous les Allemands, il a mission de réunir les meilleurs éléments (de pure race) pour les conserver, et leur donner peu à peu les postes de commandement.

La conséquence est la lutte. Mais le repos, c'est la fin (1), comme aussi la victoire est le fruit de l'offensive. L'histoire enseigne que le résultat est d'autant plus grand que les masses sont plus incompréhensives, si le but est bien choisi et poursuivi avec persévérance (2).

Nos fonctionnaires ne seront pas rassurés d'avoir à se battre pour quelque chose de futur. L'Etat n'est qu'une excroissance de la nation ; il est plus facile de voir dans l'autorité de l'Etat le mécanisme formel d'une organisation, que l'incarnation souveraine de l'instinct de conservation de la race sur la terre

Pour les esprits faibles, Etat, autorité, sont des buts en soi ; alors qu'ils sont simplement l'arme puissante de l'instinct commun dans la lutte pour la vie. Tout le monde doit s'y soumettre.

Nous trouverons peu de défenseurs de notre thèse — conforme cependant au sens original des choses — dans une société de corps et d'esprit vieilliss.

Les conservateurs ne seront pas avec nous.

Nous avons devant nous une armée infinie, moins de malintentionnés, que d'indifférents par paresse d'esprit. Le cri de guerre effraie les petits esprits, mais rallie les combattifs.

Si, au milieu d'un peuple, une certaine somme d'énergie et d'activité se concentre sur un but unique et se soustrait ainsi à l'inertie de la masse, cette fraction l'emporte. L'histoire universelle est faite par des minorités incarnant une volonté et une résolution supérieures.

(1) « Wer rastet - rostet ».

(2) Pure doctrine militaire de von Schlieffen, mort en 1913.

Ce qui paraît difficile sera la condition nécessaire de la victoire. La grandeur et les difficultés de la tâche réuniront les meilleures énergies. C'est sur ce choix que repose la garantie du succès.

*

* *

Infériorité des bâtards. La nature élimine les produits de mélanges de races. Ces produits, moins résistants, succombent là où la race pure vit et s'endurcit. De même, dans une lutte pour la vie entre éléments dégénérés et éléments purs.

Tout croisement de races conduit à la disparition du produit, tant qu'il reste une portion de la race pure. Le danger n'est écarté que si tous les éléments sont abâtardis.

C'est là un processus naturel d'élimination des produits de croisement.

Le mélange des sangs fait un troupeau, de l'homme un animal grégaire, jamais un support de culture, encore moins un fondateur ou créateur. La mission de l'humanité serait terminée par là.

Qui ne veut pas de cette fin, doit se convertir à cette idée que les états germaniques doivent arrêter l'hybridation.

Nos dégénérés vont crier.

Mais non, il n'y a qu'un devoir, le plus sacré de tous : conserver le sang pur, permettre à la race humaine pure, de se développer plus noblement.

Un Etat populiste a donc le devoir de relever le niveau du mariage, pour que les produits ne soient plus des monstres, tenant de l'homme et du singe.

Tableau effarant : la société actuelle offre aux dégénérés toute possibilité de procréer ; elle offre en même temps toutes les méthodes de stérilisation volontaire aux couples les mieux désignés pour une belle descendance. Inertie et paresse des dirigeants.

Les Eglises portent leur part de responsabilité, en permettant que l'homme tombe, en tant qu'individu, au plus bas degré.

On laisse là ce déchet humain pour aller évangéliser des

Cafres et des Hottentots, où nous aurons bientôt des bâtards paresseux.

Il vaudrait mieux que nos clergés des deux confessions, au lieu d'aller chez les Zoulous, s'efforcent de persuader les parents de chez nous de s'occuper des orphelins, quand ils n'ont pas eux-mêmes de descendants.

L'Etat populiste doit mettre l'idée de race au premier plan des préoccupations de tous. Il devra maintenir la race pure, déclarer l'enfant le plus précieux des biens de l'Etat ; il devra veiller à ce que seuls les parents sains aient des rejetons ; une seule chose sera honteuse : étant malade, avoir des enfants. Une seule tout à fait honorable : y renoncer dans ce cas. Inversement, il sera réputé honteux de ne pas avoir d'enfants bien portants (quand on le pourrait). L'Etat, gardien de l'avenir, doit garantir cet avenir contre l'égoïsme individuel, qui disparaît devant la raison de race. Il faut mettre en œuvre dans ce but, tout ce que l'art médical offre de mieux. Les malades ou individus à hérédité chargée seront déclarés inaptes à la reproduction et cette inaptitude sera rendue effective. L'Etat veillera à ce que la fécondité féminine ne soit pas entravée par une exploitation économique éhontée, qui fait des enfants nombreux une malédiction pour la famille. Il mettra fin à cette indifférence criminelle avec laquelle on traite les conditions nécessaires à une nombreuse famille ; c'est lui qui sera le protecteur de cette précieuse fécondité, trésor d'une nation. Il a plus à se préoccuper de l'enfant que des parents.

Il n'est pas permis d'éterniser par la procréation les misères du corps et de l'esprit. C'est ici que l'Etat populiste doit entreprendre un formidable travail éducatif. L'avenir y verra une action plus méritoire que bien des batailles du siècle bourgeois. L'Etat enseignera que faiblesse et maladie sont un malheur, non une honte, mais honte ineffaçable que de procréer dans ce cas, ce qui inflige à des innocents des souffrances indicibles. Dans ce cas, l'adoption permet au déshérité de donner l'amour et ses manifestations à un rejeton de sa race, sain et capable de devenir un membre vigoureux d'une puissante nation. L'Etat devra agir sans considérer les critiques.

Supprimez la descendance des dégénérés pendant six cents ans, et la nation sera délivrée d'un immense malheur. Ce serait l'élimination des causes actuelles de déclin.

Une nation, un Etat, engagés dans cette voie, porteraient naturellement l'attention sur ce point et l'on jouirait des bienfaits d'une race de haute valeur.

La méthode consiste à ne permettre la colonisation de nouvelles terres qu'à des familles saines.

Commissions de race. Certificats coloniaux.

Ainsi se formeraient des colonies frontalières de race pure, appelées à une expansion heureuse de la nation et de l'humanité.

La foi populiste veut substituer à l'élevage de chiens, chevaux et chats, celui des hommes. C'est l'âge de la science: les uns renoncent, les autres se sacrifient, eux et leurs biens.

Et ce n'est pas impossible, car des centaines de milliers de personnes se vouent actuellement au célibat pour obéir à l'Eglise.

Pourquoi n'obtiendrait-on pas le même résultat par l'objuration d'avoir à maintenir la race pure, pour donner au créateur des êtres comme il les a créés lui-même ?

Objections bourgeoises humoristiques.

Vous ne connaissez qu'un souci : votre vie personnelle, un Dieu : votre argent.

La jeunesse allemande sera l'architecte du nouvel Etat populiste, ou bien elle sera le dernier témoin de la catastrophe totale, de la fin du monde bourgeois.

Nous reconnaissons nos défauts, mais nous les croyons sans remèdes.

Quand un continent tout entier déclare la guerre à l'alcool, nous haussons les épaules. Nous trouvons cet effort ridicule. Et cela convient à une société ridicule. Et si quelque part la lutte est entreprise et avec succès contre le grand, l'intangible rêveur et flaneur alcoolique, alors, c'est lui-même dont le danger est révoqué en doute, et l'on produit des arguments de morale bourgeoise contre cette lutte engagée contre la plus grande des immoralités (1).

(1) Allusion à l'Amérique. Ecrit en 1926.

Pas d'illusions à se faire : notre bourgeoisie actuelle est sans valeur quand il s'agit d'une haute mission humaine; elle est trop mauvaise en qualité ; c'est moins par malice que par indolence. Les « partis bourgeois » ne sont que communautés d'intérêts, cherchant la meilleure manière de les défendre. Pas combattifs évidemment, l'adversaire étant, non pas un épicier prudent, mais une masse prolétaire enragée et résolue.

*

* *

Principes éducatifs de l'état populiste.

La sollicitude de l'Etat ne s'arrête évidemment, pas à l'entrée du jeune rejeton dans le monde. Il s'agit d'en faire un membre précieux capable, à son tour, de multiplier.

Il faut donc obtenir et conserver la santé de l'individu. Les hommes de génie ont été souvent des corps débiles ; ce sont des exceptions, confirmation de la règle. La masse doit être saine, pour pouvoir profiter de l'éclat du génie.

L'Etat populiste s'efforce de former des corps sains ; en second lieu, vient la culture des qualités intellectuelles. Et ici, on visera d'abord la formation du caractère, de la volonté, de la responsabilité. En dernier lieu seulement, viendra l'instruction. L'Etat populiste préfère un homme vigoureux, de caractère solide et résolu, plein de volonté, à un intellectuel débile. Un peuple de savants, dégénérés de corps, non seulement ne fera pas la conquête du ciel, mais ne se maintiendra pas sur la terre. Le savant succombe, incapable de tirer parti de son savoir, là où l'ignorant se tire d'affaire. En somme, il faut une certaine harmonie, un corps contrefait n'est pas redressé par l'esprit rayonnant. La formation de l'esprit serait insoutenable si elle était liée à des corps contrefaits, à des caractères faibles. Ce qui fait la splendeur hellénique, c'est l'alliance des corps et des esprits, également beaux, avec des âmes nobles. L'aphorisme de Moltke : « Le meilleur finit par avoir de la chance », se vérifie surtout dans le rapport du corps et de l'esprit. En général, l'esprit ne réside que dans les corps sains.

L'Etat populiste impose sa volonté sur ce point, comme pour l'obligation scolaire. Il s'occupe de l'hygiène corporelle infantile dans l'âge le plus tendre, afin d'obtenir la trempe indispensable pour la vie ultérieure. Surtout, pas de rats de bibliothèque (Stubenhocker).

Education des jeunes mères et des sœurs.

A l'école, au moins une heure de sport le matin et autant l'après-midi. Tous les sports, à commencer par la boxe.

Vertus de la boxe. — Les hommes incarneront une force virile exhubérante ; les femmes, des mères parfaites.

La faiblesse et lâcheté des classes bourgeoises a seule permis la révolution. Les bourgeois irrésolus se trouvèrent tout à coup devant les pinces et les marteaux aux mains de gars résolus. Toutes nos écoles avaient produit des techniciens excellents, ainsi que les professeurs nécessaires à la tradition, mais pas d'hommes.

Exemple de l'armée : d'une moyenne, elle fait uniformément des héros, ou tout au moins des individus capables d'efforts extraordinaires, en tout cas doués d'une confiance accrue en eux-mêmes et en leurs camarades.

Le peuple allemand gît à terre, exposé aux coups de ses ennemis ; pour lui rendre la confiance en lui-même qu'il a perdue et qui n'est que la résultante des confiances individuelles, il faut élever la jeunesse dans le but de lui rendre cette confiance perdue. La conviction qu'il est possible de retrouver la liberté redressera la nation. Mais cette conviction est la résultante du même sentiment, chez des millions d'individus.

L'écroulement de notre peuple fut effroyable. Effroyable également sera l'effort à faire pour le tirer de sa position, lui permettre de briser ses chaînes et d'en jeter les morceaux au visage de ses ennemis. Il y faut un excès de volonté nationale, la soif de liberté, la passion la plus violente, pour compenser ce qui nous a manqué.

*

* *

Le vêtement — La vanité au service de l'éducation.

Ce n'est pas du vêtement qu'il faut être fier, mais de la beauté des formes. Intérêt des sexes à se connaître pour le choix. Le Juif bancal, séducteur impossible. Le manque d'éducation militaire est cruellement ressenti. Les jeunes filles choisissaient de préférence un militaire.

Après l'école, l'Etat populiste ne laisse pas les jeunes gens perdre le fruit de leur entraînement. Il veille à sa conservation par une éducation prémilitaire, de façon que, l'armée recevant un jeune homme irréprochablement entraîné, n'ait plus qu'à le transformer en soldat.

Dans l'Etat populiste, l'armée a pour mission, outre l'instruction militaire, l'éducation patriotique. Le jeune soldat apprend, non seulement l'usage des armes, mais aussi la vie. Il faut qu'il sache obéir, se taire, même s'il est blâmé à tort. Il acquerra la foi en lui-même, l'esprit de corps et le sentiment de l'invincibilité de sa nation.

Il reçoit à la fin : son diplôme de citoyen, établissant ses droits, un certificat de santé en vue du mariage.

L'éducation des filles est conduite d'après les mêmes vues. Le but est la maternité.

*

* *

En second lieu : le caractère. Certainement inné, quand il est bien formé ; il peut être influencé chez beaucoup d'individus.

On s'est plaint beaucoup d'indiscrétions pendant la guerre. C'était défaut d'éducation.

On ne doit pas élever les enfants à la délation. Commode pour les maîtres, elle est néfaste au caractère.

Ceci n'est qu'un exemple entr'autres. Fidélité, abnégation, discrétion sont des vertus indispensables à un peuple ; leur culture est plus précieuse que celle de bien des matières chargeant inutilement les programmes. Réprimer les pleurs et cris pour les petites misères. L'enfant doit savoir souffrir en silence. Les lettres du front, pendant la guerre, contenaient trop de plaintes. Amélioration, sinon guérison, de nombreux

défauts par l'éducation du caractère, parallèle à celle du corps.

Dressage de la volonté et de la résolution. Culture de la recherche des responsabilités.

« Un ordre vaut mieux que rien ». A l'école, une réponse vaut mieux que le silence.

En décembre 1918, du souverain au dernier divisionnaire, pas d'ordres. C'est, démesurément grossi, à l'échelle de la catastrophe, l'écolier qui ne répond pas, crainte de se tromper. Ce manque de volonté enraciné dans les âmes nous empêche d'agir par crainte du risque. Or, toute grande action comporte un grand risque. C'est un général allemand qui a dit : « Je n'agis que s'il y a cinquante et une chances de succès sur cent ». Formule de catastrophe. Le manque de volonté et de résolution est une peste née à l'école, couronnée par l'absence de courage civil des hommes d'Etat.

De même, aujourd'hui, fuite des responsabilités. Encore faute d'éducation. A l'école, il faut obtenir l'aveu franc, plutôt que le repentir. Certains éducateurs en sont scandalisés et prédisent la potence à l'enfant courageux. Plût au ciel que le peuple tout entier le fût.

L'Etat populiste s'efforcera de développer, au cœur de la jeunesse, la responsabilité, le courage d'opinion. Après des siècles, il obtiendra une nation à l'abri des faiblesses, causes de la dernière catastrophe.

*

* *

L'instruction scolaire scientifique, raison d'être de tout le travail éducatif, sera reprise par l'Etat populiste. Mais il convient de ne pas accabler le cerveau de l'enfant avec des notions dont les quatre-vingt dix-neuf centièmes sont inutiles, et qu'il oublie.

Le programme des écoles primaires et secondaires est surtout à reviser. C'est une cotte mal taillée. Il n'en reste qu'une partie ; une autre est utilisable, mais celle-ci ne suffit pas pour vivre de son travail. Qu'on prenne un homme ayant passé par le collège ou l'école réale supérieure (1) à trente

(1) Ecole sans latin, ni grec.

ou quarante ans ; combien rares les notions surnageant du fatras autrefois péniblement entonné !

On dira : « Oui, mais ce n'est pas la matière à fixer, mais l'exercice qui importe ! C'est la faculté d'attention ! ». Vrai, en partie. Il y a danger ; le jeune élève, submergé, ne distingue pas l'essentiel. Il ne s'agit pas de rendre le cerveau capable d'apprendre, en lui imposant une masse de matière, mais bien de lui confier un trésor utilisable et profitable à tous. Objection : combien d'élèves, devenus hommes, utiliseront les langues étrangères ? A peine deux mille sur cent mille. Que d'heures perdues ! (1).

On pourrait enseigner seulement la structure, les particularités des langues étrangères. Cela suffirait pour le plus grand nombre et donnerait la base de départ à ceux qui voudraient pousser l'étude. On donnerait aux exercices corporels, le temps gagné sur les travaux de classe.

L'enseignement de l'histoire est mauvais, le résultat pitoyable. Quelques dates, années de naissance, des noms ; il manque une grande ligne. L'essentiel n'est pas enseigné. Chacun en est réduit à tirer de son propre fond, les causes profondes. Qu'on lise les discours parlementaires, émanés pourtant d'une moyenne soi-disant cultivée, en tout cas ayant l'instruction secondaire. L'histoire est ignorée. Même en ce cas, s'ils avaient un instinct politique sain, ce serait meilleur pour la nation.

C'est là surtout qu'il faudrait abrégé les programmes. Il faut surtout reconnaître les grandes lignes de développement historique. On apprend l'histoire en tant que guide pour l'avenir et pour la sûreté de la nation. C'est le but. L'enseignement historique est le moyen. Il y a confusion, ici aussi. Le moyen est devenu but en soi. L'homme de la rue n'est

(1) A. Hitler se contredit : l'éducation s'adresse à la moyenne, c'est entendu, mais son maximum forme les grands chefs. Ces derniers deviennent tels à travers le crible de toutes ces sciences et épreuves successives. Ils arrachent au passage une somme d'expériences telles que leur conscience voit clairement le but et les méthodes là où l'homme moyen se sent dominé par les évènements.

Le vrai critérium de race n'est-il pas dans la valeur des esprits ainsi formés ?

pas un professeur d'histoire. Il n'a besoin que de bien connaître ce qu'il faut penser de la question politique nationale.

L'Etat populiste devra faire rédiger une histoire universelle où la question race soit élevée au premier rang.

En résumé : enseignement général abrégé, donné à tous ; enseignement technique suivant les professions, donné à ceux qui se spécialisent. L'enseignement général serait obligatoire pour tous.

L'allègement du programme donnera des heures pour la culture du corps, du caractère, de la volonté, de la résolution.

L'enseignement secondaire est sans objet ; on arrive à la même profession par trois différentes écoles (1).

Ce sont là des demi-mesures à supprimer.

*

* *

Deuxième réforme.

Notre époque matérialiste veut des mathématiques, de la physique, de la chimie, etc..., utiles, évidemment ; mais dangereux si toute l'éducation nationale repose là-dessus. Cette éducation doit présenter un idéal [eine ideale sein]. Elle doit être humaniste, avec quelques fondements de la formation scientifique ultérieure. Sans cela, on se prive de forces plus importantes pour la vie nationale, que toute la technicité. L'histoire romaine est un guide indispensable pour toutes les époques. De même, l'idéal hellénique doit être conservé. Ne pas laisser déchirer les communautés de race par l'apparente diversité des nations. La lutte qui fait rage actuellement se fait pour la défense de l'héritage millénaire, unissant l'Hellade et la Germanie [Griechen - und Germanentum]. Il est essentiel de conserver la formation générale humaniste, idéaliste, pour compenser l'excès de technicité au service de Mammon.

L'Industrie et la Technique ont besoin d'une communauté

(1) C'est le système actuel français. Les conditions sont totalement différentes en Allemagne, où les jeunes gens sont en retard de deux ou trois ans sur les Français, corps et âme.

nationale idéaliste. Ce n'est pas l'égoïsme matérialiste, mais l'abnégation qui la formera.

*

* *

L'instruction de la jeunesse se propose aujourd'hui de faire du jeune homme « un membre utile de la Société » ; on veut dire par là, qu'il sera en état de gagner honnêtement sa vie. L'instruction civile parallèle est bien faible. C'est que l'Etat n'est qu'une forme. Et ici, c'est un souverain, petit potentat plus ou moins divinisé. Il manque la grande ligne. Ce n'était pas le moyen d'obtenir un véritable enthousiasme national. On n'avait pas eu l'art de présenter les héros de l'histoire pour en faire l'objet d'un culte commun, lien puissant. On négligeait de tirer des faits historiques, ce qu'il y a de glorieux, capable d'enflammer les cœurs. On aurait crié au chauvinisme. Et c'était inquiétant pour le bon patriotisme dynastique dont la fin dernière était le Verein de vétérans. La passion patriotique est un cheval fougueux ; il ne tolère pas le premier cavalier venu. La guerre vint et le manque d'enthousiasme fut cruellement ressenti. Les hommes n'avaient pas beaucoup d'entrain à mourir pour leurs seigneurs et maîtres impériaux et royaux. Quant à la « Nation », ils ne savaient ce que c'était.

Depuis la Révolution, pas davantage de passion patriotique. Personne ne tiendrait quatre années sur les champs de bataille « pour la République » et les promoteurs, moins que tous les autres.

Cette République doit la vie à sa docilité à signer tous les tributs, toutes les renonciations. Elle est sympathique au monde comme un débile vaut mieux pour ceux qui l'exploitent, qu'un rude gaillard. Et cette sympathie de l'ennemi est la meilleure critique de la forme de l'Etat. Elle est le meilleur des alliés pour réduire le peuple allemand en esclavage. Elle se contente des « Hoch », des héros du « Reichsbanner » ; qui, si cela devenait sérieux, se sauveraient comme des lièvres.

L'Etat populiste devra lutter pour vivre. Ce n'est pas en signant le plan Dawes qu'il se maintiendra. Il lui faudra justement, ce à quoi il renonce. Ce qui le protégera, ce ne

sont pas les armes, c'est le mur vivant des hommes et des femmes pleins d'amour de la patrie, fanatisés par l'enthousiasme national.

En troisième lieu, l'instruction scientifique tiendra compte des points suivants :

Glorifier les grands inventeurs, les grands faits, en tant qu'appartenant à la nation. Les héros nationaux seront représentés à la jeunesse avec tant d'insistance qu'ils deviendront à la fin les supports du sentiment national.

Les programmes seront remaniés, de manière que tout jeune homme quitte l'école, non pas démocrate ou pacifiste, mais « Allemand ».

Qui aime la nation le prouve par des sacrifices ; il n'y a pas de nationalisme de classe. Crier Hurrah ! ne signifie rien. Une raison d'être fier de son pays, c'est que tous soient solidaires, qu'il n'y ait pas de déshérités, dont on a honte. Il faut faire entrer dans les jeunes cœurs l'union étroite du nationalisme et de la justice. Il en sortira un peuple de citoyens unis dans un amour et un orgueil communs ; ils seront inébranlables et invincibles. La crainte du chauvinisme est impuissance. Les plus grandes révolutions de l'histoire eussent été impossibles sans le ressort du fanatisme, et même de l'hystérie collective ; avec les seules vertus bourgeoises d'ordre et de paix.

Certainement, le monde court au-devant d'une grande révolution : qui sera le maître ? L'Aryen ou le Juif ?

L'Etat populiste doit préparer la jeunesse en vue de la bataille décisive.

La nation qui la première, prend ce chemin, doit vaincre.

*

* *

L'éducation doit graver au fer rouge dans la jeunesse, l'instinct et le sens de la race. Jeunes garçons et jeunes filles doivent être parfaitement convaincus de la nécessité et de la définition de la pureté du sang. C'est le fondement du progrès culturel futur.

Toute éducation corporelle ou intellectuelle serait sans

valeur si elle profitait à un être non capable de les conserver. Sans cela, nous resterions le fumier des civilisations. En nous alliant à d'autres races, nous perdons notre niveau, pour toujours.

Enfin, l'accomplissement parfait de cette éducation raciale se fait à l'armée

Pour importante que soit l'éducation corporelle et intellectuelle, la sélection l'est tout autant. Aujourd'hui, on la traite légèrement. La répartition des talents est indépendante de la situation sociale. Génialité n'est pas forcément liée à richesse. Les grands artistes sortent souvent d'humbles familles.

Certains hommes peuvent acquérir science et habileté sans posséder la faculté de décision, d'application qui leur permettra d'en tirer parti. La création n'est possible que par le savoir uni aux capacités. Le nègre savant est exploité par le Juif dans sa théorie de l'égalité des hommes. Crime contre les races blanches : faire d'un nègre un avocat. Il n'y a que dressage : on ne fera jamais d'un Zoulou ou d'un Hottentot, un créateur. L'Amérique, libérale dans la distribution de l'instruction, a vu plus d'inventeurs dans ce dernier quart de siècle que l'Europe en retard sur ce point. L'Etat populiste n'a pas à garantir à chaque classe sa position, mais à faire sortir de la masse les têtes les plus capables pour leur conférer emploi et dignité. En particulier il faut ouvrir les portes des écoles supérieures à tous les talents d'où qu'ils viennent.

Une autre raison en faveur de cette méthode : nos classes supérieures sont sclérosées, elles ont perdu le contact avec la masse. Il leur manque la volonté, la résolution. Pour l'instruction, elles en ont trop.

Si nous avions eu un robuste homme du peuple au lieu du débile et savant Bethmann Hollweg, nous n'aurions pas versé en vain le sang de nos grenadiers. Les gredins de novembre eurent la partie belle avec nos lettrés.

C'est ici que l'Eglise catholique fournit un modèle. Le célibat, le recrutement par le bas, ne sont pas estimés à leur valeur. Sortie du peuple, elle a l'instinct sûr, lié au monde

des sentiments populaires, d'où la jeunesse étonnante de cet organisme colossal, sa plasticité, sa volonté d'acier.

Une mission de l'Etat populiste, sera le renouvellement des classes intellectuelles par l'apport de sang populaire. Il faudra donc filtrer et utiliser le matériel humain dans ce but. C'est surtout vrai pour la direction intellectuelle de la nation.

De deux peuples également doués, le vainqueur est celui où les cercles dirigeants contiennent les meilleures têtes; alors que son rival voit, dans les hautes charges, seulement la mangeoire commune pour certaines classes sociales. On objectera que le fils d'un homme d'Etat ne peut déceint pas devenir ouvrier : c'est un jugement à réviser par l'Etat populiste. Il faudra rompre avec le scandale du mépris du travail manuel. C'est l'excellence du travail quel qu'il soit qui classe l'homme et non la nature du travail fourni. C'est une erreur d'appréciation due au matérialisme.

En principe, la valeur de tout travail est double : valeur matérielle d'une part, morale de l'autre. Comparaison de la valeur matérielle : service d'un inventeur et d'un manoeuvre. Tous deux également indispensables. Au point de vue idéal, ils sont équivalents si chacun a fait de son mieux. L'appréciation des hommes se fait sur leur manière d'utiliser leurs capacités au mieux des intérêts communs. Le salaire matériel paie l'utilité du travail. Le salaire moral c'est l'estime due à celui dont l'oeuvre est au service de la société. Ce n'est donc pas une honte d'être ouvrier. C'en est une d'être fonctionnaire incapable.

La société actuelle se démolit elle-même; elle introduit le suffrage universel, elle bavarde sur l'égalité légale mais ne leur trouve aucun fondement. L'égalité ne réside pas dans les produits du travail de chacun, mais dans la manière de travailler. C'est par là que le hasard naturel est éliminé et que l'individu devient l'artisan de sa propre valeur.

Les hommes se rangent aujourd'hui en catégories par leur salaire, ils oublient les raisons ci-dessus. Pour guérir cette génération malade et pourrie intérieurement, il faut d'abord mettre à nu les causes. Le parti national-socialiste, sans tenir

compte des vues bornées de la société bourgeoise, rassemblera et ordonnera ces forces capables de lutter pour la nouvelle foi.

*

* *

Le travail manuel est peu payé; le travailleur ne peut pas par suite profiter de la culture; il baisse dans l'appréciation commune.

Il y a là beaucoup de vrai. Et il faut égaliser davantage les salaires. Les plus grandes œuvres de l'humanité n'ont pas été créées en vue du lucre. Au contraire, le plus souvent elles signifient renoncement à la richesse. Quelques œuvres d'aujourd'hui sont dues à la soif de l'or; leur absence n'appauvrirait pas beaucoup les hommes.

Notre parti donnera à chacun ce qui est nécessaire à la vie tout en faisant valoir le principe que l'homme ne vit pas pour la jouissance matérielle. Il faudra établir une échelle des salaires, honnête et sage, capable de pourvoir à la vie décente. Qu'on ne dise pas que c'est un idéal impossible. Nous ne prétendons pas ramener l'âge d'or. Cela n'empêche pas de combattre les défauts reconnus, de dominer les faiblesses, de s'efforcer vers l'idéal. La dure réalité n'apportera que trop de restrictions. Raison de plus pour viser haut. Les imperfections ne doivent pas en détourner, pas plus qu'on ne se détourne de la justice, à cause des erreurs; pas plus que des remèdes, qui ne suppriment pas la maladie.

Qu'on ne diminue pas la valeur d'un idéal. Les combattants mouraient pour la patrie et non pour le pain quotidien. Quand la Révolution eut éloigné cet idéal pour y substituer des promesses, au lieu d'un paradis on n'a plus eu qu'un purgatoire et le mépris des nations.

En face de la République positive, nous mettrons un Reich idéal.

SUJETS ET CITOYENS

Aujourd'hui, nous avons des citoyens et des étrangers; les premiers jouissant des droits civiques en Allemagne, les

autres dans les diverses nations de la terre. Il y a aussi les sans patrie.

Le lieu de naissance joue un rôle essentiel. Un nègre des anciennes possessions allemandes ayant un enfant en Allemagne, cet enfant sera citoyen allemand.

La naturalisation ultérieure est possible dans certaines conditions de moralité et de solvabilité, sans grandes exigences.

Il n'est pas question de race. Humoristique aperçu du tour de passe-passe transformant un quelconque Zoulou en Allemand authentique, capable d'élire et d'être élu, ou d'obtenir n'importe quel emploi.

Les Etats-Unis sont plus exigeants.

L'Etat populiste divise les habitants en trois catégories : citoyens — sujets — étrangers.

La naissance qualifie les sujets.

L'étranger se différencie par ce qu'il est sujet d'un autre pays.

Le jeune sujet se soumet aux obligations scolaires et post-scolaires, puis il entre dans l'armée, et c'est ensuite qu'il reçoit solennellement son brevet de citoyen. L'Etat doit faire la distinction entre ceux qui le servent et ceux qui l'exploitent.

La délivrance du brevet de citoyen doit être solennelle et, cette qualité confère à un balayeur de rues plus d'honneur que la royauté à l'étranger.

Le citoyen a des privilèges devant l'étranger. Il est maître dans le Reich.

La femme est sujette jusqu'au mariage. Toutefois le droit civique peut lui être conféré dans certaines fonctions.

XIII

PERSONNALITÉ ET IDÉE DE L'ÉTAT POPULISTE

Si la mission principale de l'Etat national-socialiste est la constitution et le maintien du support de l'Etat, il ne suffit pas de favoriser les éléments de la race, de les éduquer, de les préparer à la vie, mais encore il est nécessaire de mettre l'organisation de l'Etat en harmonie avec la dite mission.

Il serait puéril de vouloir apprécier la valeur de l'homme d'après sa race, ce qui est déclarer la guerre à l'aphorisme marxiste « un homme en vaut un autre ». Sans tirer les dernières conséquences, si la différence des races classe les valeurs humaines, le même fait se produira entre les individus de même race. En gros, les hommes paraissant égaux, présentent par milliers des caractères distincts.

Première conséquence : triage des éléments de race pure; favoriser leur multiplication.

C'est une tâche relativement grossière. Plus difficile est la recherche des meilleures têtes pour leur donner la place qui revient à la supériorité de leur esprit, mais encore et avant tout celle qui est utile à la nation.

Une foi politique repoussant l'idée démocratique du nombre et visant à donner au meilleur peuple, c'est-à-dire aux meilleurs hommes, l'empire de la terre, doit donner parmi le peuple, le commandement et la plus haute influence aux meilleures têtes. Elle se fonde non sur le principe majoritaire mais sur celui de la personnalité.

En somme, reconstruction de la vie économique, répartition des richesses, appel des masses à collaborer au processus économique par des salaires plus équitables, suppression des trop grandes différences de salaires sont des manifestations toutes extérieures qui ne peuvent donner la moindre idée de notre foi politique.

Tout ce qu'on vient d'énumérer ne suffira jamais pour donner à un peuple longue vie et victoire sur ses ennemis.

Il faut encore procurer à la nation cette armature intérieure qui la fera triompher des faiblesses dont nous souffrons aujourd'hui.

Et il est à propos, ici, de voir comment s'acquiert et s'augmente la valeur de la personnalité.

Instinct chez les animaux; chez l'homme, c'est toujours un sujet d'élite qui invente, qui trouve, qui impose à l'imitation l'acte, l'objet, la méthode victorieuse.

L'usage de la pierre comme arme, la domestication des animaux, l'utilisation du feu jusqu'aux inventions modernes mettent en lumière la valeur de la personne créatrice. Toutes les inventions sont le résultat de l'activité d'une seule personne. Le travail de la pensée théorique première base de futures inventions matérielles est encore bien le fait d'une personne unique. Ce n'est pas la masse qui invente, ce n'est pas la majorité qui organise et qui pense mais encore et toujours l'homme isolé, la personne.

Une communauté humaine n'apparaît bien organisée que si elle donne à ce créateur le moyen de travailler au profit de l'ensemble.

Ce qu'il y a de plus précieux dans l'invention c'est encore l'inventeur. Et la plus haute mission de l'organisation sera de l'employer de manière utile à l'ensemble.

L'organisation elle-même n'est que l'incarnation de l'effort pour mettre les têtes au-dessus de la masse et de leur soumettre celle-ci.

L'organisation doit partir de ce principe, que ce qu'il y a de bon pour l'humanité ne fut jamais dans la masse, mais dans les têtes créatrices, bienfaitrices de la race humaine.

La sélection de ces têtes se fait dans la dure lutte pour la vie.

Beaucoup sont brisés et disparaissent.

Dans tous les domaines de la pensée, de l'art, de l'économie la sélection se poursuit. L'administration de l'Etat, la puissance militaire, sont soumises à la même idée. Partout domine l'idée de personnalité : autorité en bas, responsabilité en haut.

Seule la vie politique s'est radicalement détournée de ce principe naturel, c'est la majorité qui décide en haut et tout le corps social en est empoisonné jusqu'en bas, ce qui revient à le dissoudre. L'action destructive d'Israël, en d'autres peuples vient aussi de ses efforts pour saper la valeur de la personnalité chez ses hôtes, pour y substituer la masse. Ainsi se substitue au principe organisateur de l'humanité aryenne celui destructif des Juifs.

Israël devient « ferment de décomposition » des peuples et des races et, par extension, le dissolvant des civilisations humaines. C'est le marxisme qui représente à l'état de culture pure l'expérience juive, pour supprimer l'influence de la personnalité, pour y substituer le nombre. C'est le régime parlementaire dont nous voyons les néfastes conséquences dans tout le Reich et dans le domaine économique. C'est le mouvement syndical qui ne représente pas les véritables intérêts des ouvriers mais sert exclusivement les visées subversives d'Israël. Il est voué de ce fait à la régression.

Le marxisme s'est révélé incapable de faire fonctionner un système économique existant, à plus forte raison d'en créer un de toute pièce. Il a été obligé de faire des concessions au principe de la valeur des personnes de même que, dans sa propre organisation, il n'a pu y échapper.

Ce qui distingue la foi national-socialiste du marxisme c'est que, non seulement elle tient compte de la race, mais encore des personnalités, dont elle fait les piliers de sa construction.

L'Etat populiste doit donc délivrer toute la direction et principalement la première de toutes, la politique, du principe parlementaire de majorité, pour y substituer sans contestation possible, le droit de la personne. La meilleure constitution ou forme d'Etat est celle qui place les meilleurs, avec la sûreté la plus naturelle, à la tête du peuple.

Comme dans le domaine économique, l'homme progresse d'une petite affaire, à une plus grande, pour arriver finalement à une très grande, de même en politique. Les génies seuls n'ont rien de normal.

L'Etat doit être ancré dans toute son organisation depuis

la cellule municipale jusqu'à la magistrature suprême au principe de la personnalité.

Les décisions sont toujours prises par un seul. Le mot conseiller reprend sa signification originelle. Et le responsable reçoit des avis, non des bulletins de vote.

C'est le principe fondamental de l'armée : autorité vers le bas, responsabilité vers le haut.

Nous ne pourrons nous passer de ces corps nommés Parlements, mais ils seront uniquement utilisés dans la discussion et les conseils, la décision sera prise par un responsable seul.

Les Parlements sont nécessaires pour que s'y fasse la sélection des chefs, à qui l'on confiera des missions avec responsabilité.

L'Etat populiste possède des corps de conseillers affectés à chaque chef (Führer) choisi, depuis la commune jusqu'au chef de l'Etat; celui-ci leur répartit la besogne pour prendre lui-même, au besoin, dans certaines parties la responsabilité entière; de même en plus grand, le chef ou président de chaque corporation.

L'Etat populiste divise ses corps de représentants en deux catégories de chambres : les unes politiques, les autres corporatives.

Pour en tirer une collaboration, elles sont dominées par un sénat sélectionné.

Jamais de vote nulle part. Les assemblées sont des organes de travail, non de vote. Le simple membre est conseiller, jamais votant. La décision appartient toujours au président, exclusivement.

Ce principe : l'union indissoluble de l'autorité avec la responsabilité, doit former un choix de chefs, impossible avec le parlementarisme.

Ainsi la constitution sera mise en harmonie, avec cette loi à quoi elle doit déjà sa grandeur culturelle et économique.

*

* *

Quant à la possibilité de réaliser ces données de l'expé-

rience, le passé nous l'enseigne : le principe majoritaire n'a été utilisé que très peu et toujours en période de déclin.

Evidemment, ce n'est pas réalisable par un ordre d'en haut et d'un seul coup; le principe doit imprégner toute la législation, et même la vie civile. Une telle révolution ne peut se produire qu'au moyen d'un parti construit lui-même dans cet esprit, et portant déjà l'Etat futur.

Il faut donc que dès aujourd'hui le parti incarne cette idée, et lui donne plein effet dans son organisation intérieure, afin de pouvoir non seulement montrer les mêmes directives à l'Etat, mais mettre à sa disposition le corps parfait de son propre Etat.

FOI POLITIQUE ET ORGANISATION

Il ne suffit pas d'avoir un programme, il faut fonder un parti; c'est là, la difficulté essentielle. Les partis existants ne vont pas céder la place; ils sont tous conduits par des Juifs. Toujours des Juifs!... Si on laissait faire, les Juifs mangeraient tous les peuples de la terre.

Bourgeois et prolétaires, lâcheté, indolence, sottise, courent à leur perte en toute conscience. Un parti juif ne peut rien vouloir de ce qui est bon pour un peuple aryen.

Il faut chercher une nouvelle force indépendante des anciens maîtres de l'opinion publique. Il s'agit de mettre d'abord les Juifs hors de cause. C'est le plus difficile.

Critique du passé. Le marxisme a critiqué pendant soixante ans avant de triompher.

Une foi politique est intolérante. Elle ne veut d'aucun autre parti. Elle ne s'abaissera pas à constituer un simple parti, elle veut être d'abord une « foi ».

Il en va de même pour les religions.

Le christianisme naissant détruisait les autels (1).

Il s'agit ici du fanatisme judaïque, le plus intransigeant, le plus terrible. Il ne peut être vaincu que par un fanatisme égal. On ne brise la terreur que par la terreur.

Les partis politiques font des compromis, les fois religieuses jamais; les premiers comptent avec leurs adversaires, les religions se proclament infaillibles.

Initialement les partis politiques ont quelque chose de religieux, mais l'étroitesse de leurs vues leur ôte l'héroïsme nécessaire à la foi. Ils sont conciliants pour avoir ces petits esprits avec qui l'on ne fait pas de croisades. Ils ne cherchent que leur place à la mangeoire. Chacals!

Une religion ne partage jamais.

(1) Déjà croulants, à la vérité.

Un parti : son programme est formulé en vue des élections

Une foi : son programme est une déclaration de guerre à l'ordre existant des choses, à la conception régnante du monde.

Inutile de communiquer à tous les plus subtiles pensées des chefs. Quelques points très clairement expliqués, les grandes directives bien gravées dans les esprits, et l'individu est convaincu intimement de la victoire. Comparaison militaire. Le soldat et la stratégie. Le fanatisme bien plus nécessaire.

Une organisation a besoin d'une direction spirituelle de haute valeur appuyée sur une masse, guidée par le sentiment, l'instinct. Une compagnie composée de deux cents esprits d'égale valeur est impossible, mais elle sera facilement commandée s'il y a dix bons et le reste inférieur.

La social-démocratie avait exploité cette vérité d'expérience. Les soldats libérés étaient encadrés de Juifs; les employés de syndicats allemands étaient les sous-officiers.

La bourgeoisie allemande n'a pas vu que la force d'un parti ne réside pas dans sa valeur idéale, mais dans l'obéissance, la discipline et le nombre de ses adhérents. La valeur du commandement est l'essentiel; il faut adapter le programme aux masses, sans lesquelles l'idée ne restera jamais qu'une idée.

Si l'idée populiste, aujourd'hui à l'état de désir vague, veut devenir un succès réel, il lui faut dégager du monde de ses idées, quelques directives destinées à lui attacher des masses d'hommes capables de mener la lutte.

Ce sont les ouvriers allemands.

Ainsi vingt-cinq principes directeurs furent écrits. Ils constituent une profession de foi politique faite pour souder les membres intimement entre eux. Pas la moindre modification ou interprétation de ces principes : ils sont intangibles et définitifs.

Toute discussion à ce sujet est vaine et dissipe inutilement l'activité du parti.

C'est l'esprit et non la lettre qu'il faut considérer.

L'Eglise catholique est un exemple vivant. Les phénomènes fuient, elle reste le pôle inébranlable.

Donc le succès de la foi populiste exige : un parti capable de lutter; pour ce parti, un programme inébranlable jusqu'à la victoire.

Les vingt-cinq principes du programme national-socialiste doivent être intangibles.

Ces expériences ont donné son nom au jeune parti. Plus tard, elles guidèrent la rédaction du programme, et permirent le développement des adhésions. Pour conduire l'idée populiste à la victoire, il fallut créer un parti composé non seulement d'intellectuels, mais aussi d'ouvriers manuels.

Toute tentative de réalisation de l'idée populiste serait vaine sans une organisation prête à la lutte.

Le parti a le droit et le devoir de se considérer comme représentant l'idée populiste.

Toute tentative pour représenter l'idée populiste en dehors du parti national-socialiste est impossible; la plupart du temps, elle n'est que tromperie.

C'est le parti qui incarne l'idée populiste.

*

* *

C'est le succès du parti national-socialiste qui a fait adopter l'étiquette « völkisch » populiste, par tant de sociétés, groupes et sous-groupes. C'est le parti national-socialiste ouvrier allemand seul qui a donné un corps et la vie au mot : populiste.

Qu'ils se souviennent : huit ans auparavant, inconnu; sept ans, on en rit; six ans, on dit c'est idiot; cinq ans, on le combat; quatre ans, on le déteste; trois ans, on le poursuit; deux ans, on se l'annexe, on s'en sert comme cri de guerre.

Redoutables amis.

LA BATAILLE DU TEMPS PRÉSENT
VALEUR DE LA PAROLE

A peine la première grande assemblée du 24 février 1920 terminée, que déjà l'on prépare la suivante. Ce n'est plus tous les mois, tous les quinze jours, c'est tous les huit jours à présent. Et chaque fois, foule plus nombreuse, plus attentive. Sur Versailles, interruptions : « Et Brest Litowsk ? » Cette foule est à désespérer. Impossible de lui faire entendre que Versailles est honte ineffaçable, qu'il signifie pillage. Et rien ne vient de la part des bourgeois. Peut-être seulement autour d'une tasse de thé, entre amis; mais, ici, à la réunion publique, où ils devraient être, il n'y a personne. Ils n'osent pas venir devant les loups, sauf pour hurler avec eux.

J'ai donc pris parti contre le traité de paix et j'en ai exposé les clauses et leurs effets. Le parti ne doit pas suivre la masse, mais la diriger..

J'eus à intervenir pour empêcher le parti de se mettre à la remorque, au risque d'être lapidé. En particulier dans la question du Tyrol où je pris parti pour le germanisme.

On peut constater dans l'histoire, que les plus grands succès sont venus à des partis incompris au début, parce qu'ils heurtaient de front l'opinion commune.

Je paraissais dans ces années devant deux à trois mille adversaires d'opinion qu'il me fallait retourner en deux heures.

J'appris promptement à ôter l'arme des mains de mon contradicteur. Je sus vite quels arguments il utiliserait, obéissant en cela à la discipline stricte du parti, et je fus paré pour la riposte.

Idées régnantes : Versailles n'est que revanche de Brest Litowsk, et les réparations sont dues.

Je combats ces idées, leur substituant celles de l'huma-

nitisme débordant de Brest Litowsk et la cruauté révoltante de Versailles.

Le résultat fut écrasant.

Je répétais des douzaines de fois les conférences sur « les vraies causes de la guerre » et « les traités de paix de Brest Litowsk et de Versailles ». Ces réunions publiques me rendirent le pathos familial ainsi que les gestes nécessaires devant une assemblée de mille hommes. J'utilisai aussi les tracts dont on fit des tirages nombreux. Mais c'est la parole qui avait le plus d'effet. Effectivement elle seule est capable de provoquer les grandes révolutions, il y a à cela des raisons psychologiques. Les partis bourgeois se bornant à écrire n'ont jamais pu exercer d'action sur les masses.

L'orateur en contact étroit avec son auditoire reçoit de lui le reflet de ses paroles. Il apporte en conséquence toutes les explications les plus propres à produire les sentiments nécessaires au but poursuivi. Il arrive en général qu'un brillant orateur s'exprime convenablement aussi par écrit, alors qu'un écrivain, même habile, est incapable de parler en public à moins de s'y exercer spécialement. Le lecteur cherche ses propres pensées dans les livres qu'il choisit; c'est tout au plus si un tract ou une affiche trouveront accès près de lecteurs d'opinions différentes. L'image ou le film sont mieux acceptés et procurent d'un seul coup des informations qu'il aurait fallu chercher par une longue lecture.

L'essentiel est de savoir, on ne sait jamais avec un écrit, en quelles mains il parviendra; on risque donc de ne pas atteindre le public que l'on cherche. Il faudrait présenter l'idée sous une forme adaptée aux différents niveaux intellectuels des lecteurs.

L'orateur peut traiter le même sujet que le livre, il ne présentera jamais deux fois la même matière sous la même forme s'il est un grand et génial orateur populaire. Porté par la masse, les mots partent de son cœur à mesure qu'il en a besoin pour frapper ses auditeurs. Qu'il commette la plus légère erreur, il est aussitôt en présence d'un correcteur vivant. Les jeux de physionomie de ses auditeurs lui montrent s'il est compris, s'ils le suivent et s'il les a convaincus. N'est-il

pas compris il répète si simplement et clairement que le dernier comprendra. Ne le suit-on pas ? il reprend prudemment et lentement son idée jusqu'à ce que personne ne reste en route. Soupçonne-t-il qu'on n'est pas convaincu ? il répète tant de nouveaux exemples, il reprend les objections inexprimées, il les contredit, les émiette jusqu'à ce qu'enfin le dernier groupe trahisse par sa physionomie la capitulation devant les preuves.

Le plus délicat est qu'il s'agit de sentiments. On vient à bout facilement d'idées fausses, d'informations erronées. On ne domine pas les sentiments. Il faut faire appel à leurs forces secrètes et c'est ce que ne peut faire l'écrivain. La meilleure preuve en est l'échec de la presse bourgeoise pourtant adroitement présentée.

On objectera que le marxisme a bien vaincu grâce à des écrits. En réalité ces écrits n'ont atteint que peu d'intellectuels, juifs surtout, lesquels ont fait la propagande orale laquelle s'est emparée des masses. On les a chauffées au moyen d'une presse marxiste écrite par des agitateurs tandis que la bourgeoisie voudrait bien faire de l'agitation au moyen d'écrivains. Le social-démocrate passe du local de réunion publique à la salle de rédaction. Et il connaît son monde. L'écrivain bourgeois passant de son bureau pour paraître devant la masse est malade à l'odeur et ne peut même ouvrir la bouche. Des millions d'ouvriers sont venus au marxisme par l'infatigable et véritablement puissante propagande de dizaines de milliers d'agitateurs depuis le grand apôtre enflammé jusqu'aux petits employés de syndicats hommes de confiance et orateurs de discussions. Frappant à coups redoublés, ces orateurs gagnaient une connaissance fabuleuse de leurs auditeurs et choisissaient opportunément les armes d'attaque de l'opinion publique. C'était alors les manifestations en masse, avec cortège de cent mille hommes, qui faisaient pénétrer au cœur des misérables, la fierté de cette conviction d'être un membre du grand dragon, dont le souffle brûlant allait balayer le monde bourgeois détesté, préluant à la victoire définitive de la dictature prolétarienne. Le moment de la réunion influe beaucoup sur le résultat. Dix heures du

matin, mauvais auditoire; 3 heures, médiocre; le soir, enthousiasme. La même conférence, le même orateur, le même sujet. Il s'agit en somme d'une lutte entre la volonté de l'orateur et celle de ses auditeurs. L'orateur acquiert par l'habitude un tact merveilleux pour les conditions de la propagande qui manque presque toujours à l'écrivain. Donc l'écrit servira plutôt à conserver, consolider et approfondir une opinion déjà existante. La révolution française n'est pas la conséquence de théories philosophiques; une armée d'agitateurs conduite par des démagogues de grand style fouetta les passions d'un peuple supplicié jusqu'à ce qu'enfin l'explosion volcanique eut lieu dont l'Europe fut épouvantée. Il en a été de même en Russie. Il faut ignorer la vie comme nos intellectuels allemands pour prétendre que l'écrivain doit être supérieur en esprit à l'orateur. Ceci est illustré précieusement par la constatation qu'on est souvent déçu à la lecture de discours prononcés par un grand orateur. Je me rappelle, pendant la guerre, avoir lu la critique d'un discours de Lloyd George alors ministre des munitions; il y était dit, que dans ses discours il n'y avait ni esprit ni savoir; tout au plus des banalités. J'eus plus tard entre les mains le texte même des discours et je ris beaucoup de l'incompréhension du buveur d'encre. Le grand démagogue anglais avait bien parlé pour la masse de ses auditeurs et, par-dessus leurs têtes pour tout le petit peuple anglais et, de ce point de vue, le discours était admirablement construit, avec une connaissance étonnante de l'âme populaire.

Bethmann Hollweg fait des discours pleins d'esprit, mais incapables d'émouvoir un peuple qu'il ignore. De même nos intellectuels, sclérosés de savoir, sont hors d'état d'apprécier la manière de s'adresser au public simple. Lloyd Georges avait un génie supérieur à Bethmann. Le discours d'un homme d'Etat s'adresse à la nation non pas à une assemblée de docteurs.

*

* *

Les progrès étonnants du parti sont les fruits de ces expériences.

Les écrits sont moins utiles : ils s'adressent aux chefs. Aucun adversaire ne les lit.

Les tracts sont plus utilisables. Le titre, la gratuité, le sujet présenté avec images, le font lire, mais ce n'est jamais qu'une impulsion; une curiosité qu'il allume, il ne touche pas à fond. Il faut la grande réunion publique. Elle seule donne à l'individu, à son insu, le sentiment de sa faiblesse dans l'isolement, de sa force, dans l'union. Et de cet obscur état d'âme, l'orateur tire un esprit de corps particulier, un état d'enthousiasme.

L'homme, nouvelle recrue du parti, isolé dans son atelier ou sa fabrique, a besoin de la grande réunion, des manifestations collectives pour sentir la force de l'idée qu'il partage. Effet de suggestion collective. La volonté, le désir, la force de milliers d'individus paraît s'accumuler dans l'individu isolé. L'homme vient à la réunion hésitant et troublé, il la quitte intérieurement réconforté ; il est devenu membre d'une communauté.

Le parti ne doit pas oublier cela. Et surtout ne pas se confier à ces bourgeois présomptueux qui ont perdu le prestige et l'existence de la classe en n'empêchant pas le peuple allemand de tomber au marxisme, échec lamentable : outrecuidance et morgue, du même bois que sottise, c'est ce qu'ils offrent à présent.

Ils méprisent la parole se rendant compte apparemment de l'inanité de leurs bavardages.

J'allai en 1919, 20 et 21 dans les réunions bourgeoises.

Huile de foie de morue de ma jeunesse ! il fallait avaler, mais que c'était donc mauvais !...

Le peuple évite ces réunions, comme le diable l'eau bénite.

Les auditeurs sont tous des affiliés ; l'orateur lit, on baille. J'étais à la réunion pour la bataille de Leipzig (1813). L'orateur, un quelconque professeur d'université ; à gauche, un monocle, à droite, un autre, au milieu, un sans monocle. Le discours imprimé eut sans doute été très bien. Effet déplorable. On baille, on s'en va trois ouvriers venus là par curiosité, ou à l'écoute pour leur parti, ricanaient, se poussaient ; ils finirent par s'éclipser. Ce n'était pas la peine de troubler une

pareille séance. Cela finit par l'allocution enflammée du président et chants patriotiques.

Puis on s'en alla, qui à sa bière, qui au café, et d'autres enfin au grand air ! Oui, au grand air ! Au diable leur réunion ! Evidemment, elle ne troublerait pas l'ordre et n'alarmerait pas le gouvernement.

Evidemment, c'était tout autre chose avec les réunions national socialistes. Là, deux opinions se heurtaient. Les rouges venaient en colonne serrée, pour en finir avec nous. Il fallait organiser un service d'ordre très sévère. C'est grâce à l'allant de notre police particulière, que nous en vimmes à bout.

Nous avons choisi le rouge, nos adversaires de même couleur en furent exaspérés. Quand aux bourgeois, ils se disaient à l'oreille que nous étions un rameau marxiste. Nous n'invitions ni «dames» ni «messieurs» seulement des «compagnons» ou «compagnonnes» [Volksgenosse, in]. Et c'est ce qui nous rendait suspects. Nous riions bien de ces lièvres bourgeois, l'œil au guet, dressant l'oreille, méditant sur l'énigme de notre existence.

Nous avons pris le rouge, pour exaspérer les marxistes. Ils interdirent nos réunions à leur adhérents, qui vinrent tout de même, peu à peu, toujours plus nombreux. C'est alors qu'ils tentèrent d'employer la terreur, et engagèrent leurs adeptes à venir en masse à nos réunions pour nous assommer. Alors nous eûmes des salles remplies trois quarts d'heure avant, et ressemblant à un tonneau de poudre, mèche allumée.

Ils arrivaient les poings faits et repartaient convaincus.

On recommença d'interdire les réunions. Nous eûmes moins d'auditeurs, mais nous en eûmes tout de même. On revint à la terreur. La presse rouge hésitait de même., tantôt attaquant, tantôt paraissant nous ignorer. Le sens de leurs articles était indifférent : l'essentiel était qu'ils s'occupent de nous.

Une chose bien évidente : la lâcheté personnelle des chefs marxistes. Leurs dispositions pour nous supprimer par la terreur nous étaient toujours connues très à l'avance et nous

prenions nos mesures si exactement que les groupes terroristes ne se doutaient pas qu'ils étaient tenus à l'œil. Quant à la police, son action nous était toujours néfaste; elle se bornait à disperser l'assemblée. C'est tout ce que voulait l'ennemi.

La police est souverainement injuste dans l'exercice du droit de supprimer les réunions qui, soi-disant, peuvent être troublées. Elle nous communiqua très souvent par écrit l'interdiction. Et c'était à la demande des syndicats marxistes! Toute réunion protégée par la police est par cela même discréditée aux yeux de la masse.

On organisa donc un service d'ordre sur ces bases :

- 1° Direction énergique et psychologiquement juste;
- 2° Troupe du service d'ordre organisée.

Nous établîmes notre autorité indiscutée dans nos réunions. Nos adversaires apprirent bientôt que tout perturbateur était impitoyablement expulsé sans le moindre égard, même si nous n'étions qu'une douzaine entre mille. Dans les réunions de ce temps-là, surtout hors de Munich, nous étions souvent quinze ou seize nazis pour cinq, six ou sept cents adversaires. Mais nos auditeurs savaient que nous ne cédions jamais. Il est arrivé plus d'une fois, qu'une poignée de nazis est venue à bout d'une masse hurlante et violente. Il est certain que nos quinze ou seize hommes auraient succombé à la fin; mais les autres savaient, qu'au moins, le triple des leurs eussent été mis à mal et ils ne s'y risquaient pas.

Les marxistes nous ont montré le chemin. Ils avaient une discipline aveugle, aussi les bourgeois n'essayaient même pas de disperser leurs réunions. Et les marxistes avaient pris le parti d'interdire et de considérer comme une provocation toute réunion tenue sans leur aveu. Actionnant la police, si le chef en était un simple agent sans indépendance ni fidélité à la nation, ils obtenaient l'interdiction.

Les réunions bourgeoises sont ridicules : les dirigeants se croient obligés à une attitude neutre impossible. Souvent l'orateur est simplement expulsé par le vacarme des compagnons.

Les nazis introduisent une nouveauté : nous sommes ici

chez nous; les perturbateurs seront expulsés est-il déclaré. Et l'on tient parole.

Dès les premières grandes réunions j'ai organisé un service d'ordre formé de solides gaillards, une partie, camarades du front, les autres, jeunes partisans nouveaux. Les uns et les autres sont soigneusement instruits du fait que l'on ne **résiste à la terreur que par la terreur**, et que, la résolution la plus ferme, l'emporte à la fin. L'idée du parti est assez noble pour qu'on se sacrifie. Enfin, s'il faut recourir à la force, c'est l'attaque qui l'emporte toujours.

Et la jeunesse n'attendait que ces paroles!

Cette génération de la guerre déçue et outrée, n'a que dégoût et abomination devant la lâcheté bourgeoise.

La Révolution lui parut alors clairement la conséquence de la conduite de la bourgeoisie. Il y aurait eu la force dans le peuple si les chefs n'avaient pas manqué. Leurs yeux brillaient dès mon appel à leur mission nécessaire. La sagesse a besoin de force sur cette terre. La déesse de la paix ne peut se montrer sans le dieu de la guerre, toute grande action pacifique a besoin de la protection et de l'aide de la force. Et l'idée du service militaire devient vivante; non plus sous la sclérose de vieux fonctionnaires au service de l'autorité mourante du devoir, mais dans le sacrifice de la vie individuelle pour la nation, toujours et partout.

Et la jeunesse a marché!

Comme un essaim de frelons, ils se jetaient sur les perturbateurs, sans les compter, dans la conviction qu'il fallait ouvrir la voie au parti, sans tenir compte des blessures et des sacrifices.

Dès la fin de l'été 1920, les troupes du service d'ordre reçurent peu à peu des formes déterminées. En février 1921 on forma des centuries, réparties en groupes.

Dès ce moment nos assemblées furent si suivies que la police devait fermer l'accès bien avant l'heure, le local étant comble.

*

* *

L'organisation éclaircit dès le début la question insigne :

drapeau. Le manque de symbole était insupportable. J'avais dans ma jeunesse fait l'expérience de l'importance d'un pareil insigne. Après la guerre j'assistai à Berlin à une manifestation en masse avec drapeaux, brassards, fleurs rouges. Je me rendis compte de la facilité avec laquelle succombe l'homme du peuple devant un aussi grandiose spectacle.

Les couleurs de l'Etat ne représentaient rien pour les partis bourgeois. Et eux-mêmes n'ont pas de foi politique.

Mais le Reich avait été charpenté sans l'aide de la bourgeoisie; son drapeau était né de la guerre, il n'était que l'emblème de l'Etat, sans y ajouter le rayonnement d'une foi.

L'Autriche allemande avait adopté les couleurs révolutionnaires de 1848, noir, rouge, or.

Il n'y avait en somme en 1920 pas d'emblème pouvant s'opposer au rouge marxiste. Les bourgeois les meilleurs ne voulaient pas du noir rouge et or, mais ils n'avaient pas de programme qui leur fut propre; tout au plus l'idée de refaire l'ancien Reich.

Ces idées amenèrent la résurrection du drapeau noir, blanc, rouge de l'ancien Reich pour les partis bourgeois soi-disant nationalistes.

Cet emblème vaincu inglorieusement par le marxisme, ne pouvait guère conduire à la victoire contre lui. Teint du sang de tant de braves ses couleurs ne pouvaient servir de drapeau dans la prochaine lutte.

Nous rendons grâce au ciel de n'avoir pas donné à la République ce glorieux symbole.

Tant que durera la honte de novembre 1918, qu'elle s'enveloppe dans les couleurs qu'elle a choisies. Le noir, blanc, rouge n'est pas son fait.

Nous n'avons pas voulu pour nous de cet emblème d'un régime sombré sous le poids de ses fautes, pas plus que nous ne voulons ressusciter l'ancien Reich.

Nous voulons un nouvel Etat; et le conduire à la lutte contre le marxisme, sous notre propre signe.

Nous cherchâmes longtemps. Enfin je me décidai pour les

couleurs rouge pour le fond avec disque blanc à croix gammée noire.

Le nouvel emblème parut pour la première fois fin de l'été 1920.

Le rouge représente l'idée sociale, le blanc représente la nationalité, la croix gammée la mission de combat pour la victoire de l'aryen, et de l'idée de travail créateur, éternellement anti-sémite.

Deux ans plus tard, la troupe du service d'ordre était devenue une formation d'assaut (S. A.) de plusieurs milliers d'hommes. Il fallut lui donner un emblème, l'étendard que je dessinai.

*

* *

L'activité de nos réunions augmenta si bien en 1920 que nous tînmes deux réunions par semaine; dans l'hiver 1920-21, nous étions parmi les grands partis munichoïis.

Nous étions seuls à réunir cinq mille assistants au Munchner Kindlkeller. Nous n'avions pas encore osé louer le cirque Krone.

Fin janvier 1921, gros soucis, le Reich s'engage à payer cent milliards or.

Les chefs des partis munichoïis se proposent une manifestation, sans parvenir à la réaliser. On remet toujours à plus tard. Je décide d'organiser seul la manifestation de protestation. Je dicte le mercredi à midi le texte de l'affiche et fais louer le cirque Krone pour le 3 février. C'était dangereux. Je n'avais pas l'expérience d'une pareille dimension de salle. Je ne sus que plus tard qu'il était plus facile d'y maintenir l'ordre que dans une petite salle. Le service d'ordre était trop faible d'effectif. Un insuccès eut été grave. Nous n'eûmes qu'un jour pour les affiches. Il pleuvait. Qui allait venir par ce temps-là et risquer de se faire assommer? Je louai deux camions qui, bien garnis de rouge et chargés de quinze à vingt partisans, durent parcourir la ville en tous sens en jetant des tracts. C'était la première fois qu'on

voyait des camions à drapeaux rouges sans marxistes. Les bourgeois étaient bouche bée tandis que les ouvriers des faubourgs serraient les poings, furieux de cette provocation au prolétariat. J'arrivai à 8 heures : le cirque était plein, même le manège était noir de monde. Il y avait à peu près 6.500 personnes. Le sujet était « Avenir ou déclin ». Je jubilai dans la conviction que l'avenir était là devant moi. Je commençai à parler. Dès la première demi-heure j'eus le sentiment que ce serait un grand succès. Le contact était établi avec chacun de ces milliers d'auditeurs. Au bout d'une heure, les acclamations commencent, pour se perdre enfin dans un silence religieux au bout de la deuxième heure. On entendait alors à peine le souffle des respirations de la multitude. Les derniers mots prononcés, le deutschland-lied est chanté au milieu d'un enthousiasme délirant. Le lendemain les feuilles bourgeoises rendaient compte avec des gravures et des notices sans dire un mot de l'auteur. J'étais à partir de ce moment sorti du cadre habituel des partis politiques. Pour bien montrer qu'il ne s'agissait pas là d'un succès éphémère je fixai immédiatement pour la semaine suivante une deuxième réunion au Cirque Krone. Le succès fut le même; et aussi la troisième semaine.

Dès lors j'augmentai encore la fréquence des réunions. Le nombre des adhérents croissait.

*

* *

Nos adversaires hésitant entre le silence ou le terrorisme, tentèrent une dernière fois de nous briser. Un soi-disant attentat sur le député Erhard Auer fut le prétexte. Le 4 novembre 1921 je reçus dans l'après-midi la nouvelle du projet de disperser notre réunion. Nous étions justement en train de déménager et cela retarda la communication. Le conséquence fut que le service d'ordre était très faible ce jour-là. Il comptait environ 46 hommes et le système en cas d'alarme n'était pas assez complet pour amener des renforts suffisants. Enfin, nous étions en plus, blasés sur les menaces sans effet de nos ennemis.

Quand je parus à sept heures trois quarts aucun doute ne subsista sur leurs intentions. La salle était comble et l'entrée interdite. Les adversaires venus de bonne heure étaient dans la salle; nos partisans, au dehors en grande partie. La petite section d'assaut m'attendait dans l'entrée. Je fis fermer les portes de la grande salle et rassembler les quarante ou quarante-six hommes. Je leur représentai que probablement ce jour-là il faudrait en venir aux mains, que pas un de nous ne quitterait la salle autrement que mort, et je leur promis que je resterais moi-même dans la salle, que je comptais bien qu'aucun ne m'abandonnerait et, si l'un d'eux s'avisait de se montrer lâche, je lui arracherais moi-même son brassard et son insigne. Puis je leur ordonnai d'agir à la moindre tentative de désordre et de se rappeler qu'il n'y a pas de meilleure défense que l'attaque.

Un triple vivat plus rauque que d'habitude fut la réponse.

Puis j'entrai dans la salle et je pus me rendre compte de la situation. Ils étaient tous là assis serrés les uns contre les autres et leur regard me transperçait avec grimaces de mépris et cris hostiles. On voulait en finir avec nous, nous étripper, nous fermer la gueule et toutes les autres amabilités possibles. Ils connaissaient leur supériorité numérique et s'exprimaient en conséquence. J'étais debout sur une table au milieu d'un des grands côtés de la salle. Devant moi, et à gauche, il n'y avait que des ennemis; grands gaillards presque tous de la fabrique Maffei. Le long de la paroi gauche de la salle ils s'étaient poussés jusqu'à moi; ils demandaient sans cesse de la bière et mettaient les pots vides sous la table. C'étaient les munitions et on pouvait penser que ça servirait tout à l'heure.

Environ une heure et demie après, malgré les interruptions, il parut que j'étais maître de la situation; les chefs adverses se montrèrent nerveux, entrant, sortant et parlant à leurs troupes. Mais je commis une légère faute psychologique sur une interruption et ce fut le signal de la bataille. Deux cris de colère, un homme saute sur une chaise et hurle dans la salle: « liberté! » A ce signal les soldats de la liberté commencèrent leur ouvrage. En quelques secondes, la

salle se remplit d'une multitude hurlante; les pots à bière volaient en éclats, les pieds de chaises se brisaient !

Je restai à ma place et pus voir comme mes jeunes hommes faisaient leur devoir. Ce fut un vacarme inouï. Par six ou sept à la fois ils se précipitaient sur les perturbateurs et les conduisaient dehors à grands coups de poing.

Cinq minutes après, pas un qui ne fut couvert de sang.

Ce fut pendant vingt minutes un tapage infernal. Au bout de ce temps, les adversaires au nombre de 700 ou 800 étaient tous expulsés. Seule une troupe assez nombreuse au fond et à gauche résistait encore. Tout à coup deux coups de pistolet furent tirés de l'entrée vers l'estrade. Alors ce fut toute une mousquetterie; on se serait cru à la guerre. La fureur de mes jeunes gens augmenta et les derniers perturbateurs furent poussés dehors. Beaucoup de mes fidèles durent être pansés, d'autres durent s'en aller en voiture, mais nous étions maîtres de la situation. Le président Hermann Esser déclara : « la séance continue, le conférencier a la parole », et je pus continuer.

Après la clôture arriva le lieutenant de police pour dissoudre la réunion. C'était un peu tard.

TOUT SEUL, LE FORT EST LE PLUS FORT

J'ai parlé précédemment de l'existence d'une fédération ouvrière populiste allemande. On entend par là, la réunion d'associations groupées pour faciliter leur travail. Elles prétendent avoir découvert ce qui les rapproche et renoncé à ce qui les divise.

On s'imagine que les associations gagnent ainsi en force. La plupart du temps c'est faux.

Il est évident que le but une fois fixé peut être poursuivi par une seule association et non par plusieurs. La première en date possède un droit de priorité et doit absorber les autres (1).

En toute rectitude, à chaque but, devrait correspondre un seul parti.

Il n'en est pas ainsi pour deux raisons. Toutes deux contribuent à sélectionner et augmenter les volontés, les énergies, leur intensité, pour la solution des problèmes posés.

Raison tragique : tout acte de grand style, dans ce monde, est le résultat d'un secret désir reposant au fond du cœur des multitudes. Des siècles peuvent passer sans amener la réalisation. Les peuples qui ne trouvent pas la solution peuvent être qualifiés impuissants. La force vitale d'un peuple et la détermination de vivre qu'elle lui garantit, n'ont pas de meilleure preuve que le présent fait par le sort d'un homme pourvu des grâces nécessaires, pour le délivrer d'une grande oppression, pour le tirer d'une profonde misère, pour apaiser son âme inquiétée par l'incertitude du temps.

Il est naturel, vu les questions du moment, que plusieurs se croient appelés. Le plus fort, le plus actif l'emportera.

Des siècles peuvent passer, dans l'insatisfaction religieuse, jusqu'à ce qu'enfin des douzaines d'hommes se présentent

(1) Evidemment l'intérêt de A. Hitler est d'absorber tous les rivaux à son profit.

se croyant prophètes d'une nouvelle doctrine, ou tout au moins adversaires de l'existante.

Certainement le plus fort l'emporte, en vertu de la loi naturelle, mais il n'est reconnu que tardivement de ses rivaux.

Ainsi, au cours des siècles, et quelquefois dans le même temps, plusieurs hommes fondent des partis qui, pour le public, ont le même but. Le public n'a que des aspirations plus ou moins déterminées.

Ce qui est tragique c'est la différence des méthodes (1) de ces hommes, leur action aveugle. C'est la dispersion néfaste des forces; réunies elles seraient invincibles. La nature donnera la palme au parti dont la méthode est la plus claire, la plus directe, la plus sûre.

Mais comment déterminer la valeur d'une méthode, si ce n'est par le succès ?

Si plusieurs groupes marchent au même but chacun avec sa méthode, comment ne feraient-ils pas des comparaisons et des modifications opportunes, des efforts augmentés ?

Il y a donc sélection. Le malheur des devanciers est un enseignement pour le suivant.

Ainsi l'émiettement des efforts est un moyen de reconnaître les meilleurs procédés.

Dans la question allemande deux solutions ont été offertes :

1° par l'Autriche et les Habsburg; 2° par la Prusse et les Hohenzollern.

L'Autriche n'aurait jamais conduit au Reich allemand.

Le Reich est sorti d'une guerre fratricide, de Koeniggratz (Sadowa 1866), et non du siège de Paris.

Ainsi la fondation du Reich allemand n'était pas le résultat d'une volonté commune, mais d'une lutte pour l'hégémonie. Qui donc aurait dit il y a deux cents ans que la Prusse serait le germe, le fondateur, le maître du nouveau Reich et non les Habsburg ? Et n'est-ce pas mieux ? Qui

(1) Weg : méthode.

voudrait sa patrie aux mains d'une dynastie pourrie, dégénérée ?

La nature a mis le plus fort à sa place.

C'est ainsi et ce sera toujours ainsi.

Il n'y a pas à se plaindre que plusieurs se mettent à la poursuite du même but; le plus fort, le plus rapide est reconnu, la victoire est à lui.

La deuxième cause, humaine et pitoyable, est dans l'envie, la jalousie, l'ambition qui dévorent souvent ensemble le même cœur.

Enfin, l'imitation, le plagiat, amènent la foule sur les traces du vainqueur. Image des moineaux se disputant une miette.

Il y a aussi ceux qui volent tout simplement les programmes et se les approprient, causant ainsi l'émiettement fâcheux pour se rallier enfin, quand ils voient l'avance impossible à regagner.

Le développement naturel amenait la création d'une foule de partis dès 1918-1919, et, en 1920, le parti nazi s'était lentement cristallisé. La plupart des fondateurs déclarèrent avec une admirable probité s'annexer au parti nazi.

Ce fut le cas de Julius Streicher à Nuremberg.

Ce que nous appelons «division» populiste provient uniquement des plagiaires.

Il n'y a là que l'ambition personnelle des fondateurs. Un cynisme qui s'appelle vol dans la vie courante.

Leurs efforts sont vains; leur manque d'envergure fait qu'ils finissent par aborder dans quelque soi-disant syndicat, persuadés que huit paralytiques ensemble finissent par faire un gladiateur.

Les fédérations d'associations reposant sur une assemblée de chefs sont vouées à l'impuissance. Il n'y a pas de sélection possible; les problèmes ne peuvent recevoir de solution.

Les partis peuvent confier momentanément leurs intérêts au chef de l'un d'entr'eux, mais ils ne doivent jamais se lier pour toujours, s'ils ne veulent pas disparaître.

Une fois embarrassé d'une alliance, un parti est sans force pour lutter et prévaloir.

La vraie grandeur en ce monde est conquise par l'individu dans une guerre de Titans ; jamais par des coalitions.

Et l'Etat populiste sera le fruit de la volonté d'un parti victorieux de tous les autres.

La force de l'Etat ancien reposait sur trois colonnes : la forme monarchique, l'administration, l'armée. La Révolution de 1918 a écarté la forme, détruit l'armée, et livré le corps des fonctionnaires à la corruption des partis.

L'autorité de l'Etat repose sur trois fondements :

1° Popularité — incertaine — a besoin de la force pour se consolider.

2° Force — celle-ci toute seule n'est pas aussi puissante que la première.

Simultanées et durables, ces deux bases engendrent la :

3° Tradition —

Réunissant ces trois conditions, un Etat est inébranlable.

La Révolution a effacé le dernier principe.

Elle avait pu venir a bout de l'édifice parceque l'équilibre normal intérieur était perdu par la guerre.

Tout corps de nation renferme trois éléments :

L'extrême dans l'excellence — courage, abnégation.

L'extrême dans le mauvais — tous les égoïsmes, et les vices.

Entre les deux, la moyenne.

En temps d'essor, les meilleurs sont guides ; en temps ordinaire, les moyens l'emportent ; en temps de catastrophe, les pires surnagent.

— La moyenne suit toujours les dominants du moment. Elle ne triomphe que si les extrêmes se neutralisent réciproquement.

La guerre a surtout détruit les meilleurs.

Volontaires toujours, toujours décimés.

En 1914, des armées entières de volontaires dans les Flandres, décimées par feu, froid et eau.

Leur perte fut cruellement ressentie plus tard, quand les mauvais l'emportèrent.

Ceux-ci avaient su se mettre à l'abri par désertion ou maléfices de toutes sortes.

En somme, à la fin de la guerre, la moyenne de la nation a payé la dette du sang ; les meilleurs se sont sacrifiés, les plus mauvais sont presque tous vivants.

Donc, au début, la Révolution faite par les mauvais éléments déserteurs et souteneurs, est populaire.

La République naissante vit le danger d'être absorbée par quelque volonté surgissant du chaos. Antimilitariste elle fit appel au soldat. Or personne ne répondit, l'amas de souteneurs, voleurs, cambrioleurs, déserteurs, embusqués, seul appui de ses débuts, ne fournit pas un soldat. Ces gens voulaient bien piller la République, non la servir.

Les responsables purent crier à l'aide, on les appela «traîtres».

Dans ce même temps la jeunesse prit le fusil et la carabine, coiffa le casque d'acier, et la haine au cœur contre la République, forma des corps francs pour garantir l'ordre et par là même cette République détestée.

Ils croyaient bien faire. Le Juif international se rendait compte de l'impossibilité du bolchevisme où la Russie avait sombré.

On n'avait pas appliqué les lois aux déserteurs du front.

Au front, la possibilité de mort; à l'arrière, la sécurité pour le déserteur.

Le libre accomplissement du devoir est le fait des meilleurs, non pas de la moyenne. Il faut la loi draconienne pour obtenir de l'ensemble l'effort libérateur.

C'est vrai des lois sur le vol.

La Révolution ayant aboli le code de justice militaire, une armée de déserteurs se déversa, surtout en 1918, dans les étapes et dans le pays ; ils aidèrent à la formation de l'organisme criminel qui fit la révolution du 7 novembre.

Quand les troupes restées fidèles à leurs officiers se rapprochèrent, les révolutionnaires se dirent : que vont-ils faire ? Vont-ils tolérer cela ?

La révolution dut se modérer extérieurement. Si un seul général de division avait résolument pris le parti d'amener le drapeau rouge et de faire fusiller les «conseillers», en quatre semaines, il eut eu soixante divisions.

Aussi fit-on de grandes concessions, on usa des anciens fonctionnaires, de l'armée, pour les remercier brutalement, après les avoir exploités en vue du but, car les chefs de la Révolution n'étaient qu'émeutiers et voleurs.

La social-Démocratie avait perdu l'aspect brutal et révolutionnaire, avec dix millions de membres, c'est l'inertie qui l'emporte, non la violence.

Le parti indépendant et l'union spartakus étaient les bataillons d'assaut du marxisme révolutionnaire.

On les écartera pour faire place au gros de l'armée, social-démocratique.

Il y eut bataille.

Car dès la Révolution, il y eut deux partis : celui de la paix et de l'ordre, celui de la terreur sanglante ; c'est ainsi qu'un peuple dont les neuf dixièmes se sont abstenus, dont sept dixièmes repoussent l'Etat de choses établi, un dixième le déteste, se voit enfin obligé par un dixième de ses membres d'accepter la Révolution.

Pendant que les extrémistes de droite et de gauche s'entre-tuaient sur les barricades, le centre, bourgeois et marxistes, consolidait la République.

Il ne rougirent pas de se réclamer de l'idée monarchique, surtout avant les élections. Le politicien bourgeois préférait au fond la boue actuelle à la dureté du passé.

La Révolution s'était servie de l'armée pourtant d'opinion opposée. C'est de cette armée réduite par le traité de paix, que devait sortir le nouvel instrument à la disposition du nouveau gouvernement.

Comment la Révolution a-t-elle pu réussir ? — causes, sans tenir compte des défauts de l'ancien régime :

- 1° Sclérose des concepts de devoir et d'obéissance,
- 2° Lache passivité des partis conservateurs.

Devoir et obéissance sont moyens. Le but : conversation de la nation ; si des fripons et des scélérats commandent le désordre et l'anarchie, le devoir est la désobéissance pour le salut de la nation.

Un général qui reçoit l'ordre de ne pas tirer, et l'exécute,

a raison aux yeux de ceux qui considèrent l'obéissance formelle plus précieuse que la vie nationale.

Pour nous c'est l'obéissance à la nation qui importe.

La raison profonde est l'absence de la meilleure partie des hommes, tombés à la guerre.

Enfin les partis bourgeois s'en tenaient à la « lutte d'idée », alors que les marxistes avaient passé aux actes.

Sottise. Le droit de se servir d'une arme, c'est le succès.

Le 7 et le 11 novembre le marxisme se soucia peu des idées ; un ramassis d'assassins hurlant et tirant, mit tout à bas.

Aussitôt le danger passé, les anciens chefs des partis sortirent de leurs trous ; ils n'avaient rien appris, ni rien oublié ; ils voulaient seulement participer au nouvel Etat, en paroles.

Ils ont toujours été aussi faibles devant les manifestations populaires.

Les seules organisations qui auraient eu le courage de faire face aux marxistes étaient les corps francs, plus tard, les formations de police autonome, corps d'habitants, enfin les unités de tradition.

Toutes ces forces n'ayant aucun idéal politique, demeurèrent sans action. Pas de collaboration entre une volonté politique géniale et une force armée.

Les partis nationalistes n'ont aucun moyen armé.

Les forces armées aucune politique nationale.

Israël sut bien confirmer les uns et les autres dans leur réserve réciproque.

Il faut pour oser utiliser les armes un fanatisme destiné à révolutionner la terre.

C'est le secret de la Révolution française.

Les partis bourgeois ne peuvent rien de tel.

Unions de vétérans, unions du kyffhäuser, ne pensaient qu'à l'ancienne monarchie.

Le Marxisme en profitait pour exploiter la situation et emprisonner ses ennemis.

Le nouveau parti national socialiste ouvrier allemand prétendait apporter un nouveau mécanisme d'Etat populiste.

Il voulait appuyer son idée au besoin sur la force matérielle, l'histoire prouve qu'une foi manifestée par des actes terroristes n'est jamais dominée par les forces de l'Etat, mais seulement par une terreur animée d'une foi plus puissante que la première.

L'Etat allemand attaqué pendant soixante-dix ans par le marxisme, est tombé sur les genoux.

Ses ministres confondent « ouvriers » et « Marxistes », c'est mensonge et lâcheté.

Devant ce fait le parti nazi prendra en mains sa propre défense et celle de la nation contre l'internationalisme.

J'ai parlé de ma troupe du service d'ordre.

Elle diffère profondément de toutes les autres existantes : elle a une foi.

Il ne suffit pas de savoir ce qu'on ne veut pas; il faut surtout savoir ce qu'on veut. Etre prêt au sacrifice pour cet avenir.

Au début, les sections sont destinées à protéger nos réunions par la force. Elles n'ont pas d'autre destination et constituent une simple catégorie de membres du parti, comme il y en a pour la propagande, les instituts scientifiques, etc...

Après la bataille de la réunion de Munich, les sections de police reçurent la dénomination de sections d'assaut. Et leur nécessité se révéla encore davantage quand nous voulûmes sortir de Munich et développer le parti en plusieurs endroits.

Ici, au pilori les fonctionnaires de tous rangs qui ont pris le parti des marxistes contre les nazis. Couronnées tre-sées à Pöhner pour ses paroles : « Je ne veux être qu'un Allemand, et ensuite un fonctionnaire et ne voudrais en aucun cas être confondu avec ces créatures qui s'accommodent de tous les maîtres. »

Le parti ne pouvait rien attendre des fonctionnaires, il a donc dû se faire respecter lui-même.

Je n'ai jamais voulu laisser promouvoir le parti en association défensive.

Du point de vue pratique, une telle association ne peut exister qu'avec l'appui de moyens très considérables accor-

dés par l'Etat. Toute autre opinion surestime l'efficacité d'une telle association; elle est obligée de se contenter de l'obéissance consentie et cela ne suffit pas pour créer une unité militaire, il manque le soutien le plus efficace de l'ordre donné et c'est le droit de punir. Il fut possible de mettre sur pieds de soi-disant « corps francs » au printemps 1919; mais, non seulement les hommes avaient en grande partie passé par l'armée comme combattants, mais encore ils s'engageaient pour une durée déterminée à l'obéissance militaire.

Et c'est ce qui manque aux organisations défensives d'aujourd'hui; plus l'unité est forte et plus faible est la discipline. Moins on exige des hommes et plus l'ensemble se rapproche des sociétés de vétérans.

De plus, il n'est pas possible de faire une instruction véritable avec les moyens ridicules de pareilles organisations. Il est absolument impraticable de former des unités capables de concourir à la défense nationale avec des hommes sans instruction. On ne fait pas un soldat avec une heure ou deux d'instruction par semaine. La guerre actuelle exige tant de l'homme qu'il faut compter sur deux années de service militaire. Et c'est à peine suffisant. Nous avons tous vu à la guerre les conséquences terribles du manque d'instruction chez les soldats. Des unités de volontaires exercés pendant 15 à 20 semaines avec une résolution inébranlable n'étaient que chair à canon. Répartis dans les corps de vieux soldats, des jeunes ayant quatre à six mois d'instruction pouvaient être utilisés.

Ces pratiques sont sans intérêt, sans aucune valeur. Si, à grand peine, on a pu mettre sur pieds un corps de quelques milliers d'hommes, combien, par contre, de milliers de jeunes gens sont privés de toute formation militaire par le manque d'idée patriotique! Et le pis de tout est que la volonté manque en haut! C'est la perte de l'Etat.

Pourquoi former des militaires au profit d'un régime dont les chefs avaient honteusement renvoyé 7 millions et demi de soldats bien instruits sans les utiliser. Est-ce que ces gouvernants ont fait un geste pour rétablir l'honneur de

l'armée ? Ont-ils poursuivi ces insulteurs ? Bien au contraire nous les voyons siéger dans les premiers postes de l'Etat.

Exploitation par la révolution des dernières forces organisées revenues du front. Dissolution des unités devenues inutiles. Ingratitudo des gouvernements révolutionnaires à l'égard des troupes qui avaient maintenu l'ordre.

Les sections d'assaut du parti nazi n'avaient rien à voir avec les associations défensives. C'était un moyen de protéger et d'éduquer le parti national-socialiste. Ces tâches étaient tout autres que celles des associations défensives.

Les sections d'assaut ne devaient pas être une Société Secrète. Il n'y a pas de secret dans une société allemande un peu nombreuse. C'est contraire à la nature allemande.

Ce qu'il nous faut ce sont des centaines de milliers de combattants fanatiques de notre foi. Pas de conventicules secrets, des manifestations monstres. Pas de poignard ni de poison, mais la conquête de la rue, d'où nous chassons les marxistes.

Le danger des sociétés secrètes est que les membres méconnaissent complètement la grandeur de la mission en s'imaginant qu'un meurtre puisse décider du sort de la patrie. Cette opinion est justifiée dans le seul cas où l'oppression est le fait d'une personnalité unique, géniale. Dans ce cas une pareille action est de celles que glorifie Schiller dans son Guillaume Tell.

En 1919 et 20, les membres des sociétés secrètes entraînés par les grands exemples historiques et troublés de l'affreux malheur national pouvaient être tentés de le venger sur ceux qui perdaient la patrie. Acte insensé. Le marxisme n'avait pas vaincu par le génie de ses partisans mais par la pitoyable carence de la bourgeoisie. La plus cruelle critique à lui faire, est que, parmi les révolutionnaires, il ne s'est trouvé aucun homme de quelque valeur. Robespierre, Danton ou Murat éclipsaient Scheidemann, M. Erzberger ou un Friedrich Ebert et tous les autres innombrables politiciens, punaises de révolution, spartakistes le sac au dos. Otez-en un, il en revient quelques autres également cupides.

Ici la tradition d'Armodius était déplacée. De même la question de haute trahison se pose quand il s'agit d'une vente d'armes par un pauvre diable, alors que les chefs de l'Etat ont vendu la nation indignement.

Enfin faut-il risquer la vie d'un idéaliste convaincu pour mettre hors de cause un des petits hommes que la révolution a mis en place ?

Je pense qu'il ne faut pas prendre de petits voleurs lorsqu'on laisse courir les gros. Plus tard qu'on traduise devant un tribunal les 10.000 organisateurs du crime de novembre et qu'on les exécute. Une telle leçon servira aussi pour le petit traître marchand d'armes.

J'ai donc défendu la participation aux sociétés secrètes. J'ai tenu le parti à l'écart d'expériences désastreuses pour leurs auteurs et sans effet sur les destins du pays.

*

* *

Ni militaires, ni sociétés secrètes, les sections d'assaut seront :

1° Une troupe instruite pour les buts du parti.

Entraînement sportif, boxe et jiu-jitsu.

Qu'on forme six millions de jeunes corps entraînés brûlants d'amour fanatique pour la patrie, pénétrés de l'esprit d'offensive, et il ne faudra pas deux ans pour que l'Etat en tire au besoin une armée, si toutefois il existe les unités d'active nécessaires, et la Reichswehr les fournira obligatoirement, et non pas une association défensive embourbée. L'entraînement corporel est fait pour donner à l'individu confiance en lui-même; en outre, il le rend capable de défendre réellement le parti.

2° Pour ôter au parti dès l'abord tout caractère secret, il faut, sans compter l'uniforme, un effectif nombreux et bien connu de tout le monde.

Réunions en plein air. Dès le début dire à chacun que la mission consiste dans l'établissement d'un Etat nouveau national-socialiste populiste. Ainsi on ôte au parti le caractère d'une conjuration pour l'élever à la hauteur d'une guerre de religion contre le marxisme.

3° L'organisation des sections d'assaut, l'uniforme et l'équipement, sont adaptés au but du parti.

Le résultat fut à l'automne 1922, un nombre déjà respectable de centuries. Elles reçurent peu à peu l'uniforme à la fin de l'automne 1922. Trois faits très importants pour le développement ultérieur survinrent :

1° La grande manifestation de toutes les organisations patriotes contre la loi de lèse-majesté de la République sur la Koenigsplatz à Munich fin de l'automne 1922. Ce jour-là, le parti se présenta en rangs serrés précédé des six centuries de Munich avec musique, quinze drapeaux. L'arrivée fut saluée d'une ovation enthousiaste. J'eus l'honneur d'être parmi les orateurs choisis pour s'adresser au soixante mille auditeurs. Le succès fut écrasant. Quelques communistes ayant voulu manifester s'en allèrent la tête en sang. C'était la victoire du parti sur les maîtres de la rue. Quelques semaines après le nombre des centuries de Munich était doublé.

2° Expédition de Cobourg, octobre 1922.

Des associations populistes projetaient « une journée allemande » à Cobourg; je reçus une invitation. Une heure après toutes les mesures étaient prises et huit cents hommes des sections d'assaut en quatorze centuries partirent de Munich par train spécial. Des ordres convenables donnés à d'autres sections les firent converger au même but. A la gare, nous fûmes reçus par une délégation du Comité des fêtes. On nous remit un ordre des syndicats locaux, communistes, d'après lequel nous n'avions pas la permission de traverser la ville en musique et enseignes déployées.

Je refusai ces conditions nettement, et exprimai mon indignation aux personnages présents, sur ce qu'on avait discuté avec les communistes. Je déclarai que les centuries marcheraient en musique et drapeaux déployés. Ce qui fut fait.

Dès la place de la gare nous fûmes reçus par des milliers d'individus et les mots de : « criminels », « brigands », « bandits », « assassins ».

La section d'assaut conserva un ordre parfait.

La police locale inquiète, nous conduisit dans un local du centre. On nous y enferma, ce qui devint rapidement

insupportable. J'exigeai l'ouverture des portes. Puis, il fallut gagner le cantonnement assigné, et faire en sens inverse le chemin parcouru. Les rouges recommencèrent de nous injurier, quelques pierres furent lancées; ce fut le signal, les coups se mirent à pleuvoir à droite et à gauche de la colonne, les rouges disparurent, et l'ordre régna désormais. La nuit fut mouvementée. Quelques nazis furent trouvés en piteux état. Les patrouilles agirent vigoureusement.

Là dessus, les communistes invitèrent tous les ouvriers du voisinage à venir pour manifester contre les « meurtriers » nazis, le lendemain à deux heures.

Je réunis la section d'assaut dont l'effectif s'était élevé à quinze cents hommes. Et l'on se mit en marche vers la gare, par la grande place, où devait se tenir la manifestation. Quelques communistes étrangers furent encore chatiés et le soir, la population délivrée, nous acclamait.

À la gare, le personnel fit dire que le train ne partirait pas. Je déclarai que nous partirions tout de même et que nous prendrions les meneurs avec nous, sous bonne escorte. J'insistai sur le danger de l'entreprise.

Le train partit très exactement.

L'égalité devant la loi avait régné à Cobourg pour la première fois depuis 1914.

Ce fut le point de départ de notre succès. On nous crut désormais destinés à mettre fin à la folie marxiste.

La démocratie gémissait sur les violences. Fallait-il continuer de se laisser assommer ?

Gros afflux de partisans; le 27 janvier 1923, jour de la fête du parti, il y a près de six mille participants à la cérémonie des drapeaux et les premières centuries paraissent en uniforme. L'affaire de Cobourg en avait démontré clairement la nécessité. Elle avait montré aussi que nous pouvions désormais briser la terreur rouge partout. Et c'est ce que nous fîmes méthodiquement.

3^e Enfin l'occupation de la Ruhr exerça une grande influence sur l'avenir du parti.

Il n'est pas encore possible aujourd'hui de parler libre-

ment; c'est inopportun, du point de vue national. Je n'en puis dire plus que ce qui a été traité publiquement.

L'occupation, prévue, fit espérer que les associations défensives auraient désormais un but, qu'on allait rompre avec la politique de lâcheté et de concessions, que la section d'assaut participerait aux nouvelles tâches. Elle comptait des milliers de jeunes gens solides.

Au printemps et à la fin de l'été 1923, elle reçut l'organisation militaire de combat. La fin de 1923, est son œuvre, en tant qu'activité du parti.

Je constate ici que cette transformation fut néfaste pour le parti, du moment que le projet de résistance aux Français ne tenait pas.

La fin de 1923, bien qu'affreuse, vue de haut, était nécessaire, puisque le gouvernement mit fin à la transformation de la section d'assaut. On recommencerait plus tard là où l'on s'était arrêté (1).

Le parti nazi nouvellement constitué en 1925, doit former sa section d'assaut d'après les principes exposés au début. Elle sera un instrument de lutte pour le parti.

Pendant la querelle Prusse-Bavière, le Juif put continuer son négoce.

Puis vint la Révolution.

A peine a-t-elle réussi que Kurt Eisner, Juif journaliste internationaliste, se présenta pour les intérêts bavarois.

Il était le moins indiqué de tous.

En isolant la Bavière dans le Reich, il faisait le jeu international juif.

Après sa mort, les marxistes continuent; ils ont réuni seulement trois mille voix, les bavarois dix mille. Après la chute de la République des ouvriers et des soldats, ils sont ensemble près de cent mille.

Dès ce moment je lutte contre le particularisme des États.

Il y avait danger de mort à le faire dans les réunions de ce temps-là; elles finissaient aux cris de: « A bas la Prusse! », « Guerre à la Prusse! », « Plutôt mourir Bava-rois que pourrir Prussien! »

(1) Aven du but militaire de la S. A.

Entouré de camarades de combat, j'ai combattu ces tendances, au milieu d'une foule de communistes, déserteurs ou embusqués. Le résultat fut une amitié à la vie et à la mort avec mes fidèles.

Ces combats se renouvelaient en 1919 et 1920; des douzaines de mes amis furent foulés aux pieds, emportés plus morts que vifs.

Le parti considérait sa mission comme sacrée.

Je considère que nos adversaires étaient des traîtres payés par la France; le cas Dorten entre autres est réglé pour l'histoire.

On alléguait le fédéralisme; mais comment couvrir de ce nom des tentatives pour diviser ce que Bismarck avait réuni?

Ni association défensive, ni société secrète : elle sera une garde de cent mille hommes autour de l'idée nationale-socialiste et populiste la plus profonde.

LE MASQUE DU FÉDÉRALISME

Les Français et les Anglais exploitent dans leur propagande la thèse : la Prusse est seule coupable de la guerre, elle exploite l'Allemagne du sud.

Les autorités bavaroises ne font rien; certains personnages semblent même favorables à ces idées.

Ce fut une faute; toute l'Allemagne souffrit du coup porté à la Prusse. La catastrophe en fut hâtée, chacun des états y succomba. Et c'est dans la ville, où la haine attisée contre la Prusse faisait rage, que la Révolution contre la maison régnante éclata d'abord.

La propagande adverse n'est pas seule coupable, l'incroyable centralisation qui exploitait et filoutait tout le territoire du Reich, fut une raison essentielle.

Pour l'homme de la rue, les sociétés de guerre dont la centrale était Berlin, s'identifiaient à Berlin, et Berlin signifiait la Prusse. Personne ne se doutait que l'organisateur de ces sociétés de guerre, n'était ni Berlinois, ni Prussien, ni même Allemand (1). Il ne voyait que les défauts de cette institution de pillage détestée, et les faisait retomber sur la capitale et sur la Prusse.

Le Juif, trop malin, se doutait bien que son infâme entreprise de vol, couverte du manteau des sociétés de guerre, appellerait la résistance. Tant qu'on ne le prendrait pas à la gorge, lui personnellement, il ne craignait rien. Aussi trouva-t-il ce dérivatif du séparatisme.

Et qu'eût dit la Bavière, si l'on avait cherché à lui arracher la Franconie ?

Et les fédéralistes honnêtes étaient les plus à plaindre de tous. Ils dirigeaient leurs attaques non pas contre la Prusse des dirigeants de Weimar, juifs ou allemands du sud,

(1) Walter Rathenau.

mais contre celle des conservateurs. Et l'on ménageait toujours les Juifs; ce qui donne la clé de l'énigme.

Après la Révolution, le Juif, pour couvrir ses pillages, dut entreprendre une autre diversion, il sut exciter la Bavière conservatrice, contre la Prusse qui l'était également. Il sut déterminer des abus si criants que la provocation devait mettre en colère les intéressés. Toujours contre l'Allemand, frère de race, jamais contre le Juif. On ne voit pas les communistes de l'ouest berlinois; on attaque les quatre millions d'honnêtes travailleurs de la capitale « prussienne ». C'était souvent à désespérer.

En 1918, impossible de parler d'antisémitisme.

L'union « défensive et offensive » mal organisée, a du moins le mérite de jeter les bases de l'antisémitisme. Plus tard, le parti national-socialiste s'est donné le mérite d'avoir conquis à l'antisémitisme de grandes masses populaires.

Israël, saisit promptement le danger; il jette en pomme de discorde la question confessionnelle et réveille la vieille querelle ultramontaine. Les hommes, coupables de s'y être donnés, ont gravement péché contre la nation.

Le Juif a réussi. la diversion opère.

Protestants et catholiques s'entre-déchirent, tandis que les uns et les autres sont profondément infectés du poison international juif.

Le métissage juif de notre peuple fait son œuvre; il faudra des siècles pour éliminer le poison, si tant est qu'on puisse encore l'éliminer; les derniers éléments aryens disparaissent; il est de nous comme de l'Italie du sud, tout au moins dans les grandes villes (1).

Les jeunes Juifs s'unissent à nos jeunes filles, sans que personne s'indigne ou s'inquiète. Il y va pourtant de la vie nationale, par la conservation du sang aryen dans sa pureté.

(1) Proportion de la population urbaine à la population rurale :

Allemagne : 55 0/0 environ.

France : 45 0/0 environ.

Les villes de plus de 100.000 habitants abondent en Allemagne, contrairement à la France.

Et cependant les protestants et catholiques se heurtent aveuglément. Chacun parle de la volonté de Dieu; personne ne l'accomplit, personne ne se soucie de la profanation de son œuvre.

Il convient pourtant que chacun conserve sa foi et n'attende en aucune façon à celle d'autrui. Car toute attaque dirigée contre une particularité confessionnelle dégénère en lutte d'anéantissement. Ici nous différons profondément de la France ou de l'Espagne ou même de l'Italie. Ici querelle confessionnelle devient celle du protestantisme contre le catholicisme.

Ce qu'on accepterait d'un correligionnaire provoque la plus violente réaction de la part d'un membre de la confession opposée. Tel qui serait prêt à corriger un abus dans son église, s'y refuse absolument si la critique part d'un adversaire.

Je ne crains pas de dire à ceux qui entraînent le mouvement populiste dans la querelle religieuse, qu'ils sont des ennemis de la nation plus dangereux que les communistes.

Ils se battent pour les Juifs; l'intérêt des Juifs est que les populistes se saignent à blanc. Ce serait ignorance que supposer que le parti viendra à bout de réussir là où le temps lui-même et les grands hommes ont échoué. Entre autres Bismarck. Et le parti écartera immédiatement toute personne qui le mettrait au service d'une question religieuse.

Jusqu'à l'automne 1923, ce fut le cas; le protestant le plus convaincu coudoyant un catholique également bon teint, sans le moindre conflit. Et justement le parti se battait en ce temps-là contre le centre, (catholique) exclusivement pour l'intérêt national, de race ou économique.

Et le succès était pour nous, comme aujourd'hui il est contre les gens qui croient tout savoir.

Certains populistes n'ont pas même eu les yeux dessillés par le fait que des marxistes ont pris fait et cause pour eux.

Le peuple allemand a prouvé son aptitude à se battre pour des fantômes, jusqu'à l'épuisement; il est dangereux de lui jeter ces pommes de discorde. Pendant nos disputes, les autres se partagent le monde. Nous discutons l'importance

de l'ultramontanisme et le Juif nous détruit. « Seigneur, préserve-nous de tels amis, nous nous chargeons de nos ennemis ».

*

* *

Tout en se refusant aux luttes habilement provoquées en 1919-20-21 par les Juifs entre unitaires et fédéralistes, le parti dut préciser sa position.

L'Allemagne serait-elle Etat fédéral, ou unitaire ?

Et que devrait-on entendre sous ces mots ?

C'est la définition qui importe le plus, à mes yeux. Elle éclaircit et apaise à la fois.

Un Etat fédéral est une association d'Etats souverains, formée par un effet de leur volonté, en abandonnant quelques-uns de leurs droits au profit de l'ensemble.

Aucun des Etats fédéraux actuels ne répond à cette définition.

Etats-Unis d'Amérique ? droits inégaux. Certains Etats sont de création récente, ils ne possèdent de souveraineté que ce qu'on a bien voulu leur donner en leur assignant à la règle une existence dans l'espace sans vie humaine organisée (1).

En Allemagne, la définition ne vaut pas plus. Les Etats existaient; mais ils furent réunis arbitrairement (2) et enfin sous l'hégémonie de la Prusse. Il ne pouvait être question de la souveraineté de la principauté de Reuss, ou de Lichtenstein. Les Etats n'avaient pas de frontières coïncidant avec celles des races.

Bismarck demandait aux Etats le minimum nécessaire à l'existence du Reich, et obtenait en échange le maximum de sympathie et de collaboration. Mais il ne faut pas conclure de là que Bismarck ne voulut rien de plus pour l'avenir. Son idéal était bien l'unité, mais il fallait du temps.

(1) Far West.

(2) Premier essai : Traité de Westphalie 1648. Deuxième essai : Napoléon 1806 — Recès 1809. Troisième essai : Reich de Weimar. Quatrième essai : Hitler 1933.

En définitive, il s'agissait de dépouiller totalement les Etats de leur souveraineté.

Le temps a fait son œuvre, l'espérance de Bismarck s'accomplit.

La catastrophe et l'anéantissement de la forme monarchique, ont accéléré le mouvement. Les dynasties disparues, les Etats sombraient dans le néant. La plupart renoncèrent d'eux-mêmes à l'indépendance pour se joindre aux plus grands. Et les obligations imposées par le traité de paix ont fait le reste. Finances, chemins de fer, postes, tout passe au Reich, parce que le Reich est obligé de faire face aux exigences de l'adversaire.

La faute des particularistes ayant sapé la puissance militaire était vengée. Ils avaient mis l'intérêt bavarois avant celui du Reich; le Reich devait à présent, pour se libérer, étrangler les Bavaois.

Si les Etats ne sont pas contents du Reich, c'est que le Reich les représente mal. Il n'est pas aimé malgré les fêtes, et les lois de lèse-majesté ne suffisent pas à lui garantir la vie.

La meilleure critique de l'Etat actuel, est justement la rigueur des lois nécessaires à le garantir.

On dit : les abus de pouvoir du Reich causent la désaffection des pays à son égard. Croit-on que si le Reich n'avait pas étendu sa compétence, il serait mieux toléré, s'il lui fallait tout de même solder les charges énormes du « traité d'esclavage » (1) ? Le Reich serait obligé de procéder à des exécutions. La République accepte les traités. Elle n'a ni le courage ni l'intention de les briser. La faute retombe sur les partis qui encouragent une politique extérieure dont la conséquence est la disparition des derniers droits souverains. Toute obligation assumée par un gouvernement criminel a pour conséquence une pression plus forte à l'intérieur.

L'ancien Reich était liberté à l'intérieur, force à l'extérieur. La République est faiblesse à l'intérieur, oppression au dedans.

(1) Versklavungs diktat.

L'Etat national puissant, maintient l'ordre à l'intérieur par l'attachement des citoyens avec peu de lois; l'état d'esclaves international ne maintient ses sujets à la corvée que par violence. La République, colonie de l'étranger, n'a pas de citoyens, mais des sujets. Elle n'a pas de drapeau national. Tout au plus une marque de fabrique. C'est le chapeau de Gessler du régime.

L'Etat actuel est forcé de réduire sans cesse les droits des Etats, sous peine d'arriver à la rébellion ouverte.

Inversement :

Un Reich puissant au dehors, pour y protéger les intérêts de tous, peut donner la liberté intérieure; d'autre part, il peut se permettre d'empiéter sur les libertés individuelles et des Etats, si c'est pour le bien public.

C'est un fait d'observation générale : les Etats tendent à l'unité, le Reich n'échappe pas à la règle.

Trafic, communications deviennent si rapides que les dimensions de certains Etats apparaissent ridicules.

Le Reich n'offre pas plus de difficultés spatiales que le Brandebourg il y a cent vingt ans.

Tous les partis qui parlent de l'autonomie des Etats doutent eux-mêmes de la possibilité de réaliser leurs intentions. Mis au pied du mur ils s'évanouissent. Toute « atteinte aux droits souverains » ne causa jamais en Bavière autre chose que des aboiements odieux.

Et si quelqu'un avait voulu vraiment faire front contre ce système insensé, ces partis l'auraient condamné, poursuivi, emprisonné au besoin jusqu'à le réduire au silence par une interdiction illégale de parler.

C'est de là que nous devons conclure à l'hypocrisie de ces milieux fédéralistes

Malpropre cuisine de partis intéressés.

*

* *

Unification : tendance naturelle, surtout pour les communications. Mais nous, nationaux socialistes, nous avons

le devoir de nous y opposer vigoureusement surtout quand ces mesures ne tendent qu'à couvrir et rendre possible une dangereuse politique extérieure.

La nationalisation des services n'a pour but que l'exécution de la politique des traités. Et nous devons la paralyser, l'empêcher, si possible. De même pour les autres tentatives de nationalisation des organes vitaux.

Deuxième raison de s'opposer à la centralisation : elle pourrait consolider à l'intérieur un système néfaste pour la nation. Le Reich judéo-démocratique d'aujourd'hui (1) est une malédiction pour la nation, il cherche à rendre vaines les résistances des Etats non encore soumis, en les réduisant eux-mêmes à néant. Nous devons soutenir les Etats.

De même en Bavière.

Troisième raison : les révolutionnaires veulent se ménager des places dans les Etats, à la faveur de la nationalisation.

Honteux favoritisme.

La fureur centralisatrice est le fait de partis pleins de promesses; ils devaient ouvrir la voie au mérite, en réalité, ils n'ont donné les places qu'à leurs partisans.

Les Juifs se sont installés dans l'administration civile et l'exploitation économique.

Nous examinerons donc toute mesure de centralisation du point de vue national, jamais du particulier.

Pas de doute pour nous : le Reich est au-dessus des pays. Pour nous, l'Etat n'est que forme extérieure. C'est le contenu, la nation qui importe. Et nous ne pouvons admettre dans la nation aucun état souverain.

Scandaleuse institution de représentants des Etats les uns chez les autres. Si le Reich ne peut faire valoir les droits d'un citoyen allemand à l'étranger, que sera-ce de l'Etat de Reuss ? (2)

Ces Etats sont en réalité des points d'application des forces de dissolution. Impossible de vivifier l'institution par nomination de rejetons des vieilles familles régnantes. Nos

(1) 1926.

(2) Avait la dimension d'un arrondissement français.

représentants de l'ancien Reich furent déplorables, inutile de continuer.

Enseignement à tirer de l'activité de Ludwig I, roi de Bavière.

Au lieu de s'occuper de politique, il fait de Munich une ville d'art, aujourd'hui hautement appréciée. C'est la vraie voie des Etats. Je vois leur activité future dirigée vers les traditions de races et la culture intellectuelle. Mais ici aussi le temps égalise; la rapidité des transports mélange les hommes, leur forme culturelle propre perd ses caractères.

Il faut soustraire tout spécialement l'armée aux particularismes; elle est une école de compréhension et d'accommodation mutuelles. Le jeune homme doit perdre de vue les frontières de sa petite patrie pour apprendre à connaître celles du Reich qu'il doit un jour défendre. L'armée sera donc centralisée; quand l'armée nationale existera de nouveau, nous continuerons dans cette voie.

L'idée national-socialiste n'est pas arrêtée par des frontières d'Etats pas plus qu'une idée religieuse; elle progressera donc, et s'imposera dans tous.

Elle n'est pas au service d'un Etat particulier; elle domine la nation allemande, elle fixe et ordonne la vie nouvelle, elle prend d'autorité le droit d'effacer des lignes tracées par une tradition révolue et qu'elle repousse.

La liberté de chacun à l'intérieur sera d'autant plus grande que sa victoire sera plus complète.

XVIII

PROPAGANDE ET ORGANISATION

Aussitôt entré au parti ouvrier, je me chargeai de la propagande. Cette activité me paraissait de beaucoup la plus importante. Il s'agissait par elle d'acquérir les éléments à organiser.

Quant à l'organisation, il ne faut que le minimum indispensable à la transmission des idées et de la volonté centrales.

Danger des personnalités incapables imposées et empêchant la manifestation des valeurs locales et particulières.

Il est plus sage de répandre d'abord l'idée puis d'examiner soigneusement les personnes. On s'apercevra que des individus sans apparence pouvaient avoir des qualités de chef.

Il serait tout à fait faux de considérer les connaissances théoriques comme des preuves d'aptitude au commandement.

C'est souvent le contraire.

Les deux domaines de la théorie et du commandement sont différents. Le deuxième exige avant tout une connaissance de la psychologie. Le chef doit prendre l'homme tel qu'il est; ni surestimer, ni sous-estimer. Tenant compte de la faiblesse et de la bestialité humaines, il faut créer une forme vivante pleine à tout moment de la force maxima, capable par conséquent d'incarner une idée et de lui frayer la voie du succès.

Un grand théoricien est encore plus rarement un grand chef.

Commander c'est savoir remuer des masses. Le don d'exprimer des idées n'a rien à faire avec le commandement. Ces qualités ne valent rien l'une sans l'autre. L'union des facultés de théoricien, d'organisateur, de chef, est très rarement réalisée, c'est elle qui fait le grand homme.

Je commençai par former un petit noyau de disciples. L'organisation venait après la propagande.

Un parti qui veut détruire un ordre de choses, pour bâtir quelque chose de neuf, doit diviser d'abord les hommes qui se présentent en deux catégories : adhérents et membres.

La propagande recrute des partisans, l'organisation s'ad- joint des membres.

Les adhérents sont tous des hommes qui se déclarent acquis aux buts du parti, les membres sont ceux qui luttent pour ces buts.

Les membres s'efforcent de recruter des adhérents qui à leur tour deviennent membres.

Il y a en général un à deux membres pour dix adhérents. Adhèrent ceux qui sont persuadés; agissent ceux qui ont le courage de mettre en pratique et de propager leur opi- nion. La majorité des humains, par inertie et lâcheté, se borne à reconnaître la vérité. L'activité nécessaire au membre ne convient qu'à la minorité.

La propagande recrutera donc des adhérents, parmi les- quels l'organisation va choisir les meilleurs comme membres.

La première n'a pas à s'occuper des individus, mais du nombre.

La seconde cherche les éléments nécessaires à la victoire.

*

* *

La propagande cherche à imposer la doctrine à toute la nation; l'organisation s'empare des éléments non susceptibles d'enrayer l'essor du parti.

*

* *

La propagande travaille la masse dans le sens d'une idée, l'organisation enlève la victoire en réunissant tous les adhé- rents capables et volontaires pour la lutte.

*

* *

La victoire rapide exige qu'il faut atteindre tout le monde par la propagande.

Rigidité, solidité de l'organisation, nombre des adhérents

aussi grand que possible; celui des membres devient facilement trop grand.

*

* *

Quand la propagande a fait pénétrer l'idée dans toute la population, alors il suffit d'une poignée de partisans organisés pour tirer la conséquence.

Il y a un rapport défini entre propagande et organisation; mieux la propagande a travaillé, plus le nombre d'adhérents est grand et plus l'organisation peut être réduite et réciproquement.

*

* *

première tâche de la propagande recruter des hommes pour la future organisation, trouver des hommes pour continuer la propagande; en deuxième lieu, la propagande démolit l'état actuel pour y faire pénétrer la doctrine nouvelle; quand à l'organisation, elle lutte pour le pouvoir, afin d'assurer le succès de la doctrine.

Le succès le plus éclatant d'une révolution d'opinion, ne sera atteint que si la nouvelle foi, est, au besoin, imposée et enseignée au plus grand nombre possible, pendant que l'organisation, le parti, représentant l'idée n'a besoin que du nombre strictement nécessaire à l'occupation des centres nerveux de l'Etat considéré.

Une des tâches les plus importantes de l'organisation; veiller à l'unité de vues, éviter les scissions. Esprit offensif énergique. Peu de membres, mais excellents.

L'exagération du nombre des membres est une faiblesse.

Plus une idée est révolutionnaire, et moins il faut de représentants. Le danger écarte les lâches bourgeois.

Ils peuvent bien partager les convictions, non les manifester en public par leur activité. Cette dernière attitude est celle des seuls membres énergiques et actifs.

Le plus grand danger c'est le nombre tout à coup énorme des membres, quand le succès se dessine. Beaucoup de partis

(1) Spiesser : roturier.

en meurent. Ils ont mis trop « d'eau dans leur vin » par l'afflux d'une masse amorphe et médiocre, bornée à ses intérêts du moment; le fanatisme est délavé. Et les arbres n'arrivent jamais à porter leur cime dans le ciel.

Il faut donc à un certain moment, limiter le nombre des membres, et n'accepter les nouveaux qu'après minutieux examen. Il faut que l'élite seule mène le parti.

La souche mère du parti fournit les éléments pour occuper tous les grands postes ainsi que le gouvernement conquis; et cela jusqu'à ce que les principes et la doctrine soient devenus le fondement et l'armature du nouvel Etat. Alors seulement on passera la bride à la nouvelle constitution. Ceci ne peut se faire sans lutte. Car c'est le jeu des forces libérées, qu'on peut bien prévoir mais pas diriger éternellement.

Tout parti politique ou religieux important n'a obtenu de grands succès que par principes.

Les tièdes se tiennent à l'écart, s'ils étaient acceptés, on aurait une confrérie, pas de parti.

Il ne fallait que des radicaux.

Réorganisation du 1^{er} août 1921.

A la suite d'une tentative de scission du président du parti, je me fais donner en assemblée générale, la responsabilité complète de toutes les décisions, à l'exclusion des commissions.

Le président est responsable de la direction du parti, il répartit le travail entre les membres du comité; chacun de ceux-ci devient responsable des affaires à lui confiées. Il n'est soumis qu'au seul président.

Celui-ci donne les directives nécessaires à la convergence des efforts.

Cette loi est devenue peu à peu toute naturelle au sein du parti.

Elle a été plus difficile à imposer aux organisations locales éloignées, où les habitudes anciennes avaient toujours le pas.

Tout parti dirigé par un chef responsable, doit finalement l'emporter sur ceux à direction majoritaire (1).

(1) Cet article de foi politique peut servir de support au fanatisme guerrier, par la confiance qu'il communique aux combattants dans la supériorité du système pour lequel ils luttent.

Ce principe conduisit à séparer absolument l'expédition des affaires courantes, de la direction politique.

Reprise de la formation du parti débutant avec six membres.

1921 — Local à trois pièces avec grande salle pour le guichet.

1920 — Acquisition du « Volkischer Beobachter ».

1923 — Janvier — quotidien.

1923 — Fin août grand format.

Principe : le résultat est la manifestation de l'opinion professée. Il n'y a d'opinion que par le résultat qu'elle produit.

Le personnel conduit d'après le principe de l'efficacité du travail produit. On emploie même des personnes d'autres partis quand le travail est bon.

De deux hommes également bons spécialistes était préféré celui bien noté au parti.

Moyen de mettre en fuite les perpétuels donneurs de conseils : leur imposer un véritable travail.

Valeurs accumulées au parti le 9 novembre 1923 : 170.000 marks or.

Le parti doit fixer son attitude.

Les ouvriers sont tous syndiqués, même non militants.

Les patrons ne veulent rien savoir des syndicats.

Point de vue que j'ai présenté : changement nécessaire de l'esprit des employeurs; jusque là, nécessité pour les ouvriers de faire partie des syndicats. —

Questions qui se posent :

(1) Les syndicats sont-ils nécessaires ?

(2) Le parti nazi doit-il former des syndicats ou bien y autoriser ses adhérents ?

(3) que doit être un syndicat national socialiste ? ses tâches, ses buts ?

(4) Comment créer de tels syndicats ?

La première question a déjà reçu une solution affirmative. La nation dont la vie matérielle a été améliorée par l'effort syndical est évidemment plus résistante.

Les syndicats sont un organe national des plus importants.

Avant tout ils sont nécessaires en tant que fondements

du futur parlement économique, ou chambres corporatives.

A la deuxième question la difficulté c'est le « comment ? »

On ne peut tirer du néant une institution quelconque ; pas d'avantage l'imposer par ordre supérieur. Exemple :

La constitution de Weimar, et son drapeau mort-né.

Il faut une préparation de l'esprit public, une formation appropriée des personnalités de valeur.

Le parti ayant incarné la vie national-socialiste pourvoira à ces besoins.

Les représentants des corporations (1) dans le parti sont, les membres des syndicats.

Tous bons nationaux socialistes.

Les institutions du parti passeront dans l'Etat. Il faut donc créer les syndicats dans le parti.

La lutte pour la vie se chargera d'éduquer employeurs et ouvriers. Et c'est ce long travail préliminaire qui formera l'unité nationale (2) grâce à l'idée apportée par le parti national socialiste.

Ainsi le parti forme des syndicats ; il en fait des centres d'éducation des masses d'où sortira l'Etat national-socialiste.

La troisième question se trouve résolue par ce qui précède.

Le syndicat nazi n'est pas un organe de la lutte de classe ; il est corporatif ; l'Etat nazi ne connaît pas de classes mais politiquement des citoyens égaux en droits et en devoirs et sans aucun droit politique vis-à-vis de l'Etat (3).

C'est le marxisme qui a exploité les syndicats en vue de la lutte de classe. Lui seul est animé de la haine de classe. Les syndicats ont été l'arme des Juifs internationaux.

Le syndicat nazi est organe de collaboration des participants à l'économie nationale ; il garantit la sécurité et la puissance, par la destruction des abus néfastes à la vie nationale économique.

La grève n'est qu'un moyen de mettre fin à certains abus.

La grève sera utilisée tant que l'Etat national-socialiste

(1) Institution renouvelée de la Prusse fédéricienne.

(2) Volks gemeinschaft.

(3) Sans droit de vote.

ne sera pas sur pied. A partir de ce moment, les chambres d'économie publique diront le droit entre patrons et ouvriers. La grève qui mobilise aujourd'hui des millions d'hommes sera remplacée par les chambres corporatives et le parlement, économique central qui mettront fin au débat dans l'intérêt commun.

Loi d'airain : d'abord la patrie, ensuite le parti.

La tâche du syndicat nazi est donc collaboration de tous à la conservation de la nation et de l'Etat, suivant les facultés et les forces de chacun.

La quatrième question, comment créer ces syndicats ?

Difficile : il existe en effet quelque chose de tout opposé à détruire pour y substituer ce qui correspond à la nouvelle idée.

Le syndicat nazi ne peut subsister à côté d'un autre.

Intolérance.

(1) **on** pourrait fonder un syndicat nazi et entrer en lutte avec le syndicat marxiste, ou bien :

(2) se mettre du syndicat marxiste et le pénétrer du nouvel esprit.

Nous étions trop pauvres pour penser à la première solution ; il était à peine possible d'obtenir des adhésions, même aux syndicats marxistes, leur utilité n'apparaissant nullement ; l'inflation les réduisait à fermer. L'occupation de la Ruhr et l'intervention Cuno les renfloua tout à coup.

Mais qui aurait pu détruire les syndicats marxistes et mettre à leur place des syndicats nationalistes ? L'avenir eut placé le buste de ce grand homme au Walhalla de la Nation.

Il serait dangereux de lier trop tôt le problème économique au politique. Si l'on promet au premier venu, la petite maison et le jardin, il laissera toute la politique et ne pensera plus qu'au lotissement. Or, le parti a besoin de tout l'effort. Les soucis économiques ralentiraient l'essor.

Donc pas de création de syndicats, mais chacun était invité soit à quitter le syndicat marxiste, soit à lui apporter l'idée national-socialiste, à le critiquer dans sa politique, ce qui allait à le détruire.

Ceux qui fondèrent des syndicats à ce moment se trompaient en trompant les autres.

XIX

POLITIQUE D'ALLIANCE APRES GUERRE

Aucune. Les responsables de l'attentat de novembre n'ont aucun intérêt à l'Allemagne forte et libérée. Les parasites amenés à la surface par la révolution se sentiraient trop menacés par la résurrection du sentiment national. Distinction à faire : politicailleurs qui auraient dû être rendus responsables d'une part, d'autre part la masse grégaire.

Le parti nazi devenu puissant, est obligé de prendre position en face des problèmes de politique extérieure. Il se propose de former des chefs et d'éclairer la nation tout entière en donnant des directives simples capables de conduire la nation à la liberté, le Reich à la souveraineté. Essentiel : la politique extérieure n'est que moyen ; le but demeure : expansion de la nation. Principe : la seule question qui se pose est de savoir si une action est profitable ou nuisible à la nation. Aucune autre considération de parti, de religion, d'humanité, n'a la moindre importance vis-à-vis de celle-là.

*

* *

Il s'agit pour le Reich, de se donner les moyens de conserver, d'augmenter, de nourrir la nation. Pour cela il faut d'abord lui rendre la liberté. Et ceci exige l'existence, pour faible qu'elle soit, d'une portion du territoire national, où la liberté d'action soit absolument garantie. Il serait préférable d'avoir un morceau du Reich complètement libre, le reste étant détruit, plutôt que l'esclavage actuel. Enfin, les terres perdues ne comptent pas tant que la mère patrie est sous le joug.

La délivrance viendra par la résolution inébranlable dans les cœurs et par la force de l'état restant. Les protestations enflammées n'y font rien : c'est l'épée qu'il faut forger et

c'est le devoir de la politique intérieure. La politique extérieure formera les alliances nécessaires.

*

* *

La politique extérieure d'avant guerre a fait fausse route. On recourrait à la quatrième méthode, à la conquête économique mondiale. On aurait dû prendre la troisième : conquête territoriale en Europe. Il fallait s'allier à l'Angleterre, ou bien faire une armée si forte qu'on aurait dû renoncer dans ce but, à tout progrès culturel. On pouvait très bien assumer cette responsabilité. La compression momentanée des dépenses culturelles eût été compensée par l'accroissement de l'indépendance nationale. On peut même dire que le résultat de l'effort militaire profite au développement culturel. Cet effort a toujours été accompagné dans l'histoire d'un épanouissement des arts. Exemples : siècle de Périclès, après les guerres médiques, — Rome après la chute de Carthage et les grandes guerres des Gaules et civiles. Mais les sots et les vauriens du Parlement paralysent un tel effort. Le père du Grand Frédéric l'a pu; non les pères de notre démocratie, car il fallait un allié. Comme on ne voulait rien savoir d'une préparation méthodique de la guerre, on renonçait à la conquête territoriale en Europe, on voulait des colonies, sacrifiant l'alliance anglaise, sans pour cela s'appuyer sur la Russie, ce qui eût été logique; pour enfin trébucher dans la guerre, abandonnés de tous, sauf du mal héréditaire des Habsbourg.

Pas de directives en politique extérieure, depuis la révolution. Depuis trois cents ans, l'Angleterre pratique une politique d'équilibre sur le continent, afin d'avoir les mains libres dans le reste du monde. L'examen de sang-froid de la situation en Europe conduit à cette conclusion : l'Angleterre a couvert sa politique d'expansion mondiale au moyen d'un réseau d'alliances paralysant les puissances continentales. La diplomatie anglaise à qui l'on ne peut opposer que la tradition militaire prussienne, reposait, depuis le règne d'Elisabeth, sur ce principe : toute puissance continentale dépas-

sant l'ordre de grandeur admis, devait être abaissée, et cela, même par la force des armes.

Ainsi, après la séparation de l'Amérique du Nord, l'Angleterre concentra ses efforts sur la réduction de la France napoléonienne à ses anciennes limites.

La chute de Napoléon I^{er} et la disparition de l'hégémonie française, firent passer au premier plan la conservation de l'équilibre entre puissances continentales. Le renversement des plans britanniques fut lent; cela tenait à l'éloignement dans l'avenir du danger de l'hégémonie allemande d'une part; de l'autre, à la nécessité de produire dans la masse populaire l'état affectif nécessaire à l'action.

Son but atteint, l'homme d'état peut bien former d'autres projets opportuns, il n'est pas suivi par la masse; il faut un nouveau travail de propagande pour modifier l'action dans le sens nécessaire

La puissance économique de l'Allemagne s'accroît, et, par suite, son importance politique augmente depuis 70-71, avec une telle rapidité, que l'Angleterre cherche à lui opposer une résistance. Elle ne reculera pas devant la guerre, ce que ne feraient pas les hommes d'Etat allemands, animés du ridicule espoir de la « conquête économique » du monde. L'Angleterre prépare sa résistance sous la forme d'une vaste offensive, et c'est bien la marque d'un art politique, dont le but est, non pas le maintien d'une paix problématique, mais la consolidation de l'hégémonie britannique. Elle s'appuie sur toutes les puissances disposant de quelques forces militaires.

Une diplomatie doit veiller à ce qu'une nation ne fasse pas une fin héroïque, mais à ce qu'elle se maintienne pratiquement. Tout moyen d'atteindre ce but est bon. Ne pas l'employer est un crime par oubli du devoir.

La révolution allemande met fin à l'inquiétude britannique devant la possibilité d'une hégémonie germanique. La disparition de l'Allemagne n'intéresse plus l'Angleterre. C'est maintenant la France qui est la première puissance continentale. Elle fait la loi en 1918-19. L'Allemagne secouée par la révolution, accepte tout. L'Angleterre a manqué son but. Une puissance, la France s'élève au-dessus des autres par

ses forces militaires Mais l'Angleterre ne peut changer ses directives diplomatiques, sa propagande de guerre a été trop intense pour permettre à ses hommes d'Etat un brusque revirement. L'Allemagne aurait pu y aider : les convulsions d'une guerre civile le lui interdisaient. Une nation privée de tout instinct de conservation cesse d'être un allié actif; elle tombe au rang d'esclave, le pays devient colonie.

L'Angleterre marche avec la France pour ne pas lui laisser tout le profit, pour la diminuer.

L'Allemagne coincée entre la Russie et la France, celle-ci égale, l'autre supérieure en forces; la mer dominée par l'Angleterre; des côtes peu étendues et mal pourvues de ports; des frontières largement accessibles, tel est le tableau en 1914. La France d'aujourd'hui est la première puissance militaire; ses côtes sont parallèles aux grandes lignes commerciales anglaises (Manche et Méditerranée); la guerre sous-marine lui serait fructueuse L'Angleterre a perdu sa situation de première puissance navale; elle a dû abandonner des territoires à intérêts à ses alliés Elle continue de vouloir l'équilibre des forces des nations continentales. L'Angleterre veut balkaniser l'Europe, la France veut balkaniser l'Allemagne pour occuper la rive gauche du Rhin et conserver l'hégémonie. En somme les buts de la France et de l'Angleterre sont en opposition.

Reste comme allié possible l'Anglais. Il n'a plus d'intérêt à la disparition de l'Allemagne : d'une année à l'autre il voit mieux la nécessité d'arrêter l'essor de la France. Pas de politique de ressentiment, mais bien celle de l'expérience du passé.

Pas d'alliance à buts négatifs. Seules les alliances en vue d'avantages positifs sont viables et fructueuses.

Notre peuple est ignare en politique extérieure : il se demande si tel ou tel homme nous est sympathique, pour en tirer des conclusions Sottise. On fait alliance en vue d'un avantage déterminé. L'Anglais favorise l'Allemand en tant que ce dernier peut lui rendre service. L'homme d'Etat choisira l'allié qui a besoin d'une action concordante dans le temps et dans l'espace, avec la sienne. Quels Etats menace actuel-

lement l'hégémonie française, après disparition de l'Allemagne ? L'ennemi mortel de l'Allemagne est et reste le Français; Jacobin ou Bourbon, clérical ou bolchevik, il veut le Rhin. L'Angleterre ne veut pas d'une Allemagne puissance mondiale; la France ne veut pas d'Allemagne du tout. Il y a tout de même une différence. Aujourd'hui il ne s'agit pas pour nous d'empire mondial, mais du pain de nos enfants. Et si de ce point de vue nous jetons les yeux autour de nous, il n'y a que deux alliances possibles : Angleterre, Italie. L'Angleterre ne peut vouloir d'une France impérialiste qu'elle trouvera sur son chemin, d'une France que la ruine de l'Europe centrale engage maintenant de force dans la voie de l'hégémonie mondiale. L'Italie n'a fait la guerre que pour se débarrasser de l'Autriche en Adriatique; elle ne veut pas d'une supériorité française en Méditerranée. Angleterre et Italie n'ont rien qui s'oppose essentiellement à l'existence de l'Allemagne.

*

* *

Trois questions : Peut-on s'allier aujourd'hui à l'Allemagne ? On s'allie pour un but offensif et l'Allemagne est incapable d'action : l'état démocrate marxiste, pacifiste est impuissant. C'est notre faiblesse qui fait l'union de brigandage contre nous. L'Italie n'est pas directement intéressée à la disparition de l'Allemagne; si elle marche avec la France ce n'est que pour empêcher les profits exagérés de celle-ci. Il faut du temps pour retourner l'opinion chez nos ex-ennemis. Enfin la finance juive est intéressée à la ruine de l'Allemagne; elle veut la soumettre par l'armée française et lui imposer le bolchevisme dissolvant. C'est le Juif qui pousse à la destruction de l'Allemagne. C'est lui qui veut enchaîner le peuple allemand pour établir définitivement sa domination sur le monde. Il combat avec les armes appropriées à chacun des peuples où il se trouve. En Allemagne « cosmopolite », en France « chauvin », en Angleterre, « impérialiste ». Il détruit tout pour s'établir sur les ruines. En Angleterre il y a conflit entre la politique nationale traditionnelle et la finance

juive. En Italie aussi. En France, l'entente subsiste, et c'est un immense danger pour l'Allemagne. La France métissée constitue un danger racial pour l'Europe. L'armée noire sur le Rhin a empesté la race. C'est pécher contre la race blanche. La France attire sur elle la vengeance d'une génération pour qui le mélange du sang est le péché originel. L'Allemagne tendra la main à qui se sentira menacé par l'impérialisme français. En Europe et bientôt, deux alliés possibles pour le Reich : Angleterre, Italie.

*
* *

Considérer notre politique extérieure depuis la révolution, excite crainte ou indignation. Nos cyclopes intellectuels de novembre font la cour à la France. Toutes les roueries de notre bourreau français ont été successivement interprétées comme des indices de changement favorable. Israël qui tient les fils sait bien qu'on sabote ainsi tout espoir d'alliance. Il nous est difficile de nous représenter alliés à l'Angleterre; beaucoup d'Allemands parlent déjà de marine et de colonies. Sottises. Nous n'y pourrions songer qu'après avoir consolidé notre position en Europe. Agir autrement est une stupidité qui a nom crime. Les Juifs nous ont amusés avec des à-côtés. Exemple : la question du Tyrol sud. Je me suis battu pour lui de 1914 à 1918. Et les parlementaires, non. Et pourtant ces Ephialtes (1) anéantirent les victoires remportées en poignardant Siegfried dans le dos. Leurs paroles enflammées sont du vent; ils ont perdu le Tyrol en ôtant le courage aux bataillons du front. Inanité des appels à la Providence, des pieux espoirs : seule la force des armes rendra les terres perdues.

Image : le bataillon hypothétique du Reichstag supposé au feu : au premier shrapnell : des poules devant le renard. L'effort verbal des Autrichiens du Reichsrat d'aujourd'hui est mis en parallèle avec leur honteuse attitude à la fin de la guerre. Juifs et légitimistes Habsbourg s'unissent pour

(1) Le traître des Thermopyles.

empêcher avec la résurrection, l'alliance de l'Allemagne. Ils craignent le rapprochement italien. menteurs et calomnieux ils nous accusent de trahison. Traîtres, ceux qui n'ont pas combattu quelque part en 1914-1918, ou augmenté les forces matérielles et morales de la nation, ceux qui ont signé. Pas de langues subtiles : des armes acérées.

Je ne crois pas à la possibilité de reconquérir le Tyrol par les armes. Pas assez d'enthousiasme chez les Allemands. Il y a là 600.000 Allemands; qu'est-ce cela comparé aux 7 millions d'Allemands d'Autriche, aux Rhénans ? Il ne faut pas que l'Allemagne retombe dans sa faute d'avant-guerre et mette tous les peuples et Dieu même contre soi. Il lui faut reconnaître son adversaire le plus dangereux et tomber dessus de toutes ses forces. Elle sera victorieuse au prix du sacrifice des autres fronts (1). Pour reconquérir des territoires perdus il faut d'abord avoir indépendance et puissance. Il faut de la prudence et des alliés.

Pas de sentimentalité ni d'imagination, en politique extérieure.

Qui voudra s'allier à l'Allemagne aujourd'hui ? Les nations ci-devant ennemies pourront-elles opérer un pareil renversement de leur politique ? L'influence juive n'est-elle pas encore plus forte que nous le supposons, et plus forte que notre bonne volonté ? Changement d'attitude dans le peuple : les excès des ci-devant ennemis causent amertume et colère. Le cri « Rendez-nous nos armes » soixante millions d'allemands le poussaient si le gouvernement avait employé habilement le traité de Versailles. Si personne ne recherche l'alliance allemande, c'est que le peuple allemand ne s'est pas ressaisi depuis huit ans. Le gouvernement ne doit pas être dans les mains de l'ennemi; il ne doit pas être le contre-maître chef de corvée, mais bien le héraut de la conscience nationale.

Le gouvernement et l'opinion publique fanatisée, annonçant leur volonté de faire la guerre d'indépendance, alors l'Allemagne sera considérée comme une alliée désirable.

(1) Doctrine von Schlieffen.

Le renversement des opinions régnantes dans un pays demande un travail important, incompris dans le début ; alors c'est un crime et une sottise de commettre des fautes qui servent d'armes aux opposants.

La France animée par les Juifs poursuit une politique honteuse d'avilissement des races blanches par mélange avec les noirs.

Il n'y a que deux alliances possibles pour l'Allemagne : ANGLETERRE, ITALIE. Pas de guerre ; des alliances.

Notre peuple aujourd'hui déprimé sous un gouvernement de lâcheté, a pourtant déployé un héroïsme tenace quatre ans durant. Depuis le parjure du 9 novembre, l'abîme appelle l'abîme. On discerne cependant les souffles annonciateurs du renouveau. Des milliers de jeunes gens ardents au sacrifice, accourent. Qu'a-t-on fait de ces bonnes volontés ? Les traités auraient dû être des coups de fouet chassant la nation vers sa régénération. Mais il aurait fallu un gouvernement sachant tirer parti de ces instruments.

On ne veut pas de notre alliance parce que nous ne savons pas vouloir nous libérer.

Il nous faut un gouvernement audacieux : il sera suivi.

*

* *

La psychose anti allemande des ex-ennemis durera tant que la nation n'aura pas trouvé un instinct normal de conservation, pour jouer sur l'échiquier européen, en partenaire valeureux. Il faut des années pour changer l'opinion ; les autres n'entreprendront ce travail que si gouvernement et opinion s'appuient mutuellement et montrent le même fanatisme à se battre pour l'indépendance. Alors on pourra songer au renversement des opinions publiques chez nos ex-ennemis. C'est difficile. La propagande de guerre a produit une psychose. Or on ne peut donner ouvertement des raisons politiques. Il faut s'en remettre aux facultés divinatoires de chacun, ou au courant de foi mystique des foules. En tous cas les conservateurs résistent. Il faut leur ôter les armes des mains. Leurs rêveries maritimes et coloniales sont bavardages.

et l'Angleterre en tire parti contre nous. En boudant à la fois à dix nations, on néglige la concentration des efforts. Ne sacrifions pas la possibilité d'une alliance au sentiment. Le mouvement national-socialiste fera l'éducation de la nation à ce sujet. Il y va de la vie. Le seul adversaire est celui qui la menace. Le geste nous coûtera : tant pis. Le peuple allemand n'a pas le droit d'accuser l'étranger tant qu'il n'a pas fait justice de ses traîtres (juifs, bolchévistes).

L'ennemi ne fait rien qu'on ne puisse prévoir. Si nous refusons l'alliance anglaise, italienne, polonaise, tchéco-slovaque, il ne reste que la française en Europe. Ce n'est pas ainsi qu'on sert son pays : il faudrait être un imbécile ou un fripon. Quand il s'agit de chefs, ce sont des fripons.

En somme, possibilité de changer l'âme des peuples ennemis si leurs intérêts futurs sont les nôtres, si nous sommes un Etat puissant, un peuple résolu à se faire respecter. Notre alliance apparaîtra alors souhaitable.

Troisième question : sera-t-il possible aux nations susceptibles d'alliance avec nous, et particulièrement à l'Angleterre, de venir à bout de la résistance des Juifs ? — Un Etat solide n'a rien à craindre de l'internationale juive.

Exemple de l'Italie. Elle a interdit la franc-maçonnerie, muselé le marxisme, et renforcé le fascisme, elle peut marcher; que siffle l'hydre juive. En Angleterre « la plus libre des démocraties » la presse juive, fait l'opinion publique. La lutte est sans répit.

Après guerre, conflit à propos du problème japonais. On discerne le souci de l'Angleterre vis-à-vis de l'Amérique devenue sa rivale sur les océans. Aussi l'Angleterre tend la main au Japon. La presse juive pourtant loyaliste pendant la guerre, attaque à présent cette alliance. C'est que la destruction de l'Allemagne servait l'intérêt juif marchant à la conquête du monde. A présent le Japon est l'obstacle. Les Juifs sont maîtres du continent européen et de l'Amérique, ils se croient près de consommer leur destin de mangeurs de nations. S'il reste un seul Etat indépendant, la tyrannie judéofinancière est en échec. Le Juif sait venir à bout des occidentaux, mais que faire au Japon ? Il veut s'en débar-

rasser par la force. Et il commence l'attaque de l'impérialisme, du césarisme japonais. Le Juif est en révolte en Angleterre.

Le mouvement nazi ouvrira les yeux de notre peuple : sa tâche la plus grande est de lui montrer le véritable ennemi. Mais il faut d'abord le poursuivre parmi nous.

Avec la raison pour guide, la volonté, notre force, le devoir sacré nous donne constance, et notre foi nous protège.

POUSÉE VERS L'EST OU POLITIQUE ORIENTALE

Deux raisons de s'occuper de la Russie :

1° C'est peut-être le point le plus important de la politique allemande.

2° C'est le criterium du bon sens pour le jeune parti.

J'éprouve une hésitation : nos jeunes partisans sont excessifs par leur âge, leurs origines, leur milieu.

Chez ceux de gauche, le marxisme une fois renié, l'instinct de conservation est le meilleur allié.

La difficulté est grande avec les jeunes intellectuels à cause de leur objectivité. Ils sont accablés de préjugés et ont perdu jusqu'à l'instinct de conservation ; ils sont pleins de morgue quoique incapables de jugement rassis, chose indispensable en politique extérieure. Comme ils font dévier la politique extérieure, et abandonnent la défense de l'intérêt national, je me crois obligé d'exposer complètement la question de nos rapports avec la Russie.

Et d'abord, par politique extérieure, on entend règlement des rapports d'une nation avec le reste du monde. Le monde est soumis à des faits déterminés. En tant que nationaux-socialistes nous dirons : la politique extérieure de l'Etat populiste doit garantir la vie de la nation sur la planète en créant un rapport normal, viable, naturel entre nombre et croissance d'une part et quantité et qualité de la surface assignée.

Un rapport normal est celui qui permet à la nation de vivre du sol ; tout autre rapport, quelle qu'en soit la durée, ne peut à la fin que causer le déclin ou la disparition de la nation. Seul un espace suffisant garantit à un peuple la liberté de vivre. Outre les ressources nécessaires à la vie, la surface occupée doit donner des sûretés militaires. Depuis deux mille ans notre activité en politique extérieure est l'histoire mondiale. De 1914 à 1918, le peuple allemand se bat pour la vie. Dans cette guerre, l'Allemagne, soi disant puis-

sance mondiale, aurait triomphé si elle avait eu plus de terre.

Je veux montrer l'état actuel froidement, sans fard, afin que le parti soit fixé. L'Allemagne n'est pas une puissance mondiale (impériale). Notre rapport population surface est déplorable. A peine cinq cents mille kilomètres carrés. Par contre, l'Angleterre, qui possède (1) le quart de la surface du globe, l'Amérique, la Russie, la Chine, même la France sont puissances mondiales. La France se métisse vite. L'Afrique est en Europe; en trois siècles, ce sera fait, on aura un état de mulâtres, race inférieure du Rhin au Congo.

L'Allemagne n'a rien de pareil. Les ascaris sont restés en Afrique australe.

Il y a deux mille ans, les Germains aidaient à la chute de Rome. Aujourd'hui nous voyons se former des Etats géants, au milieu desquels nous disparaissions. Nous sommes hors d'état de nous comparer aux autres nations, par suite de notre politique extérieure néfaste.

Faute de but déterminé.

Faute d'instinct de conservation.

Pour mériter la consécration d'une grande œuvre, le parti combattra l'incertitude des buts, l'incapacité; il conduira la nation sans souci de tradition et préjugés à de nouvelles terres pour la libérer du danger de disparaître, ou de tomber sous le joug. Le parti s'efforcera de changer le rapport population surface, aussi bien pour la vie matérielle que pour la puissance militaire.

Support d'une humanité supérieure, notre nation prendra soin de la race.

*

* *

Si je dis : notre politique extérieure n'eut ni fins, ni capacité, c'est qu'elle a échoué. A égalité de courage et de sacrifices, nous étions distancés par les autres nations dès avant la guerre. La guerre mal engagée, les morts furent inutiles.

(1) Sein eigen nennt, inexact : dominion n'est pas possession.

Du millénaire écoulé, des flots de sang répandu, émergent trois phénomènes :

1^o Colonisation des marches de l'est par les Bajuvares (bavarois);

2^o La conquête et la colonisation ostelbienne (2);

3^o Organisation de l'Etat prussien brandebourgeois, exemple et noyau cristallin d'un nouveau Reich.

On méconnaît l'importance des deux premiers phénomènes; ils passent de loin tout le fatras classique.

Le troisième marque la transposition de l'idée de défense personnelle instinctive, dans celle de défense nationale. Le régime militaire l'a instaurée. Il est plus nécessaire à l'Allemand surindividualiste qu'à toute autre nation; dix années sans service militaire obligatoire ruinerait l'idée nationale, le peuple serait fumier de culture d'autres races.

L'étranger apprécie ces faits, nous, nous considérons l'héroïsme vain de la grande guerre. Il faut bien discerner les succès véritables des sacrifices inutiles; nous ne voulons pas de patriotisme bruyant, surtout pas comme avant guerre. Nous n'avons qu'une idée, améliorer le rapport population surface. Donc, en politique expérientielle : le sol à conquérir; à l'intérieur : stabilité, unité.

*

* *

Comment se fonde en morale notre revendication du sol ? Je le dirai contre les bavards pleins d'onction, qui crient à l'injustice de 1918. D'abord une remarque : la revendication des frontières de 1914 est une sottise politique. Ses dimensions et conséquences en font un crime. Les frontières de 1914 ne contenaient pas tous les Allemands; sans valeur militaire, provisoires, dues au hasard, elles ne répondaient à aucun plan. La revendication de frontières de telle ou telle autre époque de notre histoire serait tout aussi justifiée. Mais c'est une idée bourgeoise, sans envergure, toute imbue du passé. C'est la loi d'inertie. Et cette revendication réforme sans cesse depuis huit ans le faisceau des coalisés. La mauvaise

(2) A l'est de l'Elbe.

conscience, la crainte de notre force en sont le lien; la faiblesse de cette idée c'est : 1° le manque de force pour la fait sortir du domaine de la rêverie; 2° le résultat ne vaudrait pas l'enjeu.

Il faut être bien naïf pour croire ce résultat possible sans guerre.

Il faudrait un Talleyrand; or, notre diplomatie est composée pour une part, d'ennemis de la nation sans caractère, pour l'autre, d'imbéciles. Les temps sont bien changés depuis le congrès de Vienne; plus de princes avec leurs belles amies (1). Le Juif est maître du monde.

Il faut le glaive pour trancher ce poing qui nous serre à la gorge.

La passion nationale, sa force concentrée, peut seule se dresser devant les peuples ennemis. Et le sang doit couler. Si l'on croit que l'avenir allemand exige cet enjeu, il faut le jouer pour des fins dignes de lui. Or les frontières de 1914 ne peuvent ni garder le passé, ni garantir l'avenir. Même le succès serait fatal. La nation renoncerait à toute conquête, l'honneur étant sauf. Nous tiendrons donc à notre principe : établissement d'un juste rapport population surface.

C'est la seule manière de justifier le sang versé devant Dieu et la postérité. Devant Dieu : nous avons ici-bas à lutter pour la vie, rien ne nous est donné sans peine, nous devons tout à notre maîtrise, à notre génie, à notre courage.

La postérité absoudra les hommes d'Etat honnis, à présent, pour le sang versé, car ils auront donné du pain aux générations futures.

Je réproouve ces plumitifs arguant les droits de l'humanité violés; ils favorisent l'ennemi. Aucun peuple ne possède indument un seul pouce de terrain; ce qu'il tient, il le doit à la force des ancêtres. Il le conservera s'il est capable de dominer un agresseur. Seuls les imbéciles voient autour d'eux la nature immuable. Rien n'est éternel, les frontières sont toujours provisoires. Des hommes les ont faites, des hommes les déferont. Toute acquisition territoriale prouve la

(1) Maetressen.

supériorité du conquérant, la faiblesse de la victime, sans plus. Aucun arrêt du destin inflexible n'a parqué le peuple allemand pour un déplorable avenir; sa révolte n'est pas transgression. Aucune puissance supérieure n'a présidé à la répartition. L'injustice ne peut émouvoir personne. Les aïeux n'ont pas reçu la terre en don du ciel. Ils l'ont arrosée de leur sang et c'est le fer victorieux à la main dans une lutte à mort qu'il nous faut conquérir la terre et la vie.

Nous sentons tous la nécessité d'une explication avec la France, mais ce n'est pas là une fin en soi, il faut y voir la garantie de notre expansion territoriale. Nous n'acceptons pas les colonies hors d'Europe : il nous faut des terres adjacentes aux frontières de la mère patrie, de sorte que nous jouissions tous des avantages d'un grand tout.

Le parti n'est pas internationaliste humanitaire, il est le soldat de la nation. Foin du policier pour petites nations malheureuses.

Nous nazis, nous allons plus loin. Le droit à la terre est un devoir de conquête, s'il est indispensable à la vie d'une grande nation. Encore, s'il s'agissait d'une quelconque nationcule de nègres, mais c'est la patrie germanique, mère de toute vie, qui a donné au monde sa figure culturelle qu'il s'agit de conserver. L'Allemagne sera impériale ou ne sera pas. Pour cela il lui faut grandeur pour le prestige nécessaire dans le présent, et la vie de ses nationaux.

*

* *

Ici nous tirons une barre.

Finies les expéditions germaniques au sud et à l'ouest. Nous regardons vers l'est, et nous faisons une politique d'acquisition territoriales. Il faut penser à la Russie et à ses limites. La Russie est un Etat de formation germanique. Pendant des siècles elle a vécu sur cette élite qui l'organisait; l'élite a disparu aujourd'hui. Le Juif l'a remplacée, le Russe ne peut s'en débarrasser. Mais le Juif est incapable de conserver l'empire à la longue. Nous sommes à la veille de l'écroulement total; confirmation de la théorie populiste des races.

La mission du parti consiste à faire l'éducation du peuple, non pas pour refaire Alexandre, mais bien pour cultiver le sol conquis les armes à la main.

*

* *

Le Juif sent le danger, même parmi les racistes, on appelle Bismarck pour attaquer nos projets. Bismarck voulait l'alliance russe, mais il voulait aussi l'italienne. Pourquoi n'en voudrait-on pas ? On nous répond : l'Italie a changé. Mais la Russie également. Il n'est jamais venu à l'idée de Bismarck de s'attacher pour toujours à une politique, par principe. L'opportuniste Bismarck ne se serait jamais lié à une nation mourante. Il ne voulait pas davantage de colonies; il y avait trop à faire dans le nouvel Etat, sa création.

Nullité des prétendus représentants des nations opprimées : Balkaniques, Egypte, Inde. Je n'ai jamais voulu perdre mon temps à palabrer.

Retour sur la faute d'avant 1914. Alliances avec cadavres, au lieu d'alliances offensives. Les Allemands naïfs et crédules se cramponnent tels des noyés à tous les brins de paille. Quelques baladins indiens apportèrent en 1920-21 des espérances démesurées. Prenant leurs imaginations pour des réalités, de bons patriotes populistes, crurent l'empire britannique aux Indes près de sa fin.

Ignorance des Allemands, la guerre ne leur a rien appris touchant l'Angleterre. Elle n'abandonnera les Indes que contrainte et forcée. Le mélange des races ne risque pas de causer sa perte. Et après tout, je préfère les Indes anglaises, et non autres.

Si l'on estime la valeur « race » il ne faut pas s'allier à des nations faibles par mélange — (Turquie, Balkaniques, Double Monarchie).

La Russie n'est pas davantage un allié pour nous. En cas d'une guerre germano-russe contre l'Occident, vraisemblablement, contre le reste du monde, ce serait la catastrophe. Les opérations seraient sur le sol allemand. Et l'on n'aurait aucun appui de la Russie, coupée par la Pologne, toute aux mains

de la France. Enfin technique nulle chez les Russes. Ce serait une boucherie. Et même si l'Allemagne n'était pas détruite complètement, elle serait toujours, à la fin, environnée des mêmes ennemis. Pas d'alliance sans idée de guerre. Une alliance sans guerre n'a ni signification ni valeur.

L'alliance russe attirerait la foudre.

Le fait de sa signature serait l'avis d'une nouvelle guerre.

1° Enfin les chefs de la Russie ne pensent pas sérieusement à une alliance, encore moins à la respecter. Les chefs russes, bestialité et mensonge, couverts du sang de l'élite de leur nation, croient encore pouvoir imposer au monde une domination sanguinaire. C'est le Juif internationaliste qui est maître, et il veut détruire l'Allemagne. Alliance impossible avec un partenaire décidé à perdre son associé. C'est l'arbre qui s'allierait avec le parasite.

2° Le danger à quoi succomba la Russie, existe toujours pour l'Allemagne; il s'agit en effet de la volonté de puissance au peuple juif, comparable à celle des anglo-saxons. Le bolchevisme russe n'est que judaïsme du vingtième siècle, cherchant à s'emparer du monde. L'expansion d'un peuple n'est limitée que par la force de ses rivaux ou par sa propre déchéance racique. Ce dernier cas est impossible avec les Juifs. Ce lucifer sera pourtant précipité du ciel à son tour.

L'Allemagne est à présent désignée aux coups bolcheviks. Il faut une idée, un apostolat, pour arracher notre peuple au dragon qui l'enserme. Comment le persuader de l'erreur en détail, si on accepte cette erreur personnifiée dans un Etat? Comment condamner l'adepte si les chefs choisissent pour alliés, les représentants eux-mêmes de l'idée?

Il faut prendre une position nette par rapport à la Russie soviétique. On ne chasse pas le diable par Belzébuth.

Certains racistes préconisent cette alliance. Qu'ils veuillent bien considérer quels appuis ils vont trouver. Les racistes combattent-ils avec les armes fournies par les Juifs?

On peut reprocher à l'ancien Reich de s'être mis toutes les nations à dos par ses perpétuelles hésitations en vue de la paix. Il avait tout de même de bonnes relations avec la Russie. J'avoue que j'aurais vu volontiers l'Allemagne alliée

à l'Angleterre contre la Russie pour s'y tailler des terres. Je n'oublie pas les excès de la presse russe contre nous, ni les essais de mobilisation. On pouvait s'allier malgré tout à la Russie. L'heure est passée. Les grandes nations se consolident. Il est temps de voir les dures réalités. Il faut au Reich une nouvelle jeunesse. La catastrophe de 1918 doit engendrer un avenir heureux, par l'acquisition d'une foi pour stabiliser les âmes, et faire une politique extérieure conséquente. Angleterre, même Russie et France, possèdent cette continuité de vues.

Evangile politique de l'Allemagne :

« Ne pas souffrir la présence de deux puissances continentales en Europe. Toute tentative de constituer un état militaire sur ses frontières, même dans la forme d'un état capable d'avoir une armée, doit être considérée comme une attaque contre l'Allemagne. Il faut y voir non pas le droit mais le devoir d'empêcher la formation d'un tel état, et, s'il existe, de l'écraser. Avoir soin de baser la force de la nation non sur les colonies, mais sur le sol de la patrie en Europe. Ne croyez pas à la sécurité du Reich tant qu'il ne pourra pas donner à chacun de ses enfants, — et cela pendant des siècles — un morceau de terre en toute propriété. N'oubliez jamais que le droit le plus sacré en ce monde est le droit à la terre que l'on veut soi-même cultiver; le sacrifice le plus sain, celui du sang qu'on verse pour cette terre.

*

* *

Alliances possibles :

ANGLETERRE, ITALIE.

Signification militaire de l'alliance avec Angleterre et Italie.

Toute opposée à celle avec la Russie. Il n'y aurait pas danger immédiat de guerre. La France seule intéressée, ne serait pas en situation de la faire. L'Allemagne pourrait en toute tranquillité prendre ses dispositions pour régler son compte avec la France. Cette alliance isolerait la France, ennemie mortelle de l'Allemagne, en brisant l'Entente. L'Allemagne en

recevrait une liberté de mouvement insoupçonnée. L'initiative en Europe appartiendrait désormais au parti : Angleterre-Italie-Allemagne, et non plus à la France.

L'Allemagne aurait ses transports assurés. Elle serait alliée à des pays de productions complémentaires des siennes, pour la première fois, ses associés ne seraient pas des sangsues, ou des cadavres comme les précédents. Il y a certes des difficultés. Mais le roi Edouard VII n'en eut pas moins pour aboutir à l'Entente. Les Allemands y arriveront, s'ils se persuadent de la nécessité et s'ils font les sacrifices d'amour-propre nécessaires. Il n'y a pas d'orientation à l'est ou à l'ouest, mais seulement une politique orientale dans le sens de l'acquisition de nouvelles terres indispensables.

Une méthode, de la résolution, de la constance. Il faut aussi la force. Et la France nous tient à la gorge. Donc, faire tous les sacrifices pour détruire l'hégémonie française. Toute puissance que gêne la France est notre alliée naturelle. Aucune démarche ne doit nous paraître trop pénible qui nous en rapproche, aucune renonciation inadmissible, si le résultat peut être la défaite de notre ennemi le plus furieux. Les petites blessures guériront avec le temps : il faut cautériser et cicatriser la grande.

Aujourd'hui, les abois de l'ennemi intérieur nous étourdissent. Ne nous laissons pas influencer, restons fermes. Ecueils dans le lit du fleuve nous serons digue demain, et le fleuve coulera dans le nouveau lit que nous lui aurons creusé. Le monde extérieur doit savoir ce que nous voulons. Il faut qu'on nous reconnaisse à la hauteur de nos visées. C'est la nécessité qui dirige notre action extérieure. Qu'elle nous donne la constance pour ne faire aucune concession même devant le feu roulant de nos ennemis.

DROIT DE LÉGITIME DÉFENSE

La capitulation de novembre 1918 fut suivie d'une politique dont la conséquence, d'après les précédents historiques, était la complète humiliation, sans nouvel appel aux armes.

Il est humain, d'accepter des exigences fractionnées, toujours renaissantes, chacune en soi ne paraissant pas motiver un conflit.

La ruine de Carthage est un exemple. Clausewitz dans ses « Trois aveux » exprime cette idée : « La tache d'une capitulation est ineffaçable; c'est une goutte de poison dans le sang, elle paralyse les générations lointaines. » — « L'esclavage après une lutte sanglante et honorable, au contraire, assure la renaissance; c'est la semence, d'où sort la vie et l'arbre bien enraciné. »

Naturellement cette sentence est oubliée; on la repousse jusqu'à ce que survienne une force nouvelle pour arracher les armes des mains du corrupteur. Jusque-là, les hommes s'adaptent, et, au besoin se font chefs d'esclaves, au profit de l'ennemi. Depuis 1918, notre peuple croit désarmer ses ennemis en acceptant leurs conditions. C'est le fait des Juifs qui l'ont conduit. Différence avec 1806. Sept ans après, en 1813, la Prusse était déjà victorieuse. Sept ans après 1918, nous avons Locarno. Et il se trouvait des esprits en Allemagne pour s'en féliciter. Gouttes de poison de Clausewitz. Nous admettons l'une après l'autre les exactions, l'habitude est prise de manquer de caractère. Par bonheur la misère nous reste fidèle compagne. Les hommes crient « Du pain » d'abord, puis « Liberté ». On poursuit après 1918 les annonceurs du destin; la faiblesse, l'incapacité des parlementaires augmente leur suffisance et ils poursuivent les critiques trop avisés et sincères.

*

* *

La France veut diviser l'Allemagne en états impuissants. Elle s'est faite le soldat du Juif internationaliste. Si l'Allemagne tient, c'est parce que les hostilités furent hors de ses frontières. En cas contraire elle serait aujourd'hui une poussière d'états. Aussitôt l'armistice, la France veut se débarrasser au plus vite des armées allemandes. Pour l'Angleterre, la victoire est définitive, elle songe déjà à conserver une rivale à la France dans l'Allemagne battue. Et Clemenceau pouvait dire : « La paix, c'est la continuation de la guerre. »

La politique française désarme, ruine l'Allemagne. Peut-on faire volte face et présenter la pointe ? Il aurait fallu isoler la France et, pour cela, la représenter comme troublant la paix. Je crois que cela est possible. La France ne peut agir autrement. Son élite meurt lentement. Il lui faut ruiner l'Allemagne, si elle veut vivre. Si l'Allemagne se borne à la défensive, il n'y aura jamais décision. L'Allemagne perdra peu à peu ses positions l'une après l'autre. Qu'on examine la carte de répartition des langues. On verra ce que nous avons perdu depuis le 12^e siècle (1). Il faut comprendre, se ressaisir pour une lutte décisive avec la France. Et sa destruction ne sera pas une fin en soi, mais un moyen de conquérir ailleurs l'espace nécessaire à notre expansion. Il y a aujourd'hui 80.000.000 d'Allemands en Europe. Il faut que dans cent ans, 250 millions y vivent non comme coolies usiniers mais comme terriens et ouvriers.

En 1922, l'occupation de la Ruhr devait casser les reins au peuple allemand récalcitrant. L'Allemagne plia. Elle eût pu saisir l'occasion. L'Angleterre s'était refroidie, la France prenait trop. Elle tirait la victoire à soi. L'Italie changea aussi. Et si l'Entente d'hier n'en vint pas aux mains comme les balkaniques, c'est qu'en Allemagne, on avait le chancelier Cuno au lieu d'Enver pacha.

Pourtant l'entrée dans la Ruhr pouvait être exploitée en

(1) La langue vulgaire s'enrichit journallement d'une foule de termes pris au français surtout, lequel fut pendant tout le XVIII^e siècle la langue de la bonne société allemande, Wilhelm II réagit plusieurs fois par décret contre l'intrusion de mots étrangers.

vue de la renaissance nationale. La France, considérée jusqu'à
là comme le champion du progrès et du libéralisme, perdit
cette auréole aux peux des partis, comme 1914 avait dissipé
les rêves de solidarité internationale, y substituant la vision
de l'univers où le fort se nourrit de la substance du faible.
Le district de la Ruhr pouvait devenir un Moscou. Il fallait
faire des âmes des brasiers comme ceux des forges où se
déroulait le drame, accepter l'horreur présente pour y mettre
fin dans l'avenir. On ne fit rien. Le chancelier inventa une
riposte (1). Il fallait dénoncer la violation du traité de Ver-
sailles. Il était ridicule d'aller palabrer sans s'être créé une
force. On pouvait le faire comme conséquence de la violation
sus-indiquée. Alors les négociateurs se fussent fait entendre.
Au lieu de cela on s'est moqué de nous. On nous a toujours
présenté des traités à signer, et l'infériorité de notre per-
sonnel gouvernemental achevait de nous discréditer. Mais,
dans le moment même, des génies n'eussent rien obtenu.
Il fallait profiter de l'occupation pour rendre à la nation sa
volonté, extirper le marxisme, chasser les canailles installées
par dessus deux millions de morts, dans tous les postes de
gouvernement. Les traîtres étaient toujours les mêmes. Hyènes
attachées à la charogne. Qu'on ne dise pas que le marxiste
a combattu. Il n'était plus le même dans la main de ses
officiers. Il redevint marxiste en 1918, de retour au pays
quand il retomba sous la férule de ses maîtres juifs; dès lors
il fut perdu pour l'idée de patrie. On commit la faute de
conserver quelques dizaines de milliers d'agioteurs, usuriers,
menteurs. C'est la faute de la bourgeoisie dominante, con-
damnée par ses erreurs, elle a entraîné la nation aux abîmes.
Le gouvernement n'avait pas à redouter le désordre, au con-
traire, à la faveur de l'agitation, il aurait dû en finir avec les
extrémistes, sans cela toute résistance à l'étranger était vaine.
Une révolution d'importance mondiale ne se règle pas sur
le plan d'un conseiller intime. C'est la lutte pour la vie, éter-

(1) Voir plus haut. Cuno, pour obtenir la grève générale
avec l'appui des syndicats marxistes ressuscita ceux-ci qui se
mourraient de l'inflation en leur versant des sommes considé-
rables.

nelle loi de l'être. La guerre civile et sanglante trempe les âmes. La peste corruptrice sort de la paix.

En 1923 il fallait écraser les vipères, sans cela c'était folie de résister. Je me suis enroué à dire dans ce moment-là qu'on aurait la même catastrophe qu'en 1918, qu'on devait s'expliquer d'abord avec le marxisme. Je parlais à des sourds. Et l'on dut capituler. Je compris que c'était la fin de la bourgeoisie allemande.

Je conçus une admiration pour Mussolini. Il avait chassé le marxisme, sauvé son pays. Nous, nous n'avions que des nains. Il était inutile de combattre les Français avec un ennemi mortel dans nos rangs. On se contenta de démonstrations pour satisfaire l'âme populaire. Duperie. Si l'on eût profité de l'événement pour détruire le marxisme, c'eût été déjà une victoire. L'Allemagne eût été libérée pour toujours. Car c'est l'ennemi intérieur qui nous a toujours perdus (1). Mais il y avait Cuno; par un effort génial, il inventa la résistance passive. Ayant besoin des syndicats marxistes alors ruinés et réduits à néant, il leur versa des sommes énormes pour acheter leur concours dans la grève de la Ruhr. Ce qui n'empêcha pas les marxistes de lui tourner le dos à la première occasion. Ce fut tout le succès du front unique formé de bavards patriotes et d'escrocs antipatriotes. On ne libère pas un peuple par des prières, c'est connu, mais on ne savait pas qu'on pouvait être payé pour ne rien faire. Si Cuno avait demandé deux heures de travail de plus à chaque Allemand, la blague du front unique eût été réglée en trois jours. Un peuple se libère par des sacrifices, non par des loisirs. La résistance passive ne pouvait rien contre une armée. Elle coûta des milliards. La valeur du mark y passa. Les Français furent bien tranquilles; nous leur avons donné la formule en 1914, en Belgique, d'exécutions massives de prétendus franc-tireurs. Il n'y a pas de doute, la résistance passive conduisait au conflit armé. Tout au moins à la guerre de partisans. Il fallait la soutenir par la formation de 80 à 100 divisions à l'intérieur. Mais, au moment où, de la

(1) Oswald Spengler : « Les Anglais de l'intérieur ».

résistance passive on allait passer à l'attaque, les hyènes marxistes lâchèrent pied. M. Cuno mit à la voile, riche d'une expérience, plus pauvre d'une espérance. La misère rendit impossible le maintien du système existant. Fin 1924 je disais au procès : « Les juges peuvent nous condamner, l'histoire, déesse de la vérité et du droit, viendra déchirer le jugement et son sourire nous absoudra. » Mais elle citera à son tribunal les mauvais bergers. Je ne parlerai pas ici du 8 novembre 1923, inutile d'envenimer des blessures, de froisser de futurs partisans.

J'ai consacré le premier volume aux dix-huit héros tombés pour notre foi, je nommerai ici parmi eux : Dietrich Eckart, qui a donné sa vie pour le réveil de la nation.

CONCLUSION

Le 9 novembre 1923 le parti national ouvrier allemand était dissous.

Aujourd'hui, en novembre 1926, il est plus vivant que jamais.

Justesse des idées, pureté de l'intention, abnégation, l'ont porté en avant malgré tout l'effort de la répression. La parti deviendra le maître de l'Allemagne avec la sûreté d'une loi mathématique. Et l'Allemagne, conduite d'après ses principes, aura la place qui lui revient dans le monde.

Un Etat conservant la pureté de la race au milieu du métissage universel, doit finalement l'emporter sur tous ses rivaux.

Que nos adeptes ne l'oublient pas s'ils hésitent jamais devant la grandeur des sacrifices.

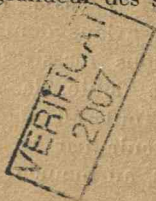


TABLE DES MATIERES

UN NOUVEAU LIVRE SUR HITLER.....	5
AVANT-PROPOS	9
I. — Enfance et jeunesse.....	11
II. — Vienne. Apprentissage et misère.....	17
III. — Méthode sociale et méthode de travail d'Hitler	20
IV. — Munich. Méthodes sociales, naturelles et arti- ficielles. Les quatre « voies » d'Hitler.....	34
V. — La grande guerre.....	40
VI. — Propagande de guerre.....	42
VII. — La Révolution	44
VIII. — Débuts en politique.....	47
IX. — Le parti ouvrier allemand.....	51
X. — Les causes de la catastrophe.....	53
XI. — Peuple et race.....	73
XII. — Le mouvement national socialiste.....	105
XIII. — Personnalité et idée de l'état populiste.....	130
XIV. — Foi politique et organisation.....	135
XV. — La bataille du temps présent. — Valeur de la parole	138
XVI. — Tout seul, le fort est plus fort	151
XVII. — Le masque du fédéralisme.....	166
XVIII. — Propagande et organisation.....	174
XIX. — Politique d'alliances après guerre.....	181
XX. — Poussée vers l'est ou politique orientale.....	191
XXI. — Droit de légitime défense.....	200



29. raison necessaire!
11. camerun de acelas sange } se oportune acela
Ta

VERIFICAT
2017



IMPRIMERIE
MODERNE DE

MORET SUR LOING
(S.-ET-M.)

